

LE ROBINSON
DES DEMOISELLES

PAR

MADAME WOILLEZ

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
THÉODORE LEFÈVRE, ÉDITEUR
SUCCESSEUR DE J. LANGLUMÉ
Rue des Poitevins, 2.



LE ROBINSON

DES DEMOISELLES

PAR

MADAME WOILLEZ

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

THÉODORE LEFÈVRE, ÉDITION
SUCCESSEUR DE J. LANGLUMÉ
Rue de Poitevins, 2.
1861

CHAPITRE PREMIER

Parents vertueux, soignez bien la première éducation de vos enfants ; ces jeunes plantes porteront un jour des fruits, et ces fruits feront vos délices.



A révolte des nègres contre les blancs, arrivée à Saint-Domingue en 1791, avait forcé M. de Surville d'abandonner à la fureur de ses nombreux esclaves la riche habitation où il était né, et que ses soins depuis dix ans avaient rendue l'une des plus florissantes de la contrée.

Chassé loin de sa terre natale, emportant au fond de son cœur le souvenir déchirant des scènes de carnage dont il venait d'être témoin, et n'ayant d'autre ressource qu'une éducation solide et ses connaissances en agriculture, il vint en France réclamer l'appui de quelques anciens amis de sa famille, qui lui firent obtenir une place de régisseur clans un domaine situé près de Blois, et délaissé depuis assez longtemps par son propriétaire.

Il était difficile que M. de Surville trouvât, après le malheur qui venait de le frapper, une situation plus conforme à ses goûts et à ses habitudes. La terre qu'il avait à régir ayant été fort négligée, et l'absence prolongée du maître le laissant entièrement libre d'y apporter toutes les améliorations qu'elle était susceptible de recevoir, il put bientôt se faire illusion et se croire encore au milieu de ses riches plantations de Saint-Domingue. Un nègre nommé Dominique, qui avait été son libérateur au moment du péril, et qui l'avait suivi en France, contribuait à fortifier cette illusion, en s'efforçant de donner aux vastes jardins du château, dont il surveillait la culture, l'aspect de ceux qui entouraient naguère la riante habitation de son maître.

Ce dernier se maria avec une jeune orpheline, chassée comme lui du sol natal, et, bien que cette union ne lui apportât aucun avantage pécuniaire, tous ses tristes souvenirs disparurent pour faire place aux plus douces

espérances. C'est ainsi que la vie de l'homme s'épuise dans une alternative de maux et de biens, qui, tour à tour, lui montre l'avenir sous les couleurs les plus sombres ou sous le jour le plus brillant.

Se croyant sûr désormais de ses moyens d'existence, et devenu l'époux d'une femme aussi vertueuse qu'aimable, M. de Surville oublia presque qu'une grande-adversité l'avait déjà frappé, et qu'une autre pouvait le frapper encore : il est si doux de croire à la durée du bonheur qu'on éprouve ! Mais, hélas ! le sien ne devait avoir qu'un instant. Madame de Surville mourut au bout d'une année de mariage, en donnant le jour à une petite fille qu'elle eut à peine le temps de bénir et de presser sur son sein ; et l'infortuné père, abîmé sous le poids de ce nouveau coup, tomba si gravement malade, qu'il fallut, pendant plus d'une année, éloigner de sa vue l'innocente créature dont la naissance avait coûté la vie à l'objet de sa tendresse.

Ainsi Emma, tel est le nom qu'il donna à sa fille, fut condamnée, dès qu'elle vit le jour, à faire l'apprentissage de l'affreux isolement auquel la Providence la destinait ; et s'il est vrai, comme il n'est guère possible d'en douter, que les premières impressions de l'enfance aient une influence marquée sur le caractère de chaque individu, le sien dut nécessairement prendre la teinte de l'atmosphère de tristesse qui se trouva répandue autour d'elle à bon entrée dans sa vie.

Pour que sa présence n'ajoutât point au désespoir de son père, on l'avait reléguée, par l'ordre des médecins, dans un des pavillons du jardin, où une paysanne maussade et un pauvre nègre bien laid et bien chagrin approchaient seuls de son berceau. Sa nourrice, il est vrai, surveillée par Dominique, fournissait à tous ses besoins ; mais celle femme, arrachée à ses enfants par l'appât d'un gain assez considérable, ne donnait qu'à regret à son nourrisson le lait qui appartenait de droit à son dernier-né. Aussi ses soins pour Emma étaient dénués de cet amour, de cette tendre sollicitude maternelle si nécessaires à l'heureux développement de l'enfance. Jamais une caresse ou un doux sourire ne venait égayer la pauvre petite ; tout était froid, mélancolique, autour d'elle : on eût dit que la mort qui avait présidé à sa naissance, l'avait enveloppée en même temps de son voile lugubre.

Le bon noir, qui attristait ses premiers regards par son air affligé et ses traits difformes, était loin cependant de ne pas lui porter un vif intérêt ; car c'était lui qui avait sollicité la charge de veiller sur elle ; et il s'acquittait de ce devoir avec une sollicitude égale à celle d'un père. Mais plus l'excellent

homme s'attachait à cette enfant, plus il se désolait en voyant son malheureux maître, hors d'état de rapprocher de lui le seul être qui pût le rattacher à l'existence.

Maître pas toujours ainsi, se disait-il souvent en versant des larmes près du berceau d'Emma ; pas possible, ou fera mourir Dominique de chagrin... Pauvre petiotte ! si douce, si jolie, si bien semblable à sa maîtresse, serait pour lui grande consolation ; enfant toujours faire du bien au cœur d'un père. Moi la montrerai à lui, c'est sûr, et lui alors dira merci ! »

Et Dominique faisait mille projets pour présenter à son maître la jolie enfant, pour qui lui-même éprouvait une si vive affection.

Cependant plus de dix mois se passèrent sans qu'il osât enfreindre l'ordre des médecins, qui chaque jour recommandaient que l'on ne donnât aucune sorte d'émotion à leur malade, dont les organes étaient considérablement affaiblis par l'excès de la douleur. On avait fait croire à cet infortuné que sa fille était chez une nourrice à quelque distance du château ; souvent il s'informait d'elle, mais l'agitation qu'il éprouvait alors faisait craindre de lui donner une commotion trop vive en la lui présentant.

Pendant ce laps de temps, Emma, d'abord assez languissante, avait acquis une santé robuste ; l'accroissement de ses forces était remarquable ; ses membres potelés avaient une souplesse qu'ils devaient sans doute aux soins assidus de Dominique, qui, depuis son projet de l'offrir aux regards de son père, n'avait pas passé un seul jour sans lui faire faire quelque nouvel exercice.

Il lui avait appris aussi à prononcer le mot *papa* ; et quand elle balbutiait plusieurs fois ce nom, si doux à l'oreille d'un père, le bon noir, oubliant sa tristesse et claquant des mains, lui criait, comme si elle eût pu comprendre : « Bien cela ! toujours dire ainsi ; lion maître être heureux encore. »

Lors donc qu'il crut le moment arrivé d'exécuté ; son dessein, il ordonna un matin à la nourrice de parer Emma de sa plus belle robe, de l'endormie ensuite, et de la placer doucement dans une berceuse dont il se chargea. Étant sorti du pavillon avec son précieux fardeau, il prit le chemin du cimetière, où il savait que M. de Surville, alors convalescent, se rendait depuis quelques jours, pour prier au pied du monument funèbre élevé à la mémoire de celle qu'il avait perdue.

Dominique, ayant devancé l'heure, s'approcha du tombeau, y déposa l'enfant, s'agenouilla près d'elle, et dit en la regardant avec le plus vif intérêt :

« Pauvre petiotte ! mère à toi dormir ici pour toujours, mais cendre à elle parler pour soi au cœur de bon maître ; lui voir ton doux sourire, ci être consolé. »

Se cachant ensuite derrière le mur on uni eut, il attend avec impatience l'arrivée de M. de Surville, qui paraît enfin à l'entrée du cimetière.

Sa démarche est lente comme celle d'un homme affaibli par la maladie et une profonde affliction ; ses joues pâles et creuses, ses cheveux blanchis avant l'âge, attestent tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il souffre encore en revoyant la tombe d'une épouse chérie. Plus il s'en approche, plus ses pas deviennent chancelants. Tombant à genoux, il va prier ; mais quel objet frappe ses regards ? Un enfant beau comme le jour, près de cette pierre froide et lugubre !

« Oh ciel ! » s'écrie l'époux malheureux.

— « Papa ! » dit l'enfant qui s'éveille.

Dominique paraît alors : « Petite fille être à vous, dit-il à travers ses sanglots ; et tombant aux pieds de son maître : Moi l'ai apportée pour être consolation ; vous plus éloigner enfant à bonne maîtresse ! »

Un tremblement convulsif s'était emparé de M. de Surville : ce tombeau, cet ange qui lui sourit en lui tendant les bras, les paroles du serviteur fidèle qui embrasse ses genoux, tout dans cette scène bouleverse son âme, et pourtant, oui, il est moins malheureux : pour la première fois depuis la mort de sa femme, il éprouve un autre sentiment que celui de ses regrets ; il est père enfin ; il le sent aux battements précipités de son cœur, au plaisir qu'il éprouve en contemplant cette enfant que si longtemps on a tenue éloignée de lui, et qu'il presse avec ardeur sur son sein.

« Fille de ma Louise ! s'écrie-t-il, je fus coupable envers toi : égaré par mon désespoir, j'ai délaissé ton berceau ; mais ici, sur cette tombe où repose ta mère, je le promets de réparer mes torts. »

Tendant ensuite la main au bon noir, qui est ivre de joie : « Tu m'as rendu à moi-même, lui dit-il, cher Dominique, que ne te dois-je pas ! Mais sortons d'ici ; l'air qu'on y respire ne vaut rien pour cette chère petite. » En même temps il quitte le cimetière, emportant sa fille dans ses bras, et prend le chemin du château, où Emma n'était pas rentrée depuis sa naissance.

Il serait impossible d'exprimer les diverses émotions que M. de Surville éprouva lorsque la nourrice, que le nègre alla chercher, se mit à allaiter l'enfant ; il songeait à la fendre mère que cette enfant avait perdue, et cette pensée lui déchirait le cœur. Peu à peu cependant ces impressions

douloureuses firent place à des jouissances inconnues jusqu'alors à son âme.

Il y a tant de bonheur à voir croître sous ses yeux l'innocente créature qui nous doit la vie ! Quel est le chagrin qui ne s'adoucisse au premier sourire, aux premiers accents de l'enfant qu'on aime ?

Emma aussi s'attacha dès lors bien tendrement à l'auteur de ses jours ; car elle n'avait vu jusque-là que des êtres disgraciés de la nature, et M. de Surville était doué d'une figure si douce et si agréable ; il mettait dans ses soins une expression si touchante, qu'il était impossible qu'elle ne lui donnât pas toute l'affection dont il se montrait avide.

A dater de cet instant, la mélancolie habituelle d'Emma fut remplacée par des joies enfantines qui donnèrent à ses traits plus de charme, plus de vivacité, et bientôt aussi, à travers l'étourderie de son âge on vit percer une douce sensibilité qui devint dans la suite l'essence de son caractère.

Ce fut d'abord envers tous ceux qu'elle vit souffrir, que la jeune Emma exerça celle précieuse qualité. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de sa première enfance, nous dirons seulement qu'aussitôt que son intelligence eut acquis quelque développement, M. de Surville qui possédait toutes les vertus d'un homme de bien, l'associa aux bonnes œuvres que, malgré son étroite position, il trouvait encore le secret de faire. L'accoutumant à plaindre le malheur, il lui apprit aussi à le soulager, en la conduisant lui-même dans la cabane du pauvre. C'était toujours en s'imposant quelque privation que le père et la fille goûtaient le bonheur de voir le sourire de l'infortune ; mais ces privations étaient pour l'un et pour l'autre une source de jouissances si pures, qu'ils eussent voulu pouvoir les multiplier.

Ainsi l'éducation d'Emma fut commencée dès que ses idées commencèrent à naître. M. de Surville, en homme éclairé, s'attacha aussi à la prémunir contre toutes les faiblesses, tous les défauts que l'enfance contracte, et que trop souvent l'âge viril conserve, faute de les avoir combattus. Jamais sa fille n'était contrainte dans la manifestation naïve de ses sentiments ; mais, par l'exemple et le raisonnement, il lui apprenait à les régler, et à ne s'exagérer ni la peur, ni la peine, ni le plaisir.

L'utilité de chaque objet nouveau qui frappait ses regards, lui était presque toujours démontrée par des expériences faites sous ses yeux, ou, à défaut, par des explications courtes et précises, que sa vive imagination saisissait avec une incroyable facilité, et qui se gravaient ensuite profondément dans sa mémoire.

Ce fut ainsi que, dès l'âge de dix ans, elle apprit le nom de chacune des plantes que son père faisait cultiver dans les immenses jardins du château. Toujours attaché au souvenir de sa terre natale, M. de Surville s'était procuré un grand nombre de végétaux, qu'il y avait vu croître, et il se faisait un grand plaisir de lui en expliquer les propriétés.

Il serait impossible de dire avec quel intérêt l'enfant écoutait ces leçons données en plein air, et auxquelles le bon nègre, qui y était toujours présent, faisait ordinairement succéder quelques détails piquants sur le pays où il était né, sur ceux qu'il avait parcourus, ou dont il avait eu occasion d'entendre parler.

M. de Surville, à la suite de ces leçons amusantes, et qu'il ne prolongeait qu'autant qu'Emma semblait y prendre plaisir, la ramenait toujours devant une carte géographique, et, lui apprenant à reconnaître les lieux dont on venait de l'entretenir. Il lui racontait en peu de mots l'histoire des peuples qui les habitaient, et la préparait ainsi à recevoir de nouvelles lumières sur les choses dont il voulait enrichir son esprit.

Préluant par les mêmes moyens à son instruction religieuse, ce vertueux père, qui puisait chaque jour dans l'exercice de ses devoirs de piété les seules vraies consolations qui existent sur la terre pour l'infortune et la douleur, ne manquait jamais de rapporter la puissance divine toutes les richesses de la nature qu'il lui faisait admirer.

« Dieu, qui nous a créés, ma chère Emma, lui disait-il, a fait toutes ces choses pour notre agrément et pour notre bonheur : son ineffable bonté s'est occupée de nous jusque dans nos moindres besoins, et la créature qui ne sait pas tirer parti de ses immenses bienfaits, ou qui négligerait de l'en remercier et de s'en rendre digne, mériterait qu'il les lui retirât, et qu'il la privât en même temps de l'intelligence dont il l'a douée. »

C'est ainsi qu'Emma, apprenant à connaître le Créateur et ses œuvres sublimes, apprenait en même temps à le servir et à lui payer le tribut d'amour et de reconnaissance qui lui est dû pour tous les biens dont il nous a comblés.

« Il te voit, il t'entend, il lit au fond de ton cœur, lui disait souvent ce bon père ; lâche que tes actions, les paroles, tes pensées soient toujours dignes de lui être offertes. »

On conçoit qu'une pareille éducation dut faire faire de grands progrès à l'intelligence de la jeune élève ; aussi à douze ans elle était déjà un petit prodige de piété, de raison, de douceur et de savoir. Connaissant l'usage des

diverses productions de la terre, et de presque tous les objets nécessaires à la vie, elle y attachait un prix fort différent de celui qu'y attachent d'ordinaire les enfants de son âge. Habitée à la prière, à la méditation et à l'étude, elle en faisait ses plus chères délices, et ne trouvait pas moins de plaisir dans les exercices du corps, dont son père et Dominique lui avaient fait un besoin dès ses plus jeunes ans.

Un chien, nommé Azor, que Dominique lui avait donné, contribuait aussi à développer ses forces physiques. Cet animal, provenant de la race des chiens de Terre-Neuve, l'accompagnait toujours dans ses promenades, et se montrait si docile à ses moindres ordres, et si intelligent pour les exécuter, qu'elle aimait à faire avec lui des courses lointaines dans la campagne, et oubliait la fatigue, pour ne songer qu'au plaisir qu'il lui procurait par son adresse et son obéissance.

De son côté, le bon nègre lui avait créé d'autres genres d'amusements : par ses soins, elle était en possession d'un arc superbe et de belles flèches dont elle faisait usage pour jouter avec lui. Il lui avait aussi formé une jolie volière à laquelle elle donnait des soins fort assidus, et qui lui offrait chaque jour de nouveaux plaisirs.

Le dessin et la musique venaient utilement s'entremêler à toutes ces jouissances et y apporter une variété qui les rendait toujours plus précieuses. M. de Surville excellait dans ces deux talents, et il se faisait une grande joie de les transmettre à sa fille, qui, clouée d'une voix aussi harmonieuse que sonore, s'accompagnait déjà avec goût des sons d'une guitare, et dessinait aussi très-agréablement le paysage.

Les travaux à l'aiguille furent ceux dans lesquels elle lit d'abord le moins de progrès, parce qu'elle n'eut pour l'y diriger que la vieille concierge du château, qui était très-loin d'y exceller elle-même ; mais Emma, eu grandissant, trouva tant d'attrait dans ce genre d'occupation, que bientôt elle s'y perfectionna, et ne fut plus inférieure, sous ce rapport, aux jeunes personnes de son âge.

Heureux des vertus et des progrès de sa fille chérie, comme du bonheur qu'il était parvenu à lui procurer jusqu'alors, M. de Surville s'efforçait pour elle de surmonter la tristesse habituelle de son esprit, et ne lui montrait jamais qu'un visage doux et calme ; mais, quelle que fût la satisfaction intérieure qu'il éprouvât du succès de ses soins, une inquiétude profonde, et qui avait principalement Emma pour objet, venait, depuis quelque temps surtout, se mêler à ses joies paternelles.

La terre dont il était régisseur venait de changer de propriétaire, et, malgré la scrupuleuse probité dont il avait fait preuve, diverses circonstances lui laissaient craindre de perdre cet emploi, qui par la modicité de son revenu, ne lui avait pas permis de se créer quelque ressource pour l'avenir. Que deviendrait son Emma, son fidèle Dominique et lui-même, si ses craintes se réalisaient ? Cette inquiétude était affreuse ; car M. de Surville âgé alors de quarante-deux ans, ne pouvait plus recommencer une nouvelle carrière et n'avait personne d'ailleurs qui pût la lui ouvrir et l'y protéger.

Néanmoins dix-huit mois se passèrent encore sans qu'il arrivât aucun changement notable dans la régie du domaine. Pendant cet intervalle de temps, Emma fit sa première communion, et dès lors la sensibilité de son âme, sa piété, sa douceur et sa raison s'accrurent à tel point, que son père, tout entier au bonheur qu'elle lui procurait, oublia ses tristes prévisions. Mais cet état de calme ne pouvait durer. Ainsi qu'il l'avait craint d'abord, ou lui annonça la perte de son emploi et l'arrivée prochaine de son remplaçant.

Il fallut se préparer à quitter des lieux où longtemps il avait pu espérer de terminer paisiblement ses jours. Où aller ? que devenir ? c'est là ce que l'infortuné père se demandait avec amertume. Son Emma, sa fille chérie, dont l'avenir l'occupait sans cesse, allait donc courir toutes les chances hasardeuses de la vie, sans qu'il eût aucun moyen de les lui rendre favorables !

Un matin qu'il était absorbé dans ces douloureuses réflexions, il reçut une lettre qui lui causa la plus vive surprise : elle était d'un parent avec lequel, dès son arrivée en France, il avait établi une correspondance assez régulière, mais qui avait cessé de lui écrire depuis plusieurs années, et dont, par conséquent, il n'avait pu songer à réclamer l'appui. Ce parent, établi près de Buénos-Ayres, lui annonçait la mort de son fils unique, et l'invitait à se rendre sans délai près de lui, pour le seconder dans les soins d'une riche habitation dont il comptait le rendre héritier.

M. de Surville n'était pas en position de refuser de telles offres, aussi les regarda-t-il comme un bienfait de la Providence ; mais à travers la joie qu'il en ressentit, il ne put se défendre d'éprouver un sentiment de terreur, en songeant qu'il allait faire courir à son Emma tous les dangers d'une longue et pénible traversée, et la transplanter dans une contrée lointaine, où peut-être après lui elle ne trouverait aucune relation analogue à ses goûts.

Forcé d'opter cependant entre ces craintes et l'espoir d'un riche héritage, il eut un moment l'idée de la laisser en France, et de revenir ensuite, lorsque les bontés de son oncle l'auraient mis à même d'y assurer l'établissement de cette fille si chère ; Emma, en apprenant ce projet, qui devait la séparer pendant plusieurs années de l'auteur de ses jours, montra une douleur si vive, et le supplia avec tant d'instances de lui permettre de l'accompagner qu'il n'eut pas la force de résister à ses pleurs.

Peu de jours suffirent pour se préparer au départ. M. de Surville, tout en éprouvant une secrète répugnance à entreprendre ce long voyage avec sa fille, sentait néanmoins qu'il ne pouvait prolonger son séjour au château après l'arrivée de son remplaçant ; il fallut s'éloigner.

Emma, le cœur gros de soupirs, demanda, au moment du départ, quelques instants pour aller revoir encore une fois ses oiseaux chéris, ses fleurs charmantes qu'elle soignait avec tant de plaisir, et ces beaux arbres qui, si souvent, lui avaient servi d'ombrage...

« Adieu, adieu ! dit-elle tout bas, en regardant avec tristesse sa jolie volière ; pauvres petits, je ne vous verrai plus, mais bien souvent je penserai à vous. »

Il restait à Emma un adieu bien plus douloureux à faire, M. de Surville la conduisit au tombeau de sa mère, qu'elle avait coutume de visiter avec lui, et que tous deux voulaient revoir encore. Là, dans un profond recueillement, l'intéressante enfant pria et versa longtemps des pleurs ; mais s'apercevant de la violente émotion qu'éprouvait son malheureux père, elle s'écria en se jetant dans ses bras :

« Cher papa ! nous ne laissons ici que sa cendre ; son âme est au ciel ; quelque part que nous soyons, ne pourrions-nous pas unir nos prières aux siennes, devant ce Dieu si bon que vous m'avez appris à connaître et qui ne l'a rappelée dans son sein que pour la rendre heureuse ?

— Aimable enfant ! dit M. de Surville, la pressant sur son cœur.

— Mon bon père ! du courage ; vous seul restez à votre pauvre Emma ! »

Et en même temps elle l'entraîne loin du monument funèbre, non sans s'être retournée plusieurs fois pour le regarder encore.

Dominique les attendait à quelques pas du cimetière, avec une chaise de poste, sur laquelle était déjà monté le fidèle Azor, qui était du voyage. Emma, le cœur oppressé, regarda tristement le bon nègre, embrassa de nouveau son père, et monta avec lui dans la voiture, qui prit aussitôt le chemin de Brest, où le parent qu'ils allaient joindre avait un correspondant ;

celui-ci devait leur assurer leur passage à bord du meilleur navire qui ferait route vers l'Amérique méridionale.

CHAPITRE II

L'espoir du bonheur ici-bas est
une chimère : il n'y a que dans
l'attente des tribulations et des
souffrances que l'homme n'est pas
déçu.



LUS de deux mois se passèrent avant que le négociant chez lequel ils étaient descendus pût leur trouver un moyen de transport convenable ; mais les soins dont lui et sa famille se plurent à les combler durant cet espace de temps, leur firent aisément supporter le retard qu'ils éprouvaient.

Emma surtout se trouvait parfaitement à l'aise au milieu de cette famille hospitalière ; car deux jeunes personnes charmantes en faisaient partie, et pour la première fois, l'aimable enfant goûtait le charme de ces entretiens prolongés, si pleins de grâce et d'enjouement, auxquels l'heureuse jeunesse aime à se livrer, et dont la contrainte est toujours bannie, parce que l'innocence y préside.

Eugénie et Cécile, ainsi se nommaient les deux jeunes filles de l'honnête négociant, ne se lassaient pas de faire répéter à Emma le détail de sa vie solitaire dans le domaine qu'elle avait habité : elle parlait avec une expression si touchante de ses oiseaux, de ses plantes, de ses fleurs, de ses visites instructives dans les diverses fabriques des environs où son père l'avait souvent conduite, et surtout de ses courses lointaines avec Azor, qui ne la quittait pas, et dont elle aimait tant à vanter l'affection et l'intelligence !

A leur tour, Eugénie et Cécile, qui avaient été quelquefois dans le monde, se plaisaient à lui raconter les agréments qu'elles y avaient trouvés, et les petits succès qu'elles y avaient obtenus : ainsi déjà un peu d'orgueil se mêlait à leur simplicité, et Emma ne les comprenait pas toujours ; mais ce défaut que la jeunesse contracte si facilement au milieu de la société qui

l'encense, était racheté, chez ses deux nouvelles amies, par un si heureux naturel, qu'il était impossible qu'une enfant si naïve et si bonne ne s'attachât pas sincèrement à elles, et ne trouvât pas un plaisir extrême à les écouter.

Hélas ! ce plaisir si nouveau devait être pour elle comme ces courts rayons du soleil perçant quelquefois la nue au moment où l'ouragan furieux va bouleverser la nature : bientôt peut-être elle ne se rappellera ces instants de bonheur que pour les regretter avec plus d'amertume ; car le bien dont on a joui fait mieux sentir encore le mal qui lui succède.

Déjà la pauvre petite s'est éloignée du tombeau de sa mère et des champs paisibles qui l'ont vue naître. Maintenant il lui faut quitter ces jeunes filles aimables dont la société lui plaît tant, et pour lesquelles elle éprouve déjà une tendre amitié ; toutefois elle renfermera ses regrets, car avant tout elle aime son père et veut partager son sort, quel qu'il soit.

Enfin on obtint le passage sur un vaisseau envoyé par le gouvernement dans la rivière de la Plata ; toutes les conventions sont faites, et l'on n'attend plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Toujours poursuivi par de tristes pressentiments, M. de Surville essaya encore, au moment du départ, de déterminer sa fille à rester en France ; mais les raisons qu'elle lui donna pour ne point le quitter peignaient si bien la tendresse qu'elle ressentait pour lui, qu'il n'eut pas le courage de prendre une résolution contraire à ses vœux. Comment en effet se fût-il décidé à l'affliger par une séparation que lui-même ne pouvait envisager sans frémir ? Le départ fut donc résolu.

Conduite jusqu'au bâtiment par ses jeunes amies, Emma eut la force de cacher ses larmes : c'était avec un profond regret qu'elle quittait la France ; mais elle croyait accomplir un devoir d'amour filial, et quoiqu'elle fût à peine âgée de quatorze ans, elle sut le remplir avec toute la générosité d'une âme noble et courageuse. Ce ne fut qu'au moment où elle perdit entièrement de vue les deux jeunes filles, que le cœur lui manqua ; un coup d'œil rapide jeté sur la figure altérée de son père lui rendit aussitôt toute son énergie.

« Cher papa, lui dit-elle en étouffant ses soupirs, ce n'est plus de ce côté que nous devons regarder ; c'est à Buénos-Ayres que sont nos espérances.

— Oui, bon maître, interrompit Dominique, qui était près d'eux sur le pont, oui, jeune maîtresse bien dire, vous plus penser à chagrin, bonheur

être là-bas ; oncle à vous bien content de voir nièce si bonne ; vous heureux, Dominique aussi. »

M. de Surville soupira profondément ; car mille idées lugubres le tourmentaient encore ; il ne pouvait voir sans frémir son Emma exposée à tous les dangers de ce long voyage, que sans elle il eût si peu redouté,

Par une sorte de fatalité, le ciel, au moment du départ, s'était couvert de sombres nuages qui ajoutaient encore à la tristesse du malheureux père. Houleux cependant de montrer devant sa fille un abattement qui pouvait diminuer le courage dont elle paraissait s'être armée, il s'efforça de détourner son attention en lui faisant parcourir le bâtiment qui les portait, et qui fut pour elle un vif objet de curiosité.

A dater de ce jour, il eut soin aussi de former pour Emma un nouveau plan d'étude, qui devait lui sauver l'ennui de la longue traversée qu'ils avaient à faire. Sa guitare avec une ample provision de cordes et de morceaux de musique était au nombre des bagages. Elle était aussi en possession de tous les objets nécessaires au dessin, d'un bon nombre de livres, et de divers petits ouvrages à l'aiguille, qui devaient lui être d'une grande ressource pour remplir les moments qu'elle ne donnerait pas à son instruction.

On conçoit qu'avec tant de moyens de distraction, Emma, dont la raison était beaucoup plus développée qu'elle ne l'est ordinairement chez les enfants de son âge, ne tarda pas à s'accoutumer au nouveau genre de vie qu'il lui fallut adopter sur le vaisseau. Son esprit observateur finit même par lui faire trouver quelques agréments dans cette vie monotone : rien ne l'amusait tant, par exemple, que d'examiner la promptitude et la dextérité avec laquelle les matelots exécutaient les manœuvres qui leur étaient commandées ; mais souvent aussi elle réfléchissait à l'obéissance passive exigée de ces hommes, et elle ne pouvait s'empêcher de plaindre leur sort.

Un matin qu'elle était montée sur le pont, avec son père et Dominique, pour y jouir de quelques rayons de soleil, qui en ce moment éclairaient l'horizon, ses regards se portèrent sur un objet qui la frappa d'une vive émotion. C'était un prisonnier que l'on venait d'amener du fond du bâtiment, pour lui faire prendre l'air. Il était attaché par le milieu du corps à un des mâts ; sa tête nue était penchée sur sa poitrine, ses yeux ternes, ses membres immobiles, tout annonçait eu lui une profonde tristesse.

« Cet homme souffre ! s'écrie Emma en saisissant le bras de son père ; pourquoi l'a-t-on attaché ainsi ? Tenez, cher papa, venez lui ôter cette

vilaine corde qui doit lui faire un mal horrible....

— C'est malheureusement un droit que nous ne pouvons nous arroger, ma chère Emma, lui répondit M. de Surville : cet homme s'est apparemment rendu coupable de quelque faute grave, qui lui a mérité celle punition ; il n'y a que le capitaine du vaisseau qui puisse l'en affranchir. »

A son tour la pauvre Emma penche la tête ; jamais un sentiment si pénible n'avait agité son âme.

Bientôt cependant elle reprit courage : le capitaine venait de paraître sur le pont ; il était porteur d'une physionomie pleine de bonté, et déjà Emma avait eu plus d'une fois l'occasion de remarquer son obligeance envers M. de Surville et elle-même. S'approchant donc de lui avec confiance, elle lui témoigne le vif intérêt qu'elle éprouve pour le prisonnier, et le supplie de lui accorder sa grâce. D'abord le capitaine résiste, eu lui objectant que celui dont elle implore le pardon est l'une des plus mauvaises têtes de l'équipage ; mais elle insiste d'une manière si touchante, ses accents peignent si bien la sensibilité de son cœur et le chagrin que lui causerait un refus, que le brave marin, attendri, finit par céder à ses instances, et détache lui-même la corde du prisonnier, qui, croyant à peine à son bonheur, tombe à leurs pieds, en balbutiant quelques mots étouffés par ses sanglots.

Emma, non moins émue, non moins heureuse que lui, ne sait comment exprimer sa reconnaissance au bon capitaine ; mais les larmes de joie qu'elle répand, disent plus éloquemment que des paroles ne pourraient le faire, tous les sentiments dont elle est pénétrée.

Quelles expressions pourraient rendre aussi ceux qu'éprouve M. de Surville en ce moment si doux pour son Emma ! Fier des qualités qui brillent en elle, il la presse tendrement sur son cœur, et lui dit tout bas : « Chère enfant, tu viens de rendre ton père bien heureux ! »

Pauvre père ! hélas ! bientôt... Mais n'anticipons pas sur l'affreux événement que nous avons à décrire, car il est doux de reposer sa pensée sur ces scènes de bonheur, si rares et si fugitives dans la vie de l'homme. Celle qui venait de se passer avait produit une vive impression sur tout l'équipage, et particulièrement sur les passagers qui se trouvaient à bord. Parmi ces derniers était une femme d'environ vingt-cinq ans, nommée madame Duval, paraissant fort bien élevée et ayant avec elle une petite fille âgée de cinq ans, qui alla, comme par instinct, se jeter dans les bras d'Emma, au moment où celle-ci sortait de ceux de son père.

« Ma fille m'a prévenue, mademoiselle, dit alors la dame de l'air le plus gracieux, elle s'est arrogé une permission que j'allais demander pour moi-même : car je voulais vous témoigner toute la part que je prends à la satisfaction que vous éprouvez de votre bonne action, »

Emma répondit avec autant de grâce que de modestie à ce compliment, et M. de Surville, n'ayant pas tardé à reconnaître tout l'avantage que sa fille pouvait tirer de la société de cette dame, lui permit dès lors de passer auprès d'elle tous les instants qu'elle ne donnait pas avec lui à l'étude.

Au milieu des jouissances qu'Emma savait se créer par son heureux caractère et son goût pour l'observation et le travail, elle prenait aussi un grand plaisir à voir briller les talents de son fidèle Azor, qui s'était fait sur le vaisseau une grande réputation par sa rare intelligence et son extrême adresse à aller chercher à la mer tous les objets qu'on y jetait pour l'exercer. Les matelots le regardaient comme excellent nageur, et c'était à qui lui ferait fête. Celui d'entre eux qu'Emma avait délivré montrait surtout à cet animal une affection particulière ; car il n'avait pas d'autre moyen de témoigner sa reconnaissance à sa jeune libératrice.

S'associant à toutes les joies de son Emma, M. de Surville était presque entièrement rassuré sur les dangers qu'il avait redoutés pour elle. Cette enfant n'avait éprouvé, en effet, aucune des incommodités ordinaires à ceux qui n'ont pas l'habitude d'aller sur mer, et elle semblait même avoir trouvé à bord un accroissement de forces et de santé qui enchantait son père. Avec quelle douce satisfaction il songeait alors à leur arrivée chez son parent !

« Il ne pourra la voir sans l'aimer, se disait-il tout bas, avec cet orgueil paternel auquel nul autre orgueil ne ressemble ; qui pourra regarder cet ange de douceur et d'innocence, sans être disposé à lui donner toute son affection ? Oh ! oui, mon Emma sera chérie, je ne redouterai plus pour elle l'indigence ! » Et en même temps de douces larmes humectaient les yeux de ce tendre père.

Mais, hélas ! ces espérances de bonheur auxquelles il se livrait avec tant d'abandon, furent bientôt remplacées par des craintes mille fois plus terribles que toutes celles qui l'avaient d'abord assailli. Après deux mois de la plus heureuse navigation, le ciel tout à coup se couvrit de sinistres nuages ; une brume épaisse, qui dura plus de huit jours, fut remplacée par un ouragan furieux qui jeta tout l'équipage dans la consternation.

Pour comble de malheur, le capitaine, qui jusque-là avait montré autant d'habileté que de sang-froid, fut pris subitement d'une maladie grave qui le

mit hors d'état de commander les manœuvres. Le désordre fut alors à son comble : chacun, occupé de son propre danger, oubliait l'utilité générale pour se livrer à des terreurs qui lui ôtaient le jugement et les forces.

Battu par la tempête, égaré dans sa roue, le bâtiment, déjà vieux, rencontra divers brisants qui lui causèrent les plus grands dommages. La cale était inondée : il eût fallu des bras vigoureux pour le service des pompes, mais l'équipage découragé était sourd aux ordres du lieutenant, qui s'efforçait de ranimer son zèle.

« Que feront les pompes et tous les soins que vous voulez prendre, lui disaient les matelots, ne voyez-vous pas que noire perte est certaine ? » Et alors des cris de désespoir se mêlaient au bruit des vents déchaînés et des vagues en furie.

Déjà deux hommes et plusieurs embarcations avaient été lancés et engloutis dans la mer par les lames d'eau, qui, s'élevant comme des montagnes menaçantes, se précipitaient sur le vaisseau avec une impétuosité qu'aucune force humaine ne pouvait combattre : ferrements, voiles, cordages, tout cédait à la violence de l'ouragan.

Trois jours et autant de nuits s'étaient écoulés dans cette agonie affreuse, et la tempête, loin de diminuer, ne faisait qu'augmenter de moment en moment. Le matin du troisième jour, l'ordre fut donné de jeter les canons et toute la cargaison à la mer, comme le seul moyen d'alléger le vaisseau, et de rendre plus faciles les manœuvres que l'on essayait encore de faire pour éviter les écueils que le retour de la lumière permettait d'apercevoir.

Cet ordre fut exécuté, et les passagers eurent la douleur de se voir enlever en quelques minutes tout ce qu'ils possédaient : mais cette douleur qu'était-elle à côté du péril qui menaçait leurs jours !

Tout à coup, cependant, une faible espérance vint ranimer leur courage abattu : un des marins cria : *Terre !* et ce mot, qui leur annonçait la possibilité de leur délivrance, leur rendit la force de lutter encore contre la mort qui les environnait de toutes parts.

M. de Surville, qui depuis plusieurs jours n'avait abandonné le service des pompes que pour venir de temps en temps embrasser sa fille, s'était empressé d'aller lui porter cette bonne nouvelle, et l'avait, quittée ensuite pour aller rejoindre clans la cale le lieutenant, Dominique et un autre passager, qui y étaient descendus avec lui pour boucher les voies d'eau.

Plus tranquille alors, Emma, abîmée de fatigue, se coucha tout habillée à côté de ses deux compagnes d'infortune, qui ne l'avaient pas quittée un seul

instant. Mais à peine, est-elle assoupie, qu'elle se sent saisir par des bras vigoureux ; elle pousse un cri d'effroi qui se perd au milieu du fracas de la tempête.

« Ne craignez rien, lui dit celui qui l'emporte, et qu'elle reconnait pour le matelot dont elle a précédemment obtenu la grâce : mes camarades se sont emparés de la seule chaloupe qui reste à bord, le vaisseau va sombrer tout à l'heure, mais la terre n'est pas loin, et je veux vous sauver.... »

A ces mots, madame Duval prend son enfant dans ses bras, et se précipite sur les pas de cet homme ; Azor les suit.

« Mon père ! mon père ! » crie Emma de toutes ses forces.

Hélas ! ce malheureux père ne peut l'entendre ; occupé avec Dominique à calfater le vaisseau, il est loin de soupçonner l'affreuse douleur qu'un zèle mal entendu lui prépare.

Cependant la chaloupe encombrée vogue au milieu des eaux qui menacent à chaque instant de la submerger. Emma continue d'une voix ; lamentable à demander son père, car elle ne voit près d'elle que la dame avec son enfant et les matelots qui se sont emparés de la chaloupe.

Debout au milieu du frêle esquif, l'infortunée cherche à travers les éclats de la foudre et des éclairs qui sillonnent la nue, le vaisseau qui emporte ce qu'elle a de plus cher.

« Cou chez-vous ! » lui crient les matelots avec rudesse.

En ce moment, une vague furieuse fondait sur la chaloupe. Emma, soulevée par elle, tombe à la mer ; son chien se jette après elle. Vainement les matelots cherchent à la sauver ; entraînés loin d'elle par l'impétuosité des ondes, bientôt ils la perdent de vue. C'en est fait, elle va périr, mais le fidèle animal qui l'a suivie multiplie ses efforts ; il la saisit par ses vêtements, la ramène à la surface des eaux, et nage courageusement du côté de la terre dont ils sont peu éloignés ; le flot les y porte, Emma est sauvée ! Mais, ô ciel ! que va-t-elle devenir sur cette plage déserte, qui n'offre de toutes parts à son œil épouvanté que la désolation et la mort ?

CHAPITRE III

Le passage subit de l'excès du malheur à un état supportable nous rend moins exigeants dans nos besoins : on sait se contenter de peu quand on a été privé de tout.



tendue sur le sable, respirant à peine, la malheureuse enfant y resta d'abord comme anéantie ; bientôt cependant les caresses de son compagnon la raniment : touchée de son affection, elle se relève et jette sur la vaste étendue des eaux un regard mêlé de terreur et d'espérance Hélas ! elle ne voit rien : vaisseau et chaloupe, tout a disparu ; Emma est seule, seule au milieu du désert ! D'un côté, l'abîme ; de l'autre, une chaîne immense de noirs rochers s'étendant à perte de vue le long du rivage !...

« Oh ! mon Dieu, que vais-je devenir ? s'écrie-telle, mon père ! mon bon père ! cher Dominique ! ne vous verrai-je donc plus ! Suis-je condamnée à mourir ici, loin de vous, privée de toute assistance ! »

Emma pleurait à chaudes larmes, son chien la regardait avec tristesse, Je n'ai plus que toi, lui dit-elle, cher Azor ! Ah ! ne m'abandonne pas ; car alors je serais seule au monde.

Saisie par un violent frisson, l'infortunée, n'ayant aucun moyen de faire sécher les bardes qui la couvraient, se mit à marcher du côté des rochers, afin de ranimer ses membres engourdis, et de trouver en même temps un abri contre la violence du vent qui la faisait horriblement souffrir. Mais ce trajet, quelque court qu'il fût, était encore au-dessus de ses forces : ne pouvant plus se soutenir, elle tomba au pied du roc qu'elle venait d'atteindre. Une soif ardente la dévorait. Hélas ! je n'ai pas même un peu d'eau ! » dit-elle en joignant les mains avec angoisse, et en élevant au ciel des regards désespérés.

En ce moment, le bruit d'un ruisseau qui coulait à travers le rocher se fit entendre à quelques pas de l'endroit où Emma était assise : se relevant

alors, elle s'approcha du lieu d'où ce bruit lui semblait partir. Un ruisseau limpide sortait en effet des cavités du roc, et déjà Azor s'y désaltérait ; elle l'imita en puisant de l'eau dans ses mains, et se sentit soulagée ; car une lueur d'espérance était rentrée dans son cœur. Ce secours inattendu lui sembla une preuve certaine que Dieu ne l'avait pas abandonnée.

La profonde douleur qu'elle ressentait de la perte de son père et de celle de Dominique, son isolement sur cette plage déserte, ne lui avaient pas encore permis de songer à remercier le Ciel de sa délivrance presque miraculeuse ; mais la rencontre du ruisseau au moment où elle souffrait le tourment de la soif, la ramena au sentiment de reconnaissance, qu'elle devait à la main puissante qui l'avait secourue.

Seigneur, vous avez permis que je fusse sauvée, dit-elle à haute voix en tombant à genoux ; vous m'avez donné à boire au milieu du désert ; vous voulez que je vive ; mais daignez aussi sauver mon père et Dominique ; faites qu'ils ne soient pas à jamais perdus pour la pauvre Emma ! »

Après cette prière, elle se sentit plus forte ; car, quels que soient les maux qui nous accablent, ce n'est jamais en vain que notre âme s'élève vers la Divinité pour lui demander son assistance, et la vertueuse enfant qui l'implorait avec tant de confiance méritait d'être exaucée.

Bientôt le terrible Océan, qui avait failli l'engloutir, se calma, et les nuages amoncelés par la tempête se dissipèrent au loin pour lui laisser voir le ciel dans tout son éclat. Ranimée par les rayons du soleil, et voulant s'assurer si elle n'apercevrait point encore le vaisseau qui portait son malheureux père, elle résolut de gravir le rocher qui lui avait servi d'abri contre la violence du vent. Cette masse énorme s'élevait en talus, et présentait en plusieurs endroits des saillies formant comme des espèces d'échelons, qui permettaient d'arriver à son sommet : c'était sans doute pour Emma un effort bien pénible ; mais elle comprenait la nécessité de déployer, dans cette circonstance, tout le courage dont elle était douée, et, malgré l'extrême fatigue qu'elle éprouvait, elle parvint avec assez de facilité jusqu'au milieu de sa route périlleuse.

Là se trouvait une espèce de plate-forme, entourée de cavités nombreuses, d'où sortit tout à coup une quantité de pigeons sauvages et d'autres oiseaux, qui s'envolèrent sur les hauteurs voisines, étonnés sans doute de voir troubler pour la première fois leur paisible retraite. Azor, qui avait suivi sa maîtresse, se sentant pressé par la faim, ne fit pas difficulté de manger les petits que ces oiseaux timides abandonnaient à sa voracité.

Emma soupira en le voyant ainsi dévorer ces pauvres petits animaux que leurs mères viendraient chercher en vain : mais elle dut vaincre sa répugnance pour satisfaire la faim qui la pressait aussi. Ayant cherché des œufs, elle en avala quelques-uns, et, se sentant plus forte après ce repas elle se remit à gravir le rocher avec un nouveau courage, et parvint enfin à son sommet, non sans avoir remercié Dieu de la nourriture qu'il lui avait fait trouver dans ce lieu sauvage.

Cependant, le sentiment de gratitude dont elle était pénétrée envers la Providence céda bientôt à un nouvel accès de désespoir, lorsque, ayant jeté les yeux sur la vaste étendue des ondes, qui, en cet instant, réfléchissait les brillants rayons du soleil, elle ne vit rien qui pût soutenir ses espérances. Épouvantée de sa solitude et de l'aridité que présentaient les bords de la mer, la pauvre petite se mit à sangloter ; mais ayant ensuite, tourné par hasard les yeux de l'autre côté, elle resta comme pétrifiée d'étonnement à la vue d'une immense vallée que les rochers environnaient de toutes parts, et qui présentait à l'œil ravi toutes les richesses naturelles d'un sol riant et fertile.

« O mon Dieu ! et j'osais me plaindre ! » s'écria Emma en voyant cette espèce de paradis terrestre. A la vérité on n'apercevait dans ce lieu aucun signe d'habitation humaine, mais, en le comparant avec le triste aspect du rivage où elle avait été jetée, il était impossible qu'elle ne bénît pas la Providence de le lui avoir fait découvrir, et que cette découverte même ne fût pas pour elle un motif d'espérer qu'elle ne serait pas entièrement délaissée au milieu de la vie solitaire à laquelle elle semblait condamnée. Aisément nos espérances se fortifient du bien qui nous arrive : et Emma, malgré l'âpre douleur qui oppressait son âme, osa croire dès cet instant, qu'elle était réservée au bonheur de retrouver son père.

« Cher papa, dit-elle, avec une profonde émotion, comme si cet infortuné père eût pu l'entendre, je mériterai par ma résignation et mes prières que Dieu vous rende à ma tendresse : il a sauvé votre Emma, il ne vous aura pas laissé périr ; car il sait bien qu'elle ne peut vivre sans l'espoir de vous embrasser encore. »

Cet espoir si doux lui ayant rendu quelque courage, elle descendit le revers du rocher en s'accrochant aux plantes qui le garnissaient, et se trouva enfin dans la charmante vallée qui avait frappé ses regards.

Le soleil était alors près de son déclin ; mais son ardeur était encore extrême, et n'avait pas peu contribué à fatiguer Emma dans la montée et la

descente du rocher. Son premier besoin fut donc de s'asseoir et de respirer quelques instants, car elle était excédée de chaleur et de lassitude ; mais la faim qu'elle éprouva bientôt, malgré les œufs qu'elle avait mangés, ne lui permit pas de rester longtemps en place.

S'étant levée, elle marcha le long du rocher près duquel serpentait un ruisseau limpide, et où se trouvait une grande variété d'arbres de toutes dimensions. Parmi eux était un dattier dont la tige s'élevait majestueusement en colonne cylindrique à une hauteur d'environ dix mètres ¹. Emma avait lu, avec son père, la description de ce bel arbre, et en avait même vu un dans les derniers temps de son séjour en France ; elle savait que non-seulement ses fruits sont employés à la nourriture de l'homme dans les pays où le dattier est l'objet d'une grande culture, mais que les autres parties de cet admirable végétal servent à différents usages économiques. Les belles grappes chargées de fruits qu'elle aperçut au sommet lui donnèrent un grand désir d'y atteindre ; mais quoiqu'elle fût naturellement très-agile, et qu'elle se fût souvent exercée avec Dominique à monter aux arbres, l'extrême faiblesse qu'elle éprouvait, par le défaut de nourriture et les fatigues qu'elle avait supportées, ne lui permit pas de le tenter.

Cependant la vue de ces fruits, qui eussent été pour elle une si précieuse ressource, semblait redoubler le tourment qu'elle ressentait : elle ne pouvait les regarder sans verser des larmes amères ; c'était pour elle le supplice de Tantale. Mais tout à coup, la nécessité, que l'on appelle ajuste titre mère de l'industrie, lui suggéra un moyen auquel elle n'avait pas songé d'abord, et qu'elle se hâta de mettre à exécution. Ayant cueilli des joncs au bord du ruisseau, elle en fil une longue natte en forme de corde, monta sur le rocher contre lequel se penchaient plusieurs grappes du dattier, et parvint après divers essais à en amener une vers elle, et à cueillir dans son tablier une partie des fruits qu'elle contenait.

Étant redescendue ensuite, elle s'empressa de donner une part de son trésor à son fidèle compagnon d'infortune, qui, pressé comme elle par la faim, s'accommoda parfaitement de cette nourriture, et lui en témoigna sa reconnaissance par des caresses. A la vérité, les dattes récoltées par Emma n'avaient pas la saveur que ces mêmes fruits acquièrent par la culture : mais, soit que l'appétit qui la dévorait la rendit peu difficile, ou que les dattiers de cette contrée, quoique dans l'état sauvage, fussent d'une espèce particulière, elle trouva ces fruits délicieux, et s'en étant rassasiée, elle en

mit une partie en réserve pour son déjeuner du lendemain, et pour celui de son cher Azor.

Cependant cette récolte lui avait pris un temps considérable, le soleil avait presque entièrement disparu, et il fallait se presser de chercher un abri pour la nuit qui allait suivre. Malgré tout le courage dont jusqu'alors elle avait fait preuve, la pauvre petite ne put songer, sans frémir, à l'obscurité qui bientôt l'environnerait dans cette immense solitude, où les bêtes féroces, dont on lui avait quelquefois parlé, pouvaient faire leur demeure. Ses pleurs coulèrent de nouveau à cette effrayante idée ; mais bientôt une pensée consolante vint ranimer son courage ; elle éleva au ciel son regard suppliant, et, se confiant dans la protection divine, elle se mit à chercher aux alentours un lieu couvert qui pût lui servir d'asile.

S'étant un peu avancée dans la vallée, elle vit à quelque distance un arbre dont le tronc, n'excédant point cinq mètres de hauteur, en avait au moins treize de circonférence. C'était le baobab ². Il se couronnait par un énorme faisceau de branches d'une longueur prodigieuse, et dont chacune pouvait être considérée comme un arbre d'une proportion remarquable. Les plus extérieures de ces branches s'inclinaient presque jusqu'à terre, en sorte que l'arbre tout entier semblait former un vaste dôme de verdure.

Emma, ravie de trouver un abri si commode, fut d'abord indécise si elle établirait son lit sous l'arbre, ou si elle monterait sur une des branches qui se trouvaient à sa portée ; mais ayant fait le tour de cet arbre extraordinaire, elle fut agréablement surprise d'y trouver une cavité assez profonde pour qu'elle pût s'y étendre, et songeant alors que son chien la garderait au dehors, elle se mit à ramasser des feuilles sèches, dont il se trouvait une grande quantité aux environs, et parvint ainsi à se former un très-bon lit, où elle eût pu goûter les douceurs du sommeil si elle n'eût point eu à déplorer sa cruelle séparation d'avec un père tendrement chéri, et l'affreux isolement qui en était la suite.

O vous, qui lisez l'histoire de la pauvre Emma, et qui jouissez, au sein de vos familles, de toutes les affections qui font le charme de la vie, et d'une abondance qui peut-être ne vous a coulé aucun soin ! pourriez-vous n'être pas touchées du sort de cette jeune infortunée, naguère aimée, naguère heureuse comme vous, aujourd'hui si seule, si misérable au milieu du désert, où aucune main amie ne viendra sécher ses pleurs, où ses besoins de chaque jour seront achetés par un travail pénible, où enfin la douleur et la maladie pourront l'accabler, sans qu'aucun soulagement, aucune

consolation vienne adoucir ses maux ? Voyez-la dans le creux de son arbre, pleurant, gémissant sur le sort de son père, sur celui du bon Noir qui l'aimait tant, et qu'elle aimait tant aussi : hélas ! ses larmes sont bien amères, et pourtant personne ne lui dira de longtemps, peut-être : Ne pleure plus ! Aujourd'hui, demain, aucune voix humaine ne résonnera à son oreille. Pauvre enfant ! ah ! dors, s'il se peut, et que du moins tu retrouves en songe les objets de ton affection.

Elle dormit en effet ; car lassée de gémir, il lui fallait bien céder à l'abattement, à l'extrême lassitude de tout son être ; mais quel affreux réveil fut le sien, lorsque, ouvrant les yeux à la clarté du jour, elle se retrouva dans le creux de son arbre, et qu'elle se retraça les malheurs qui l'avaient frappée la veille ! Ce souvenir se présenta d'abord confusément à son imagination ; mais bientôt elle se rappela le douloureux embrassement de son père, le vaisseau d'où elle avait été arrachée, ces vagues menaçantes qui avaient failli cent fois l'engloutir ; elle se souvint aussi des matelots, de ses deux compagnes d'infortune dans la chaloupe ; il lui semblait voir encore la pauvre mère éperdue, serrant avec effroi son enfant dans ses bras, et pour elle aussi Emma eut des larmes ; car son propre malheur ne l'empêchait pas de compatir à celui des autres.

L'inutilité de ses recherches de la veille ne lui laissait aucune espérance que le vaisseau ou la chaloupe, malgré leur proximité des côtes, eussent pu aborder dans l'île où les efforts de son chien étaient parvenus à l'amener elle-même ; mais elle pensa que son père, si le Ciel avait daigné le sauver aussi, viendrait peut-être la chercher dans les lieux où il supposerait qu'elle avait pu être jetée, et elle forma dès lors le projet de placer du côté du rivage quelque signe qui pût l'avertir qu'elle existait encore. S'étant levée aussitôt pour faire sa prière, elle partagea ensuite avec Azor les dalles qui lui restaient, puis se disposa à mettre sur-le-champ son projet à exécution.

D'après l'inventaire exact des poches qu'elle avait coutume de porter sur elle depuis son départ de France, elle était en possession d'un canif, d'un couteau, d'une paire de ciseaux, d'un dé à coudre, d'un étui plein d'aiguilles, et d'un petit trousseau de clefs. Tous ces objets, sauf le dernier, étaient autant de trésors qu'elle se promit bien de mettre à profit et de ménager en même temps avec un soin extrême.

Ayant coupé aussitôt quelques-uns de ses longs cheveux, elle s'en servit pour tracer son nom sur un fichu qui lui couvrait le cou, et s'étant ensuite munie d'une branche d'arbre, elle l'y attacha aussi solidement qu'il lui fut

possible, avec de longs filaments que lui fournirent diverses plantes qu'elle rencontra dans la vallée. Elle gravit ensuite le rocher qui la séparait du rivage, et le redescendit à mi-côte pour y placer son drapeau.

Ce dernier travail lui coûta beaucoup de peine ; car n'ayant aucun instrument qui pût l'aider dans son opération, il lui fallut chercher assez longtemps avant que de trouver un endroit propre à recevoir sa perche et à l'y fixer solidement. Y étant parvenue néanmoins, et la fraîcheur de la matinée lui permettant de faire une excursion sur le rivage, elle y descendit avec Azor, espérant y rencontrer quelques coquillages qui serviraient à les nourrir tous deux.

Elle trouva en effet une grande quantité d'huîtres d'un excellent goût ; mais la vue de cet océan terrible qui lui avait enlevé le meilleur des pères, le bruit régulier des vagues, qui seul venait troubler son affreuse solitude, portèrent bientôt dans l'âme de la pauvre enfant un redoublement de tristesse, qui lui ôta presque le courage de manger. La vallée, quelque silencieuse qu'elle fût, ne lui inspirait pas des idées si lugubres ; elle y entendait le chant des oiseaux, elle s'y voyait entourée d'une riche végétation qui semblait lui promettre, sinon l'abondance, du moins quelques-unes des premières nécessités de la vie : c'était une nature agreste, mais riante et variée, où les bienfaits du Créateur se montraient à chaque pas. Emma s'y sentait moins seule, moins malheureuse qu'au bord de la mer.

Voulant néanmoins connaître un peu cette plage déserte où son affreuse destinée la condamnerait sans doute à venir chercher quelquefois sa nourriture, elle la suivit l'espace d'un demi-quart d'heure environ, sans que rien de nouveau frappât ses regards attristés. Tout à coup, elle crut voir à une assez grande distance un objet immobile, dont la couleur grisâtre contrastait avec la blancheur du sable. Pensant que c'était peut-être quelque bête malfaisante, endormie sur le rivage, la craintive enfant fut d'abord tentée de s'enfuir vers l'endroit du rocher par où elle était venue de la vallée ; mais, ayant réfléchi que ce pouvait être aussi bien quelque chose provenant du vaisseau, dont elle se rappelait avoir vu la veille, au point du jour, jeter la cargaison à la mer, et se fiant d'ailleurs au courage et à la force de son chien pour la défendre, elle se décida à avancer, et reconnut bientôt que ce qui l'avait effrayée n'était autre chose qu'un tonneau d'une assez petite dimension que le flux avait apporté sur la côte, sans qu'il eût l'apparence d'aucun dommage.

La vue de ce tonneau lui donna l'idée de pousser plus avant ses recherches, dans l'espérance que quelque autre objet pourrait avoir été jeté par les flots sur le rivage, et elle eut, en effet, à peine marché quelque temps encore, qu'elle découvrit successivement une petite caisse, une malle sur laquelle était une plaque de cuivre portant le nom de Surville, et, ce qui la combla de joie, une boîte contenant sa guitare, que son père avait eu soin, avant leur départ, de faire placer dans un coffre à double fond, avec les cordes et la musique qui lui étaient nécessaires.

« Oh ! mon bon père ! s'écria Emma, en reconnaissant cet objet, votre malheureuse enfant retrouve au milieu du désert un des dons les plus précieux que vous lui ayez faits ; mais, hélas ! elle ne vous retrouve pas, vous, le guide, l'appui de sa jeunesse et l'objet de sa plus tendre affection. »

Longtemps les pleurs de l'infortunée coulèrent silencieusement à la vue de celle boîte qui lui retraçait un bonheur dont elle craignait de ne plus jouir ; mais se rappelant enfin la nécessité démettre les diverses choses qu'elle venait de trouver à l'abri de la marée montante, qui eût pu les emporter à la mer, elle songea sérieusement au moyen de les transporter du côté des rochers où elle avait remarqué la veille que les vagues n'arrivaient pas.

Voulant commencer par l'objet auquel elle attachait le plus de prix, elle chargea la boîte sur le dos de son docile compagnon, et alla la déposer dans une des cavités du roc, qui lui parut un lieu fort convenable pour mettre aussi en sûreté ses autres richesses, dont pourtant elle ne connaissait pas encore la nature.

Son embarras était extrême, en songeant au poids de chacune des choses qu'il lui fallait amener du rivage ; mais y étant retournée, elle eut l'heureuse idée d'ouvrir la caisse, au moyen de son couteau et d'un caillou très-pointu qui lui servit à soulever le couvercle, et fut agréablement surprise d'y trouver divers outils, parmi lesquels étaient plusieurs marteaux, des scies, une pioche, deux bêches, des vrilles, quelques livres de clous, un paquet de cordes, plusieurs pelotes de ficelle, et une marmite de fer qui semblait avoir servi à faire fondre de la colle forte. Quoique n'ayant jamais fait usage de ces divers objets, Emma comprit qu'ils pouvaient lui être d'une grande utilité.

Ayant aussitôt fabriqué un fausset avec un éclat du couvercle de la caisse, et s'étant munie des outils nécessaires, elle retourna vers le tonneau et le perça pour s'assurer s'il contenait quelque liquide ; mais n'ayant rien vu sortir, elle résolut d'y pratiquer une plus large ouverture afin de juger si son

contenu méritait la peine d'être transporté. Qu'on se peigne sa joie, lorsque, ayant fait sauter une douve, et plongeant un œil avide dans le précieux tonneau, elle y découvrit une belle provision de biscuit de mer, que l'eau n'avait nullement endommagée.

A genoux, les yeux baignés de larmes, elle offrit à Dieu mille actions de grâces de ce nouveau bienfait, et se promit d'en mériter un plus grand encore par sa résignation et son courage. Ayant ensuite pris un biscuit, elle le partagea avec son cher Azor, qui, depuis le matin, n'avait eu comme elle que quelques fruits et quelques coquillages pour sa nourriture ; et se sentant plus de forces après ce repas, elle allégea la charge du tonneau en déposant une partie du biscuit sur le sable ; puis, l'ayant refermé, elle parvint à le faire rouler jusqu'au rocher. Étant retournée ensuite à la caisse, elle en tira les outils, dont elle fit plusieurs charges pour Azor, tandis qu'elle-même emportait dans son tablier une partie du biscuit resté sur le rivage. La caisse servit ensuite à charrier le reste.

Quant à la malle, Emma ne chercha point alors à l'ouvrir, car elle craignait le retour de la marée, et elle trouva plus prudent de la mettre d'abord en sûreté ; mais quoique cette malle ne fût ni d'un poids ni d'un volume considérable, il lui parut assez difficile de la traîner comme elle avait fait de la caisse. Ne perdant pas courage cependant, et pressée d'agir parce que les vagues commençaient à s'approcher, elle réussit, en passant un bout de corde dans un des anneaux de la malle, et en y attachant son chien, à la tirer avec lui jusqu'au rocher, où elle vit avec une grande satisfaction toutes ses richesses rassemblées et à l'abri de l'envahissement des eaux.

Cependant l'extrême fatigue que lui avait coûtée un travail si pénible et si nouveau pour elle, la mettait hors d'état de retourner ce soir-là à la vallée, et, d'un autre côté, elle ne songeait pas sans effroi qu'il lui faudrait passer une nuit entière sur le rivage, où le seul bruit des flots portait dans son âme une terreur profonde. Pourtant elle se résigna, en remarquant que le jour était à son déclin, et en pensant que si elle prenait quelque repos, elle se trouverait dans une obscurité complète avant d'avoir gravi le rocher. Forcée donc de prendre gîte dans le lieu où elle se trouvait, elle l'examina avec plus d'attention qu'elle ne l'avait fait auparavant : c'était une caverne assez profonde, dont les parois, quoique sombres, ne présentaient aucune humidité, et dont le sol était parfaitement uni ; mais, ce qu'Emma n'avait pas vu, il y avait au fond de cet antre obscur une prolongation de vide qui la

glaça d'effroi lorsqu'elle l'eut découverte. Quelques plantes sauvages bouchaient en partie cette cavité, qui pouvait être le repaire de quelque animal dangereux. Une telle incertitude était affreuse, et la pauvre enfant resta d'abord comme pétrifiée ; mais naturellement courageuse et habituée à raisonner avec elle-même, elle réfléchit que le danger qu'elle redoutait de cette seconde ouverture pouvait exister aussi bien du côté de la première, qui donnait sur le rivage ; et, prenant aussitôt son parti, elle résolut de les boucher toutes les deux autant qu'il lui serait possible avec les objets rassemblés autour d'elle, et de se confier ensuite dans la Providence, qui, tout en la soumettant aux plus rudes épreuves, ne l'avait pas cependant entièrement abandonnée.

Ayant donc poussé le tonneau contre la seconde ouverture, elle espéra, quoiqu'il restât un espace vide de chaque côté et au-dessus, qu'il serait, au moyen des broussailles qui le dépassaient, un obstacle suffisant pour empêcher un animal quelconque de venir jusqu'à elle sans éveiller son fidèle Azor, dont l'intrépidité lui était connue. Étant parvenue ensuite à boucher tant bien que mal l'entrée de son antre, elle s'assit sur le sable avec son compagnon d'infortune, et lui présenta dans l'obscurité plusieurs morceaux de biscuit que le pauvre animal dévora ; elle-même en mangea aussi ; mais elle en eut à peine avalé quelques bouchées, qu'elle sentit redoubler la soif qui la tourmentait depuis plusieurs heures, et qu'elle n'avait pu satisfaire, à cause du temps considérable que lui avait pris le transport du tonneau et des autres objets. Peu s'en fallut qu'elle ne se décidât à rouvrir son lugubre gîte, pour se rendre au ruisseau où elle s'était désaltérée la veille et le jour même encore ; mais, outre l'éloignement où ce ruisseau se trouvait de la caverne, la profonde obscurité qu'elle vit régner sur le rivage lui parut un obstacle qu'elle ne pouvait essayer de surmonter sans une extrême imprudence.

L'infortunée se soumit donc à la cruelle souffrance qu'elle endurait ; car, bien qu'elle en fût encore à l'apprentissage du malheur, celui qui l'avait d'abord frappée était si affreux, qu'il avait, en quelque sorte, endurci son âme contre tous ceux qui en étaient la suite ; et puis, Emma, quoique bien jeune encore, était pénétrée d'une piété si solide, qu'il était impossible qu'elle n'y puisât pas une force au-dessus de son âge ; et si quelquefois l'excès de ses maux l'emportait sur sa résignation, sa confiance en Dieu l'y ramenait bientôt, et alors son âme retrouvait, sinon le calme, du moins l'espérance d'un meilleur avenir.

Voyons-la prier au milieu de son antre obscur, où un pauvre chien est son unique appui : sa langue desséchée par la soif, ses membres palpitants de lassitude, la font horriblement souffrir, et, pour comble de maux, elle pense à l'excellent père dont elle a été séparée d'une manière horrible ; mais elle prie ; elle prie avec ardeur, et déjà ce Dieu de bonté qu'elle implore avec tant de confiance, lui dit qu'il ne l'abandonnera pas. Alors ses pleurs coulent avec moins d'amertume ; elle espère enfin, et, pour qui espère, le malheur n'est pas dépourvu de consolation.

CHAPITRE IV

La prière et le travail sont deux remèdes infailibles contre les maux de la vie ; ils nous la font aimer, quelque misérable qu'elle soit.



A nuit s'écoula cependant sans qu'Emma pût dormir, car elle n'avait pas, comme la veille, un lit de feuilles sèches pour étendre ses membres fatigués. Enfin elle vit reparaître le jour, et, après avoir débouché l'entrée de la caverne et s'être munie d'une provision de biscuit, elle se hâta de prendre le chemin du ruisseau où elle avait intention de déjeuner avec son compagnon, et de revenir ensuite mettre en ordre ses richesses, dont elle ne pouvait emporter une partie dans la vallée que par petites portions, puisqu'il lui faudrait, à chaque voyage, gravir le rocher qui en formait l'enceinte. Tout occupée des difficultés immenses que présentait ce transport, elle ne s'aperçut pas d'abord que son chien ne l'avait pas suivie ; mais parvenue à quelque distance du ruisseau, elle remarque qu'il lui manque, l'appelle, retourne sur ses pas, rentre dans la caverne, y répète ses cris avec un sentiment d'anxiété qu'aucune expression ne saurait rendre. Tout à coup elle croit l'entendre sous les voûtes profondes de l'ancre, du côté de la seconde ouverture : s'étant approchée, elle l'appelle de nouveau, et le voit enfin paraître. Son air est empressé et joyeux, il bondit autour d'elle, et la tire par ses vêtements du côté de l'ouverture, comme s'il voulait lui annoncer qu'il a fait une heureuse découverte.

Emma connaissait trop le merveilleux instinct de ce fidèle animal, pour douter qu'il n'eût un motif pour l'attirer vers ce lieu ; mais comment se décider à s'enfoncer avec lui dans cet antre obscur ? ayant toutefois dérangé le tonneau par-dessus lequel il était monté, et se servant d'un des outils trouvés la veille pour écarter les broussailles qui en obstruaient l'entrée, elle

se hasarda, en tenant un bout de corde attaché au collier de l'impatient Azor, à s'avancer un peu dans le passage du souterrain.

Une profonde terreur s'était emparée de tous ses sens ; néanmoins, cédant malgré elle à l'impulsion de son guide, qui montrait un grand redoublement de joie, elle finit par se décider à le suivre. Le terrain, assez uni, n'offrait aucun obstacle à sa marche, mais elle remarqua que le passage, toujours à peu près de même largeur qu'à son entrée, faisait divers détours. Enfin, au bout d'un demi-quart d'heure environ, elle aperçut tout à coup devant elle la clarté du jour, et se vit presque au même instant dans une grotte spacieuse, tapissée d'énormes aiguilles de cristal de roche, qui, reflétant la lumière de mille façons diverses, faisaient de ce lieu une retraite délicieuse.

Emma, dans un ravissement inexprimable, jeta autour d'elle des regards surpris, et s'étant vivement approchée de l'une des ouvertures que présentait la forme irrégulière de la grotte, elle demeura saisie d'admiration, en reconnaissant la charmante vallée où déjà elle avait passé une nuit dans le creux du baobab, et en voyant dans la prairie le ruisseau que peu d'instant auparavant elle allait chercher de l'autre côté du rocher.

Légère comme la biche qui aperçoit le fleuve où elle va se désaltérer, la pauvre enfant y courut et après avoir bu de ses eaux limpides, elle paya à son cher Azor le tribut de reconnaissance qui lui était dû, en le comblant de caresses, et en partageant avec lui la portion de biscuit qu'elle avait emportée pour son déjeuner. A son tour, l'excellent animal, auquel il ne manquait que la parole, semblait lui dire, en frottant contre elle son énorme tête et en promenant ses regards autour de lui : « Tu le vois, j'ai su trouver le ruisseau où nous avons bu, l'arbre qui nous avait nourris, celui où je veillai près de toi ; ici nous sommes bien ; j'ai voulu t'y ramener ; ne crains rien, je suis là pour te défendre. »

Emma était passée si rapidement de la terreur que lui avait causée la route souterraine, à la satisfaction de se retrouver dans la jolie vallée, qu'elle ne pouvait se lasser de la contempler. La grotte avait aussi une grande part à son admiration. Y étant retournée après son repas, elle vit que cet endroit pourrait, à l'avenir, lui servir de demeure, et qu'il lui serait facile d'y apporter les différentes choses trouvées la veille. A la vérité, il lui faudrait faire pour cela bien des voyages dans une profonde obscurité ; mais cet inconvénient, quel qu'il fût, n'équivalait pas, à beaucoup près, aux peines que lui eussent coûtées ces objets, s'il eût fallu les transporter dans la

vallée, en gravissant le roc à chaque fois. Plusieurs de ces choses d'ailleurs n'auraient pu y arriver ; ainsi le tonneau, la caisse et la malle, qui étaient autant de meubles d'une grande utilité pour la jeune solitaire, eussent dû rester sur le rivage, où elle n'en pouvait tirer aucun parti.

Ce fut donc du fond de son âme qu'elle remercia le Ciel de l'avoir conduite à une découverte si précieuse, et s'armant d'un nouveau courage à la pensée de cette protection toute divine qui semblait se montrer à elle à chaque instant, elle résolut de retourner à la caverne le jour même avec son chien, et d'en rapporter tout ce qu'il lui serait possible.

Ayant aussitôt appelé Azor, qui prenait ses ébats dans leur riant domaine, elle ramassa le bout de la corde qui était resté attaché à son collier, et voulut le faire entrer dans le passage obscur ; mais le pauvre animal, ne comprenant pas la nécessité de quitter un lieu où il se trouvait bien, pour aller dans un autre qui lui déplaisait, et où rien ne l'attirait plus, puisque sa maîtresse était avec lui, fit d'abord difficulté de lui obéir. Il reculait du côté de l'ouverture de la grotte qui donnait dans la vallée, et grommelait à la vue du passage souterrain ; toutefois Emma y étant entrée, il courut sur ses pas, et finit par céder à sa volonté en lui servant de guide jusqu'à la caverne.

La comparaison de ce triste lieu avec la charmante grotte de la vallée fit encore mieux sentir à Emma, s'il était possible, le bonheur de l'avoir trouvée, et, pressée d'y transporter ses richesses, elle tint d'abord conseil avec elle-même pour savoir par où elle commencerait. Après un moment de délibération, ce fut au biscuit qu'elle donna la préférence. Ayant formé une espèce de sac avec son jupon de dessous, qui heureusement se trouvait être d'une étoffe très-solide elle le remplit, le donna à porter à son compagnon, et prenant elle-même une forte charge dans sa robe, elle reprit le chemin de la grotte, et répéta les voyages, jusqu'à ce que le besoin et la fatigue la forçassent de s'arrêter.

Le biscuit, le tonneau et la boîte qui contenait la guitare, furent successivement apportés dans la grotte ; mais tout cela avait coûté bien des peines à la pauvre enfant, et il fallut remettre au lendemain le transport des autres objets. Forcée donc d'abandonner son travail, elle retourna vers l'arbre qui lui avait fourni des dattes, en fit une nouvelle provision, et alla les manger au bord du ruisseau avec Azor, qui avait eu sa bonne part de la fatigue du jour. Elle y joignit un peu de biscuit, dont pourtant elle résolut d'être à l'avenir fort économe, afin de se réserver quelque ressource en cas de disette. Mais avant que de chercher une autre nourriture, il fallait bien

songer à rapporter clans la grotte tout ce qui se trouvait encore de l'autre côté du rocher.

Un autre soin n'était pas moins nécessaire : forcée d'établir sa demeure dans la vallée, et espérant toujours que son père et Dominique auraient pu aborder sur une côte voisine, et qu'ils se mettraient à sa recherche aussitôt qu'ils trouveraient quelque moyen de navigation, Emma craignait qu'ils ne vissent pas le signal qu'elle avait mis sur le rocher et songeait à en placer un autre près duquel ils ne pussent passer sans qu'il fût pour eux un avertissement de son existence dans l'île.

Un des jeunes arbres qui bordaient le ruisseau pouvait, étant transporté du côté du rivage, y reprendre racine et remplir le but qu'elle se proposait, si elle y mettait une inscription quelconque. Cette idée lui sourit tellement, que peu s'en fallut qu'elle ne retournât à la caverne pour en rapporter les objets nécessaires à son opération ; mais la soirée déjà très-avancée, et plus encore son excessive lassitude, la firent remettre au lendemain l'exécution de ce projet : afin de se coucher plus tôt, elle retourna vers le baobab, où, après avoir fait sa prière, elle s'endormit d'un profond sommeil, tandis que son chien, placé en sentinelle au pied de l'arbre, protégeait un repos dont elle avait si grand besoin.

Le lever du soleil ne la retrouva point sur sa couche ; car elle avait revu en songe le cher auteur de ses jours, et réveillée par la violente émotion que lui avait causée ce doux rêve, ses larmes coulèrent en abondance en le voyant s'évanouir.

« Hélas ! non, il n'est pas là, dit-elle avec un inexprimable sentiment de douleur... ah ! j'eusse été trop heureuse. Cher papa ! suis-je donc condamnée à ne plus vous revoir ? ... Oh ! non, cela n'est pas possible, Dieu le sait bien ; lui aussi est un bon père ; il aura pitié de moi... Oui, mon Dieu ! continua-t-elle en élevant ses mains jointes vers le ciel, oui, vous prendrez pitié de la pauvre Emma, abandonnée de la nature entière ; vous lui rendrez son père, son ami ; et alors sur cette terre déserte où votre volonté l'a conduite, elle pourra encore retrouver le bonheur... »

Emma, sortie du creux de son arbre, s'était mise à genoux. Son chien, la voyant baignée de pleurs, se coucha devant elle en la regardant avec une expression de tristesse indéfinissable. « Pauvre Azor ! dit-elle en l'embrassant, tu partages mon chagrin, oh ! je t'aime bien aussi, tu m'as sauvée, et sans toi, que serais-je devenue, depuis quatre jours, dans ce lieu inhabité, où déjà j'ai éprouvé toutes les souffrances de la plus affreuse

misère... Quatre jours ! ô Ciel déjà quatre jours sans avoir vu mon père ! ... Ah ! inscrivons ici même ce jour affreux où je fus séparée de lui... » Et en même temps l'infortunée gravait avec son couteau sur l'écorce du baobab la funeste date du 25 mars 1807.

Ramenée à son projet de la veille par ce douloureux souvenir, elle prit aussitôt avec Azor le chemin de la caverne, afin d'en rapporter les outils dont elle avait besoin pour déraciner l'arbre qu'elle voulait transplanter ; mais, comme son chien, malgré toute son affection et sa docilité naturelles, ne se serait pas accommodé de travailler sans manger, elle lui donna la moitié d'un biscuit avec des huîtres, dont elle fit aussi son déjeuner, et ayant ensuite formé deux charges des outils qu'elle voulait emporter, elle donna la plus lourde à son compagnon et le suivit avec l'autre.

On a raison de dire que l'habitude nous familiarise souvent avec les choses qui nous paraissent d'abord les plus pénibles et les plus effrayantes, car Emma, qui la première fois avait été si épouvantée en traversant le passage obscur qui conduisait à la grotte, le parcourait alors sans aucune sorte de crainte, et y marchait même presque aussi vite que si ce passage eût été parfaitement éclairé. Elle fut donc bientôt de retour à la vallée, et parvint assez facilement à déraciner son arbre, parce que le ruisseau, humectant continuellement la terre où il poussait, l'avait rendue très-meuble. Emma eut soin d'abattre les plus grosses branches de cet arbre, afin de pouvoir le traîner plus facilement : mais le travail qu'il lui fallut faire pour le replanter dans un lieu où il pût être aperçu et où cependant il fût à l'abri de la violence des vents, qui immanquablement l'eussent déraciné, lui parut le plus difficile de son opération ; car après avoir formé un trou pour le recevoir près du rocher, elle rencontra sous sa bêche un énorme fragment de roc qui l'empêcha de creuser plus avant, et elle fut obligée d'aller plus loin faire une nouvelle tentative, qui, cette fois, réussit. Elle dut ensuite se procurer l'eau nécessaire pour arroser sa plantation. La marmite de fer trouvée avec les outils servit d'arrosoir ; mais on ne peut se figurer combien la pauvre Emma eut à souffrir au milieu de ce travail qu'il lui fallut achever durant l'ardeur du soleil. Elle ne perdit pas courage, et lorsque le petit arbre fut planté, elle y cloua la plaque de cuivre, qu'elle avait détachée de la malle, et où son nom se trouvait gravé, ne doutant point que cette inscription ne frappât les regards de M. de Surville, s'il venait sur cette côte.

Lorsque ce travail fut terminé, Emma ne se sentant plus la force d'emporter ce jour-là une nouvelle charge d'outils, encore moins d'essayer de traîner la malle, que pourtant elle eût désiré avoir dans la vallée, et dont surtout elle eût bien voulu connaître le contenu, s'assit un moment sur cette malle pour se reposer et réfléchir aux moyens de l'ouvrir sans l'endommager. Se rappelant alors qu'elle avait en sa possession diverses petites clefs, elle les tira vivement de sa poche, et eut le bonheur, au troisième essai, d'en trouver une qui allait au cadenas delà malle. Ayant ensuite soulevé le large coutil qui servait d'enveloppe aux objets qui y étaient enfermés, et qui n'étaient nullement gâtés par l'eau de la mer, elle fut saisie d'une émotion impossible à décrire, en trouvant, avec une pièce de toile qui était pour elle d'un prix inestimable, une ample provision de papier, de plumes, de crayons, d'encre ; des livres, de méditation et d'étude que lui avait donnés son père, et plusieurs morceaux de musique qu'il lui avait choisis.

Emma, en touchant ces divers objets, était agitée de mouvements presque convulsifs ; c'était tout à la fois une joie délirante et une douleur qu'aucune parole ne saurait exprimer : « Papa ! cher papa ! » étaient les seuls mots qui s'échappassent de ses lèvres ; mais quelle foule de sentiments remplissaient son âme ! Il n'était pas un de ces livres, que dans son trouble elle ouvrait tour à tour, qui ne portât une annotation de la main de son père ou qui ne lui rappelât quelques-uns de ses sages conseils ; et c'est loin de lui, c'est clans un lieu inhabité, clans une affreuse caverne, que lui sont rendus ces précieux gages de la tendresse paternelle !

Parmi toutes ces choses qui avaient si puissamment remué son cœur, Emma trouva aussi un joli coffret que ses jeunes amies de Brest avaient secrètement remis pour elle à Dominique : c'était un assortiment de ceintures, de rubans du meilleur goût, et plusieurs autres petits objets de parure, auxquels les jeunes personnes attachent ordinairement un très-grand prix ; mais hélas ! la vue de ces jolis riens ne pouvait plus intéresser celle à qui ils étaient destinés. Quand nous habitons le désert, la vanité, ainsi qu'au bord de la tombe, ne nous paraît plus qu'un vain songe dont nos regards se détournent avec mépris. Là les futilités du monde nous apparaissent sous leur véritable jour ; il n'y a de réel pour nous, dans l'un et dans l'autre cas, que les regrets du passé et la crainte de l'avenir.

La jeune solitaire, en regardant toutes ces choses, désormais si inutiles pour elle, éprouvait un serrement de cœur inexprimable. Ah ! combien

n'eût-elle pas préféré à ces misérables chiffons une robe de bure la plus grossière possible, ou une paire de gros souliers, ou bien enfin quelques poteries de terre dont elle sentait si vivement la privation ! Cependant attribuant à la bonté de son père l'achat de tous ces objets, elle les remplaça soigneusement, et fut très surprise de trouver parmi les rubans un papier, que dans son trouble elle n'avait pas aperçu d'abord. C'était une lettre des deux charmantes sœurs qui, après lui avoir fait l'hommage de ce léger présent, lui disaient :

Les mers vont nous séparer, chère Emma, peut-être bien des années s'écouleront sans que nous ayons le bonheur de vous revoir ; mais sur cette terre étrangère où vous allez vivre, n'oubliez pas que vous avez à Brest deux amies qui ne se consoleront jamais de votre éloignement, et qui ne cesseront de faire des vœux pour que vous soyez rendue à leur tendre affection. »

« Hélas ! dit en sanglotant l'infortunée, après avoir lu, jamais, sans doute, de tels vœux ne seront accomplis. Chère Cécile ! bonne Eugénie ! c'est pour toujours que nous sommes séparées... Vous vivrez au sein des plaisirs ; vous jouirez des caresses d'un père, de celles d'une tendre mère, tandis qu'Emma, seule, avec ses déchirants souvenirs, mourra peut-être dans le désert ! »

Suffoquée par ses larmes, elle s'arrêta tout à coup ; car elle venait de sentir succéder au fond de son âme un mouvement de désespoir à la joie que lui avait d'abord causée le contenu de la malle : elle venait presque d'articuler un murmure au moment même où les soins de la Providence se manifestaient encore pour elle. « Pardon ! ô mon Dieu ! s'écria-t-elle bientôt, pardon : je ne veux pas douter de votre divin appui pour une pauvre enfant abandonnée ; mais cette lettre et tous ces objets qui me retracent un bonheur qui n'est plus, m'ont fait paraître mon isolement plus affreux encore. Prenez pitié de ma faiblesse ; donnez-moi le courage de supporter sans me plaindre toutes les rigueurs de ma destinée : »

Un peu raffermie après cette prière, et oubliant les fatigues de la matinée, elle résolut de porter ce-jour même dans la grotte ses nouvelles richesses. Le jupon, dont la veille elle avait fait un sac pour le biscuit, servit de nouveau au transport des livres, du papier et des plumes. Azor multiplia les voyages avec sa maîtresse, et, à la grande joie de cette dernière, la malle fut entièrement vidée.

Ayant résolu de ne pas s'établir dans la grotte avant que tout ce qu'elle y avait apporté y fût mis en ordre, Emma retourna encore dans le creux de son arbre ce soir-là, après avoir soupe de fort bon appétit avec son zélé compagnon, et se leva le lendemain dès l'aube du jour pour commencer ses arrangements.

Dès cet instant aussi, elle commença à mettre en ordre sur le papier toutes les pensées et tous les sentiments qui agitaient son cœur : c'était pour elle un besoin impérieux ; et si mes jeunes lectrices ont accordé jusqu'ici à la pauvre Emma le degré d'intérêt qu'elle est digne d'inspirer, elles me sauront gré, peut-être, de leur donner successivement, et sans autre préambule, les divers fragments échappés à sa plume durant ces longs jours d'amertume qu'il lui fallut passer loin de toute société humaine.

« C'est aujourd'hui, écrivait-elle, le cinquième jour que je n'ai vu mon père. Père chéri, si ces lignes tombent entre vos mains, vous comprendrez tout ce que votre enfant a souffert, privée de vous et du bon Dominique... Ah ! qui m'eût dit que j'eusse pu vivre sans vous ! hélas ! je ne croyais pas que cela fût possible... On vit donc encore loin des objets de son affection ! ... Quelle singularité est en moi ! je pleure, je pleure mon père, et je vis, je veux vivre ; je cherche avec ardeur ma nourriture ; je crains la mort, j'admire celle belle vallée, ce beau soleil qui se lève majestueusement devant moi. C'est la bonté de Dieu qui se manifeste dans cet astre qui réjouit mon être : c'est elle sans doute qui m'inspire ce besoin d'existence que je sens si bien. Cher papa ! c'est sûrement que Dieu veut me rendre à vous.... Quelque part que vous soyez, vous lui redemandez votre Emma, vous le priez pour elle ; elle aussi le prie pour vous, elle aussi lui redemande son père — Oh ! que je serais heureuse, si vous étiez là, près de moi, avec Dominique ! Alors ce monde où je n'ai fait que passer, ne m'inspirerait plus de regret : ici, avec mon père, je serais heureuse ; mais j'y suis seule, seule ! que ce mot est cruel à dire ! Hélas ! mon pauvre Azor cherche en vain à me consoler ; ma douleur est trop vive pour qu'il puisse l'adoucir ! Pourtant il faut bien que je songe à lui, car il m'a sauvée, il m'a amenée dans cette vallée, où j'ai trouvé des dattes, où je pourrai peut-être trouver encore bien d'autres fruits pour me nourrir. Cher Azor ! oui, je dois songer à toi, tu as faim sans doute ! Adieu, mon père ! adieu ! Je reviendrai bientôt causer encore avec vous. En vous écrivant ainsi, il me semblera rapprocher l'instant de notre réunion, car nous nous réunirons, cher papa. Oh ! oui, sans

cette espérance je ne saurais vivre ; et Dieu qui l'a mise dans mon cœur ne voudrait pas m'abuser. »

Entraînée par le plaisir qu'elle avait goûté à jeter ainsi sur le papier une partie des sentiments qui remplissaient son âme, Emma ne s'était pas aperçue que son chien s'était éloigné, et elle fut d'abord très-inquiète de ne pas le voir accourir, lorsqu'elle l'appela pour le déjeuner ; mais s'étant avancée un peu dans la vallée qu'elle n'avait pu visiter encore, elle l'appela de nouveau, et le vit enfin paraître, portant dans sa gueule un jeune cabiai ³ qu'il venait d'étrangler.

Emma ne connaissait pas cet animal, et son premier mouvement fut celui de l'effroi ; mais s'étant bientôt rassurée en le voyant hors d'état de lui nuire, elle songea sérieusement à mettre à profit ce nouveau bienfait de la Providence. Ayant rassemblé à la hâte du bois sec, et cherché ensuite le long du rocher une pierre propre à battre le briquet, elle prit un des outils en fer, et au moyen d'un fichu en mousseline qu'elle portait sur son cou, et dont elle sacrifia une partie, elle parvint, non sans une peine extrême, à allumer un bon feu pour faire cuire le cabiai. Mais le plus difficile n'était pas encore exécuté : il fallait écorcher l'animal, et la pauvre petite éprouvait une telle répugnance à entreprendre cette opération, que peu s'en fallut qu'elle n'y renonçât. Réfléchissant néanmoins que si son séjour dans l'île se prolongeait, il ne lui serait pas toujours possible de ne se nourrir que de fruits, elle se décida, en tremblant de tous ses membres, à écorcher et à vider le cabiai. En étant venue à bout, elle enfonça deux grosses branches de chaque côté de son feu, en mit ensuite une autre entra vers, et y suspendit l'animal au bout d'une ficelle qu'elle eut soin de tourner de temps en temps. Une feuille de dattier, placée en double sous le rôti, et dont les bords furent relevés par de petites pierres, servit de lèchefrite, et une autre servit de plat pour le recevoir après sa cuisson.

Cependant toutes ces opérations demandèrent assez de temps pour qu'Emma fût obligée, dans l'intervalle, de manger quelques dattes, et d'en donner à Azor ; mais celui-ci, alléché par l'odeur de la viande, fit peu d'honneur à ce repas, et attendait impatiemment qu'on lui donnât sa part du friand morceau dont il avait si généreusement enrichi la cuisine de sa maîtresse. Placé à côté du feu, il suivait d'un œil inquiet tous les tours du pauvre cabiai suspendu à la corde, et demandait par ses regards suppliants qu'on le décrochât.

Enfin le rôti se trouva cuit à point, et Emma, songeant d'abord à son cher pourvoyeur, lui en fit une large part, et se mit elle-même à en manger sans trop de répugnance. Elle trouva la chair du cabiai grasse et tendre ; mais il lui sembla qu'elle avait plutôt le goût du poisson que celui du gibier. Elle résolut néanmoins, si Azor lui rapportait encore un de ces animaux, d'en faire bouillir une partie dans son pot de fer, qu'elle avait nettoyé, et d'en former un consommé, dont elle sentait un grand besoin depuis son séjour dans l'île.

Livrée désormais à sa propre industrie pour se procurer les premières nécessités de la vie, la pauvre enfant repassait soigneusement dans sa mémoire tout ce qu'elle avait appris par les soins de son père, et ce fut ainsi qu'elle songea à se procurer du sel, dont elle venait d'éprouver la privation. Elle savait que dans quelques contrées le sel est souvent efflorescent à la surface du sol, et elle se promit d'en chercher sous les rochers qui entouraient la vallée ; mais en attendant qu'elle fît cette recherche, il lui parut facile d'obtenir du sel marin, en faisant évaporer de l'eau de la mer sur le feu, et ayant essayé le jour même à faire bouillir de cette eau dans sa marmite, elle réussit à avoir une petite portion de sel, qu'elle se promit bien de grossir en renouvelant plusieurs fois ce procédé, qui pourtant lui coûta des peines infinies, par l'éloignement où elle se trouvait du rivage, et par la pesanteur du vase qui lui servait à puiser son eau et à la faire évaporer.

La journée entière avait été consacrée à ces diverses opérations ; et Emma, désirant mettre de l'ordre dans la distribution de ses travaux, regrettait que le soin de sa nourriture lui prît un temps considérable ; mais tant de difficultés l'environnaient dans sa cruelle situation, qu'il était impossible qu'elle songeât de sitôt à se livrer à des occupations plus analogues à ses goûts. Il fallait, avant tout, qu'elle cherchât à rassembler autour d'elle quelques-unes des ressources que l'île pouvait lui offrir pour ses besoins journaliers ; et alors que d'obstacles lui resteraient encore à vaincre, puisqu'elle manquait de presque toutes les choses nécessaires pour tirer parti de ces ressources mêmes ! Le seul fait de se procurer du feu lui avait coûté près d'une heure de travail ; car, n'ayant jamais battu le briquet, et, par-dessus tout, manquant d'allumettes, ce n'avait été qu'avec beaucoup de peine, et en sacrifiant une partie de son fichu, qu'elle avait réussi à enflammer les broussailles desséchées et placées sous son bois. Pour obvier à cet inconvénient, et ménager le peu de mousseline qui lui restait, elle résolut d'entretenir du feu sous la cendre, soit qu'elle eût ou non quelque

chose à faire cuire. Le sol était jonché de branches sèches de toutes grosseurs, qu'il lui était facile, avec un peu de courage, de rassembler sous une des cavités avoisinant sa grotte, et, après avoir bien soigneusement couvert ses tisons, elle se mit le soir même à commencer cette utile provision, qu'elle se promit bien dégrossir un peu chaque jour.

Quelles que fussent les peines d'esprit qui accablassent la pauvre enfant, il était impossible que de si rudes exercices ne lui procurassent pas un profond sommeil, lorsque l'obscurité, mettant fin à ses travaux, la forçait de se retirer dans le creux de l'immense baobab. En revanche, nous l'avons dit, elle était sur pied dès que le jour commençait à naître, et c'était en admirant le majestueux lever du soleil, qu'elle offrait au Seigneur le tribut ordinaire de sa tendre piété. C'était aussi l'instant où, se mettant par la pensée en présence de son père, elle donnait un libre cours à ses regrets, et aux expressions de son amour filial : « Cher papa ! disait-elle à haute voix, bénissez votre Emma qui souffre et gémit loin de vous sur cette terre d'exil où il n'existe pas un seul être humain pour la consoler. Ah ! sans doute, vous priez pour que Dieu vous rende à ma tendresse ? » Et l'infortunée, étendant alors les bras vers le ciel, lui redemandait son père avec l'accent de la plus vive douleur.

Un retour à l'espérance était presque toujours la suite de ces touchantes invocations ; car ce sentiment, si naturel à tous les êtres, ne s'éteint jamais dans l'âme qui sait prier. Soutenue par lui, la jeune fille, essuyant ses pleurs, souriait à l'avenir qui devait la dédommager du présent, et retournait à ses pénibles travaux avec un nouveau courage.

De son côté, son fidèle compagnon ne restait pas oisif ; car, outre l'attachement extrême qu'il lui portait, et l'instinct extraordinaire dont il était doué, un autre aiguillon, non moins puissant, venait encore exciter son zèle : c'était la faim qui, chez lui, depuis plusieurs jours n'avait été qu'imparfaitement satisfaite. Ainsi, le lendemain qu'il eut trouvé le jeune cabiai, il parut disposé à renouveler sa chasse, et il commençait déjà à prendre son élan vers l'intérieur de la vallée, lorsque sa maîtresse, qui ce jour-là avait résolu d'aller chercher des huîtres au bord de la mer, et de rapporter de la caverne les outils qui y étaient restés, arrêta tout à coup son ardeur et lui dit de la suivre. Il fallut obéir à cet ordre et prendre le chemin obscur que déjà il avait parcouru tant de fois chargé de pesants fardeaux. C'était fort contrariant, sans doute, et Azor grommelait tout bas : cependant, en chien bien élevé, il ne fit aucune résistance : arrivé au bout du passage,

soit humeur ou instinct, il reprit son élan jusqu'au bord de la mer, et Emma le perdit de vue pendant une demi-heure environ. Ayant suivi ses traces le long de la grève, elle l'aperçut enfin, et fut bien étonnée, en le rejoignant, de le voir aux prises avec une tortue d'une moyenne grosseur, qu'il était parvenu à retourner sur le dos, et qu'il achevait de tuer avec ses dents énormes.

Quelle que fût la répugnance d'Emma pour ces sortes d'expéditions, il était impossible qu'elle ne se réjouît pas d'une si belle capture ; car elle avait entendu dire à son père, et sur le vaisseau, que non-seulement la chair de la tortue est un aliment fort recherché des marins, pour qui elle est d'une grande ressource, mais que la graisse dont cette chair est chargée, peut servir à accommoder toutes sortes de légumes et de ragoûts, et que l'on en tire une huile propre à divers usages économiques ⁴.

Enchantée d'une trouvaille si précieuse, la jeune solitaire se promit bien de ramener souvent son intrépide pourvoyeur à la chasse des tortues, et, pressée d'enlever celle qui était en sa possession, elle la mit sur le dos d'Azor, qui, fier de sa proie, reprit aussitôt le chemin de la vallée, où son zèle fut récompensé par une cuisse de cabiai qu'il dévora d'un seul coup de dent.

S'étant mise aussitôt en devoir de dépecer la tortue, Emma eut soin de ménager l'écaillé supérieure, qui n'était moins utile pour elle que la chair qu'elle recouvrait. En ayant porté une partie des morceaux au frais clans sa grotte, elle les arrangea proprement sur des feuilles, et mit ensuite le surplus bouillir dans son pot de fer devant un feu doux, espérant que le bouillon qu'elle en retirerait vaudrait bien celui qu'elle avait eu le projet de faire avec du cabiai.

Les œufs retirés de la tortue lui parurent aussi une précieuse ressource ; elle en fit cuire un pour son déjeuner, et mit le reste en lieu sûr pour le lendemain.

Tranquille dès lors pour plusieurs jours sur sa nourriture et celle de son compagnon, dont l'appétit était toujours ouvert, elle résolut, pendant que leur dîner cuisait, de retourner à la caverne chercher les outils que le transport de la tortue l'avait empêchée de rapporter, et de ranger ensuite dans la grotte chaque objet à la place qu'elle voulait lui assigner. Ayant rempli ces divers soins, elle songea aussi à y établir sa chambre à coucher ; mais malheureusement les portes et les fenêtres devaient en rester ouvertes, et c'était un grave inconvénient auquel Emma ne savait comment remédier.

Ainsi que nous l'avons dit, la grotte avait, outre l'entrée du passage, plusieurs ouvertures donnant sur la vallée, et qui y donnaient de la clarté. Parmi celles-ci, cependant, il n'y en avait qu'une qui fût assez large pour servir d'entrée ; les autres n'étaient que des trous placés à une certaine hauteur et formant comme des espèces de lucarnes ; mais ces lucarnes, si utiles (dans le jour, devaient être fort désagréables durant la mauvaise saison, et même pendant les nuits d'été qui, à raison du voisinage de la mer, étaient généralement assez froides.

D'un autre côté, quoique Emma commençât à perdre un peu la crainte des animaux féroces, parce que, depuis son séjour dans la vallée, et même sur le rivage, elle n'avait entendu d'autre cri que celui des oiseaux, et que d'ailleurs elle comptait sur la force et l'intrépidité de son compagnon, néanmoins elle ne pouvait se défendre d'un certain effroi en songeant qu'il lui faudrait passer les nuits au milieu de cette grotte ouverte. L'intérieur du baobab lui semblait plus sûr ; mais cet arbre était à une certaine distance, et elle trouvait plus commode d'établir son domicile de nuit là où était son domicile de jour. Enfin, après avoir bien pesé et bien examiné ces divers inconvénients, une idée lumineuse lui vint tout à coup à l'esprit : elle peut fermer cette grotte qui lui donne tant d'inquiétude ; il ne faut pour cela que de la patience et du courage. Les gros joncs qui poussent sur les bords du ruisseau et les jeunes arbres qui se trouvent épars dans la vallée, lui fourniront les matériaux ; avec les uns elle tressera des nattes de la hauteur et de la largeur de chaque ouverture : elle en a vu faire souvent à Dominique, et se souvient très-bien comment-il s'y prenait ; avec les autres, elle fera des montants et des traverses sur lesquels elle clouera ces nattes. Le cuir qui garnit la petite, malle lui servira à faire des charnières. Parmi les outils de la caisse, elle trouvera quelques morceaux de fer propres à former des crochets pour la fermeture de ses portes et de ses volets. Oui, mais comment enfoncer des clous dans le roc ? Cela est impossible ; il lui faudrait des outils et une force qu'elle n'a pas... Eh bien ! la voûte a des cavités qui permettent d'y assujétir des pieux : elle creusera d'avance le sol et remplissant ensuite le vide, elle clouera sur ces pieux les charnières en cuir.

Fière d'une si belle invention, et pressée d'essayer son talent, Emma se mit aussitôt à couper une brassée de jonc, et ayant réussi, au moyen de la ficelle trouvée dans la caisse, à former une natte, elle ne douta presque plus du succès de son entreprise.

Mais le jour s'avavançait, et le fumet agréable qui s'exhalait de son pot-au-feu, aiguillait tellement son appétit, qu'elle résolut de remettre au lendemain la continuation de ses travaux. Il fallait d'ailleurs qu'elle se fabriquât une cuiller de bois pour manger sa soupe : c'était un meuble essentiel dont elle ne pouvait plus se passer, et bien qu'elle n'eût pas la prétention de le rendre parfait, encore devait-elle prendre le temps de le façonner ce qu'il pût lui servir. Elle eut soin de choisir pour cela un morceau de bois tendre, et lorsqu'elle lui eut donné à peu près la forme d'une cuiller, elle cassa un biscuit dans l'écaillé de la tortue, y versa son bouillon bien chaud, et se trouva avoir une soupe délicieuse. Malheureusement Azor fut obligé d'attendre qu'elle eût fini sa portion, pour obtenir la sienne ; car il n'y avait qu'un seul vase, et il fallait nécessairement que le chien mangeât le dernier : assis devant sa maîtresse, il suivait d'un œil d'envie chacune des cuillerées qu'elle portait à sa bouche : mais enfin son tour arriva, et l'on peut imaginer avec quelle ardeur il se jeta sur cette bonne soupe, si impatiemment attendue, et sur le morceau de tortue dont il fut ensuite gratifié.

Emma avait une cuiller pour manger la soupe, mais elle manquait d'une fourchette pour manger sa viande, et elle se promit dès lors d'essayer son talent en ce genre ; elle voulait aussi se fabriquer une petite assiette en bois : jusqu'ici quelques fragments des feuilles du dattier lui en avaient servi ; mais avant que de songer à monter son ménage, il fallait qu'elle s'occupât de sa grande entreprise des portes et fenêtres, et afin de se lever le lendemain avec le jour pour commencer ce rude travail, elle alla se coucher dans le baobab, qu'elle se décida à ne quitter que lorsqu'elle aurait mis la grotte tout à fait en état de la recevoir.

CHAPITRE V

Les larmes sont mères des
vertus, et le malheur est un
marchepied pour s'élever vers le
ciel.

DE
CHATEAUBRIAND.



EJA mes jeunes lectrices ont songé, sans doute, à toutes les peines que notre Emma allait avoir pour l'exécution de son projet. Pour en venir à bout, il fallait non-seulement qu'elle coupât une grande quantité de joncs, mais il fallait aussi qu'elle sciât les arbres qui devaient former ses pieux, ses montants et ses traverses, qu'elle amincît les morceaux de bois par le bout, afin de pouvoir les clouer l'un sur l'autre, qu'elle fît ses nattes, qu'elle fabriquât des manches à plusieurs des outils qui devaient lui servir, et enfin qu'elle creusât la terre pour recevoir ses pieux. Ce n'était assurément pas en un jour que la pauvre petite pouvait remplir une tâche si difficile, car, outre son peu d'habitude de pareils exercices, elle manquait aussi des forces nécessaires pour s'y livrer.

O vous, jeunes filles, élevées, dans la mollesse, et dont les doigts délicats se sont peut-être fatigués en effeuillant quelques roses, ou en reproduisant sur une gaze légère la fleur que vous aviez admirée sur sa tige, suivez, au milieu du désert, cette jeune infortunée qui reçut, il est vrai, une éducation plus solide et plus utile que la vôtre, mais qui pourtant n'a jamais éprouvé d'autres fatigues que celles que pouvaient supporter son sexe et son âge ; qui, vous l'avez vu, était tendrement aimée ; qui, après avoir goûté toutes les douceurs d'une heureuse aisance, se voit tout à coup réduite, sans appui, sans consolation, à chercher péniblement chaque jour sa chétive nourriture ; qui n'a que la terre pour lit, des feuilles pour couverture, et qui enfin,

manquant de tout à la fois, ne peut se procurer les premières nécessités de la vie, qu'en se livrant aux plus rudes travaux !

Ah ! si vous examinez tous les maux, toutes les cruelles privations qu'elle endura, si vous comprenez bien toute la résignation, tout le courage qu'il lui fallut pour les supporter, jetez sur le bonheur qui vous environne un regard de profonde gratitude, bénissez-en mille fois le divin auteur, et si, plus tard, quelques-unes des peines dont la vie est semée, viennent tout à coup vous surprendre, souvenez-vous de la résignation de la pauvre Emma, de son courage dans l'adversité, et, comme elle, tâchez de trouver dans la prière et dans l'espérance en Dieu, la force nécessaire pour supporter vos maux.

Au bout de douze jours du plus pénible travail, les portes et les volets de jonc furent placés, et la jeune solitaire, qui s'était fait une belle natte pour recevoir son lit de feuilles, put aller habiter sa grotte, où Azor trouva également un abri plus commode que sous le baobab.

Durant les travaux de sa maîtresse, cet animal, aussi intelligent que fidèle, n'avait pas cessé de lui être utile, soit en lui portant quelque fardeau, soit en retournant à la chasse des jeunes cabiais et des tortues. Ainsi la cuisine avait été en pleine activité, et Emma avait vu constamment régner sur sa table, c'est-à-dire sur le gazon où elle s'établissait pour prendre ses repas, une abondance qu'elle devait tout entière à son brave compagnon, qui, du reste, était d'un si rude appétit, qu'il consommait en une seule fois autant d'aliments qu'il lui en fallait à elle pour vivre plusieurs jours.

Au milieu de cette abondance, les ustensiles de ménage s'étaient aussi augmentés de deux écailles de tortue, dont l'une lui servait d'assiette et l'autre d'une belle jatte pour Azor, qui n'était plus obligé d'attendre sa soupe.

Les peaux des cabiais avaient, aussi été soignées précieusement, car Emma, prévoyant qu'une fois ses vêtements usés, ces peaux deviendraient son unique ressource pour se couvrir, prit dès ce moment l'habitude de les clouer en les étendant sur des troncs d'arbres ; et la première qui fut séchée ainsi, lui devint très-utile pour recouvrir ses souliers, que l'eau de la mer avait réduits dans le plus triste état.

Ainsi chaque jour les travaux de la pauvre solitaire se multipliaient. Elle avait cependant un grand désir de s'aventurer un peu dans la vallée qu'elle n'avait pu visiter encore, et où elle se proposait de chercher quelque autre ressource en cas de disette : toutefois, avant que de commencer cette

excursion, elle crut devoir essayer de cueillir ce qui restait de dattes sur le bel arbre qui l'avait d'abord nourrie. Ce fut encore une grande entreprise ; car, outre la peine que lui coûta cette récolte, qu'elle ne pouvait faire qu'en montant péniblement sur le dattier, elle dut ensuite fabriquer des corbeilles pour recevoir les fruits séchés au soleil. Il lui fallut aussi un panier pour elle et un pour Azor, afin d'emporter quelques provisions en s'éloignant de sa demeure. Les fibres qu'elle trouva à la base des feuilles du dattier et les grappes qu'elle descendit de l'arbre, à l'aide d'une corde, et dont elle détacha le fruit, lui servirent de matériaux pour ces divers objets.

Pour ne pas perdre un seul instant, elle était obligée de travailler durant la chaleur du jour, et l'on-peut dire à la lettre, que c'était au prix de ses sueurs qu'elle achetait les premières nécessités de la vie. Ce n'était pas là cependant ce qui répandait le plus d'amertume dans son cœur : préoccupée sans cesse de sa séparation d'avec son père, à peine songeait-elle à ses autres maux.

« Eh quoi ! disait-elle dans un second fragment, tous mes jours vont donc s'écouler ainsi sans que je vous aie revu, cher papa ! comment puis-je vivre après une si affreuse séparation ! Je ne me conçois pas moi-même....Je souffre bien pourtant ! oh ! oui, je souffre même en prononçant votre nom chéri, qui se présente à chaque instant à ma pensée ; je souffre en songeant à votre chagrin, à vos dangers... O mon bon père ! se pourrait-il !... Mais, non, je veux éloigner cette idée cruelle ; elle m'ôterait le courage... Dieu, qui m'a soutenue au milieu du péril, et qui me donne dans ce désert la force de travailler à tant de choses que je ne croyais pas pouvoir faire, vous aura conservé à ma tendresse...

Quand donc serons-nous réunis ? quand pourrai-je vous serrer dans mes bras, vous faire oublier vos chagrins, et vous montrer les fruits de l'éducation que vous m'avez donnée ? Sans vos sages instructions, que serais-je devenue dans cette immense solitude ? Privée de vous, de votre appui, de tout secours humain, je repasse sans cesse dans ma mémoire toutes les choses utiles que vous m'avez apprises. C'est à vos soins, à votre sollicitude paternelle que je dois de n'avoir pas succombé sous le poids de la misère que j'ai endurée d'abord, et ensuite sous celui des rudes travaux auxquels je suis obligée de me livrer. Sans prévoir les maux qui attendaient votre malheureuse enfant, vous lui aviez appris ce que c'est que l'adversité ; vous aviez aussi habitué son corps aux fatigues, et, par-dessus tout, ô mon excellent père ! vous lui aviez appris à connaître, à aimer Dieu, à espérer

dans sa bonté infinie ; et c'est là aujourd'hui où elle puise ses forces et son courage ! Oui, je souffre, je souffre beaucoup, mais j'espère que ma résignation me méritera le bonheur de vous retrouver, de vous montrer mes travaux, les soins que j'ai dû prendre pour soutenir ma triste existence...

Autrefois vous me disiez : Travaille, chère Emma ; acquiers des talents, des connaissances ; occupe utilement tous les instants de ta vie ; car nous devons au Ciel de mettre à profit les nobles facultés dont il a doué notre être. Hélas ! ici, je ne puis plus rien acquérir ; mais je puis utiliser le peu que je sais, pour adoucir ma cruelle position ; je puis entretenir dans mon cœur le souvenir de vos sages conseils, y faire fructifier les vertus que vous y avez semées et dont vous m'offriez à chaque instant le plus parfait modèle. »

On le voit, ce n'était ni de ses privations ni de ses fatigues que la vertueuse enfant se plaignait dans sa solitude ; son père, toujours son père, voilà le sujet perpétuel de ses regrets et de ses larmes ; et, assurément, elle ne s'éloignait point en cela des préceptes de notre religion ; car cette religion, toute d'amour, loin de condamner nos pleurs, se place au contraire entre l'adversité et nous pour les essuyer.

Nourrissant toujours au fond de son cœur l'espoir de revoir son père, Emma ne passait pas un seul jour sans aller visiter l'arbre qu'elle avait planté près des rochers sur le rivage, et où elle avait cloué la plaque de cuivre. L'idée que M. de Surville viendrait sur la côte et trouverait ce signal, n'avait même pas peu contribué à retarder l'excursion qu'elle se proposait de faire. Voyant enfin que son attente était inutile, elle résolut, sans néanmoins désespérer de l'avenir, d'exécuter son projet, et ayant rempli un panier de diverses provisions, telles que du biscuit, des œufs et de la chair de tortue, elle le donna à porter à Azor, en prit un autre à son bras, afin d'y placer tout ce qu'elle pourrait recueillir dans son voyage, et, la tête couverte d'un chapeau fabriqué avec des feuilles cousues l'une sur l'autre, elle partit un matin avec son zélé compagnon, non sans s'être retournée plusieurs fois pour regarder sa grotte et le petit coin de terre qu'elle avait coutume de parcourir : l'habitude lui avait rendu ces objets familiers, et ce n'était pas sans une espèce de répugnance qu'elle s'en éloignait.

Ce sentiment disparut bientôt pour faire place à une admiration toujours croissante à la vue des charmants paysages que lui offrit l'intérieur de la vallée. Déjà elle avait admiré ces sites délicieux du haut du rocher où elle était montée plusieurs fois ; mais si alors l'ensemble du tableau l'avait

agréablement frappée, maintenant c'étaient des beautés de détail, c'était une richesse, une fertilité de sol, qui venait la plonger dans une sorte d'extase.

Le premier objet qui frappa ses regards en s'éloignant des rochers, fut une vaste plaine, couverte de riz, que ravageaient des milliers d'oiseaux, et des patates. ⁵ qui paraissaient avoir acquis une maturité parfaite. Saisie d'étonnement et de joie à la vue de ces plantes si précieuses, et qu'elle ne s'était pas attendue à trouver dans l'île, Emma fut sur le point de renoncer à pousser plus avant ses recherches, afin de commencer aussitôt une récolte qui devait la mettre désormais à l'abri du besoin ; mais entraînée par la beauté des différents paysages qui se dessinaient devant elle, elle avança dans la vallée, en se rapprochant du ruisseau qui la traversait, et vit successivement l'admirable bananier ⁶, l'élégant et majestueux cocotier ⁷, étendant leur riche feuillage sur des prairies émaillées de fleurs ; de riants coteaux couverts de vignes, de citronniers, de superbes ananas, de cannes à sucre, incultes il est vrai, mais dont elle pouvait encore tirer parti, et enfin, d'une infinité d'autres plantes dont elle ignorait l'usage.

Une de ces plantes attira particulièrement son attention : d'abord elle crut que c'était un aloès, mais elle reconnut bientôt son erreur, car elle se rappelait avoir lu la description de cet arbuste dans son livre de botanique ; elle ne douta plus alors qu'elle n'eût devant elle *l'agava americana* (ou agave américain). Cette découverte lui causa un vrai plaisir ; elle pensa que ce végétal aux feuilles radicales, longues, coriaces, armées de dents déchirantes et de pointes dures, assez semblable pour la forme à un artichaut gigantesque ouvert, dont chaque feuille aurait atteint la taille de cinq à sept pieds de long, planté en haie devient un obstacle insurmontable pour les animaux malfaisants ; aussi résolut-elle de revenir en chercher quelques pieds afin de s'en faire un rempart qui pourrait peut-être la défendre un jour ; elle se souvint aussi que les feuilles mises pendant un certain temps dans l'eau s'attendrissent et qu'alors on en retire des filaments qui par leur solidité servent à faire un fil très-fort qu'elle emploierait non-seulement à coudre ses vêtements, mais encore à se confectionner des filets.

La possession de cette plante lui permettrait ainsi de prendre une certaine quantité de poissons qui nourriraient son fidèle compagnon dont l'appétit robuste l'effrayait quelquefois.

Émerveillée à la vue de tant de richesses, Emma tomba à genoux, et s'écria :

« O mon Dieu ! vous avez donc voulu qu'une pauvre enfant, séparée de son père, trouvât rassemblés dans cette solitude tous les genres de bienfaits que votre immense bonté a répandus sur la terre ! Ici, la main de l'homme n'a rien perfectionné ; le sol est sans culture, et pourtant tout y croît en abondance, et c'est pour Emma que vous avez, daigné faire de tels prodiges !

En prononçant ces mots, les yeux baignés de larmes, la jeune solitaire regardait autour d'elle dans un ravissement impossible à décrire ; il lui semblait que la Providence ne s'était pas encore manifestée à elle d'une manière si sensible. Hélas ! c'est qu'il faut avoir senti le poids de l'adversité pour apprécier les dons du ciel. Emma, élevée au sein du monde et de ses faux plaisirs, n'eût peut-être jamais cherché la source de tous les biens offerts à l'homme sur la terre : comme tant d'autres, elle en eût joui machinalement, et sans songer que sa reconnaissance dût en être le prix ; mais, seule ici, en présence de ce Dieu puissant qu'on lui a fait connaître, en butte à une vive douleur et à tous les genres de privations, comment n'admirerait-elle pas les merveilles qui s'offrent à sa vue ; et comment n'en témoignerait-elle pas une profonde gratitude à leur divin auteur !

Longtemps elle resta extasiée et indécise au milieu de toutes ces richesses, sans savoir à laquelle donner d'abord la préférence. Toutefois, le raisin finit par l'emporter : beaucoup de grappes étaient mûres. Après en avoir mangé avec modération, elle en remplit un de ses paniers, et se promit de revenir incessamment cueillir le reste. Son dessein n'était pas cependant d'emporter à la grotte les grappes telles qu'elles étaient, parce qu'elles se seraient gâtées par leur propre poids ; mais elle pensa qu'en les suspendant aux branches des arbrisseaux qui fourmillaient dans la vallée, elle réussirait à les faire sécher au soleil, comme les dattes, et que ce serait une utile provision qui lui servirait dans la saison des pluies, où il ne lui serait probablement plus possible de sortir pour aller chercher sa nourriture. Elle ignorait à quelle époque ces pluies devaient arriver ; mais elle avait entendu dire à son père et au bon noir, qu'à Saint-Domingue et dans beaucoup d'autres contrées, on ne divise pas les saisons comme en Europe, en été et en hiver, mais en saisons sèches et en saisons pluvieuses, et imaginant que ces pluies succéderaient peut-être bientôt au beau temps dont elle jouissait depuis son séjour dans l'île, elle désirait, en bonne ménagère, n'être pas prise au dépourvu, et elle se promit bien de redoubler d'activité et de courage pour ne rien laisser perdre de cette riche moisson.

Heureuse de ses précieuses découvertes, Emma revint le soir à sa grotte, bien fatiguée de sa course ; car elle avait fait environ trois lieues pour aller et revenir ; mais elle rapportait de belles provisions, parmi lesquelles était un coco superbe, dont elle espérait bien se faire un nouvel ustensile de ménage, et la satisfaction qu'elle éprouvait lui fit aisément oublier la peine qu'elle avait eue.

Ainsi chaque jour ses occupations se multipliaient et elle ne se couchait plus sans former de grands projets pour ses travaux du lendemain. Cependant, quel que fût son empressement à exécuter ces pénibles travaux, elle ne pouvait s'empêcher de regarder souvent avec regret ses crayons, sa guitare et les livres qu'elle avait à sa disposition : il lui eût été si doux de revenir à ses études chéries, et de se retracer dans le calme du repos toutes les instructions de son excellent père ! Mais hélas ! avant tout, il fallait vivre. Là, ce n'étaient ni les plaisirs du monde, ni l'importunité des gens désœuvrés qui s'opposaient à ses goûts d'étude ; c'était le besoin, l'impérieux besoin qui lui criait : Laisse là ces occupations douces et faciles, qui naguères ont fait le charme de ta vie ; cesse de lire, de méditer, abandonne tes crayons et cette douce harmonie à laquelle ton jeune cœur était si sensible : roidis-le ce cœur déjà brisé par l'adversité, roidis-le contre l'isolement et la perte du meilleur des pères, renonce aux doux plaisirs de ton enfance : ploie aussi tes membres délicats aux plus rudes fatigues ; car si tu cesses, un jour, de travailler, si tu ne te presses de récolter les productions de cette terre déserte où le malheur t'a jetée, la faim, la cruelle faim bientôt déchirera tes entrailles ; tu périras de misère sans qu'un seul être humain vienne pleurer sur toi, et recueille ton dernier soupir !

Pauvre enfant ! quel courage, quelle raison, et surtout quelle piété ne lui fallut-il pas pour supporter sans murmure tant d'efforts et de sacrifices ! Mais, nous l'avons dit, elle priait sans cesse au milieu même de ces travaux qui dépassaient ses forces, et quand, obligée de s'arrêter, elle élevait au ciel son regard suppliant, ses souffrances disparaissaient, et la douce espérance venait lui sourire.

S'étant mise le lendemain à la récolte du riz, elle en remplit son tonneau, et elle eut dès lors le plaisir de manger d'excellents potages, faits alternativement avec la chair de tortues et déjeunes cabiais, auxquels son chien continuait à faire la chasse. Ayant résolu, par prudence, de ne plus toucher à la petite provision de biscuit qui lui restait, la prévoyante ménagère la serra dans la caisse d'où elle avait relire les outils, et remplaça

cette nourriture par des patates cuites à l'eau ou sous la cendre, et dont Azor s'accommodait également très-bien.

Le champ de riz étant peu éloigné de sa grotte, Emma avait eu moins de peine à y transporter sa récolte qu'elle n'en eut ensuite pour celle des fruits. Ainsi qu'on l'a dit, les raisins étaient à une lieue et demie de sa demeure, et l'on peut imaginer combien elle éprouva de fatigues pour faire chaque jour ce long trajet, pour suspendre ensuite les grappes aux branches des arbrisseaux, les retourner pendant l'ardeur du soleil, et les rapporter chez elle. A la vérité, Azor lui fut d'un grand secours pour ce dernier objet ; mais lorsqu'on pense à l'excessive chaleur de la saison, et à l'éloignement du lieu, on conçoit tout ce que la pauvre petite eut à souffrir durant sa vendange.

Pendant que son raisin séchait, elle avait eu toutefois le bonheur de réussir à se fabriquer un grand chapeau de paille de riz qui assurément était loin d'approcher, pour la forme et le tissu, de l'élégance et de la finesse de ceux que nous portons en Europe, mais qui du moins la garantissait de l'âpreté du soleil qui dardait sur sa tête.

Enchantée d'avoir réussi dans ce dernier travail, la courageuse enfant voulut essayer, comme Robinson, avec la position duquel la sienne avait une si triste analogie, de se faire un parasol : la paille de riz travaillée et quelques joncs en forme de baleines furent ses matériaux. Il serait impossible de dire sa joie, lorsque, étant venue à bout, tant bien que mal, de fabriquer ce meuble précieux, elle put affronter avec lui, dans ses courses lointaines, les brûlants rayons du soleil. Azor lui-même était fier d'une si belle invention ; car ce parasol de nouvelle fabrique était assez large pour que sa maîtresse pût l'étendre sur lui, lorsqu'il marchait à ses côtés, et l'on peut imaginer avec quelle satisfaction la pauvre bête recevait ce soulagement quand surtout il était porteur de quelque lourd fardeau.

Enfin le raisin fut séché et transporté dans la grotte, près des dattes qui s'y trouvaient déjà. Mais il restait non loin du coteau où ils avaient été cueillis, des citrons et des cannes à sucre, dont l'heureux mélange avait fourni plusieurs fois à Emma une boisson délicieuse, dont elle était très-avide. Elle voulait faire aussi une ample récolte de ces deux productions. Quant au citron, la chose n'était pas embarrassante ; mais le jus que contenaient les cannes ne pouvait se conserver qu'autant qu'il serait cuit et versé dans des vases dont elle manquait absolument. Il fallut donc, pour obvier à cette difficulté, commencer par cueillir un grand nombre de cocos,

se mettre ensuite à perfectionner ces vases si nécessaires, et ce fut encore là une occasion de rudes fatigues.

N'ayant pas rencontré aux environs de ses récoltes un arbre assez creux pour lui fournir un asile durant la nuit, et trouvant d'ailleurs plus prudent de ne pas se tenir trop longtemps éloignée de la grotte si voisine du rivage, il fallait chaque soir que la jeune solitaire fît le même trajet qu'elle avait fait le matin, ployant presque toujours sous le poids des lourds fardeaux qui la forçaient de s'arrêter de distance en distance, non-seulement pour reprendre haleine, mais aussi pour essuyer la sueur de son visage.

Quelque pénibles que fussent ces travaux, il faut dire cependant qu'elle finit bientôt par y trouver une sorte de charme qui la dédommageait de la fatigue qu'ils lui avaient donnée : par exemple, le jour qu'elle se servit pour la première fois du chapeau de paille et du parasol qu'elle s'était fabriqués, il est certain qu'elle fut mille fois plus joyeuse que si on lui eût donné les objets les plus précieux. En général, nous attachons bien plus de prix aux choses qui exercent notre industrie, qu'à celles qui nous viennent de l'industrie des autres : ce qu'on se procure avec de l'argent, peut-il jamais valoir à nos yeux ce qui nous a coûté quelque effort d'intelligence, de travail ou de soin ?

Guidée par l'impérieuse nécessité et par l'envie de bien faire, Emma devenait chaque jour plus industrieuse, plus active et plus prévoyante. Ainsi, après s'être donné un chapeau et un parasol, elle réussit à se faire une assez bonne paire de souliers avec les peaux de cabiais qu'elle avait eu soin de faire sécher pour cet usage, et elle se fit aussi de belles chemises avec la toile trouvée dans la malle. A la vérité, cette dernière occupation n'était pas la plus difficile ; car elle s'y était précédemment exercée, et elle avait trouvé, dans le coffret de ses deux jeunes amies, un joli assortiment de fil à coudre, qui lui avait épargné toute espèce de difficultés : il s'en présenta une assez grande pour un autre objet : c'était celle de se faire des bas. Bien qu'elle eût très-exactement lavé et raccommodé les siens, ils étaient si usés, qu'elle se voyait sur le point d'en manquer totalement, et quelle que fût la chaleur de la saison, il lui semblait très-pénible de rester les jambes nues. Il se trouvait, en effet, dans la vallée et parmi les buissons qu'elle était forcée de traverser continuellement, une quantité d'insectes et d'épines dont elle avait beaucoup de peine à se garantir.

Prenant donc son parti, elle résolut de remplacer ses bas par une paire de guêtres, que lui fournirent encore les peaux qu'elle avait amassées. Une

espèce de filasse, trouvée autour des cocos qui contribuaient à l'agrément de sa table et lui formaient en même temps les plus beaux vases de son ménage, lui servit à faire des lacets, et elle put alors affronter les hautes herbes et les broussailles sans craindre la piquûre des insectes et celle des épines qu'elle redoutait également.

Ainsi qu'on le voit, ses instants se trouvaient si complètement remplis, qu'il ne lui en restait aucun à donner au repos. Cependant, lorsque toutes ses récoltes furent achevées, et qu'elle eut mis à profit le jus des cannes à sucre, en le faisant réduire sur le feu et en le serrant ensuite dans ses cocos, elle résolut de mettre à l'avenir un tel ordre dans ses travaux et de, régler si bien l'emploi de son temps, qu'il lui en restât un peu pour l'étude. Elle arrêta donc que, sauf le moment des récoltes, les matinées seraient consacrées à chercher et à préparer sa nourriture journalière, et à l'entretien de ses vêtements ; que le milieu du jour serait donné à la fabrication des ustensiles et des meubles qui lui manquaient, et qu'il lui serait possible de faire ; et le reste de la journée au dessin, à la musique, à la lecture ou à écrire à son père.

Avec quel mélange de plaisir et de douleur l'intéressante enfant se remit à ces dernières occupations !

« Qu'il y a longtemps, ô mon père, que je n'ai causé avec vous ! écrivait-elle ; qu'il y a longtemps que nous sommes séparés et que je suis dans cette île déserte où personne n'entend mes soupirs !

Si du moins je pouvais vous écrire sans cesse ; toujours causer avec vous ! Mais non ; il m'a fallu abandonner ce plaisir si doux, pour me livrer à des soins que Dieu semblait me commander, en me faisant trouver au loin, dans la vallée, des ressources sur lesquelles je ne comptais pas.

Oh ! j'eusse été bien ingrate, si je ne me fusse pas empressée de les mettre à profit ! Il fallait bien récolter ces bonnes patates qui me servent de pain : ce bon riz que mangeaient les oiseaux, et qui me fait de si nourrissants potages ; il fallait cueillir ces précieuses bananes et ces superbes cocos qui renferment une boisson si délicieuse, et qui me font ensuite de si jolis vases pour ma cuisine ; il m'a fallu enfin faire la vendange du raisin et réduire en sirop le jus des cannes à sucre que j'ai trouvées. Je suis riche maintenant ! et si vous veniez, mon bon père, j'aurais de quoi vous nourrir ainsi que Dominique. Oh ! que je serais heureuse, si vous paraissiez tout à coup dans cette grotte que j'appelle ma maison ! si je pouvais vous servir un dîner que j'aurais préparé !..... Dieu si bon, ah !

faites que ce vœu s'accomplisse ! que je revoie mon père dans le lieu même où chaque jour je répands des larmes en pensant à lui ! que je lui montre mes travaux, mes efforts pour ne pas mourir !...

Oui, j'ai eu bien des efforts à faire pour ne pas succomber sous le poids de mon malheur. Être séparée de mon père, vivre ici, seule avec mes souvenirs et mes craintes, oh ! c'est bien affreux ! Et puis dans le commencement, je manquais de tout ; aujourd'hui, j'ai plus qu'il ne me faut, en travaillant, je peux suffire à mes besoins ; mais j'aimerais bien mieux manquer de tout encore, et avoir retrouvé mon père. Il est même des instants où je souffre d'une telle abondance : souvent je mange en pleurant, par la crainte que vous ne soyez privé du nécessaire, cher papa !...

Mais, c'est peut-être mal d'avoir ces craintes ? Dieu, qui est si bon pour une pauvre enfant qui n'a jamais rien fait pour lui, doit l'être bien plus pour vous, qui êtes la vertu même... Oui, je veux m'efforcer de bannir ces idées cruelles : je veux me rappeler tous les biens dont la Providence m'a comblée dans ma solitude, afin de me rassurer sur votre existence et sur votre situation.

Ah ! de tous ces bienfaits, l'un des plus grands, sans doute, est de m'avoir fait retrouver quelques-uns de vos dons précieux.

Hier, pour la première fois, j'ai pu reprendre ma guitare. Comment vous exprimer ce qui s'est passé en moi, lorsque l'écho de la vallée a répété les sons de cet instrument, que si souvent je vis entre vos mains ! Mes doigts, en touchant les cordes, étaient tremblants comme les feuilles des jeunes saules agités par la brise de mer ; mon cœur était gonflé, j'étouffais, et je voulais chanter pourtant ; mais je ne le pus pas. Je voulais répéter ces paroles si pleines de sentiment et de mélodie, que je chantais avec vous, et elles expirèrent sur mes lèvres. Alors j'abandonnai ma guitare ; j'ouvris le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et aussitôt je me sentis moins triste, moins découragée.

Oh ! que vous aviez raison de me dire qu'on ne lit jamais ce livre admirable sans en retirer des fruits abondants ! Il sonde toutes nos plaies, me disiez-vous ; et en même temps il nous offre le remède qui doit leur être appliqué, il relève notre courage par l'appât de la récompense ; dans toutes nos souffrances, il nous montre pour modèle celui qui a été brisé pour nos péchés, et qui nous crie : « Vous tous qui gémissiez sous le poids du travail, venez à moi, et je vous soulagerai. »

Oui, je le sens, cela est bien vrai. Autrefois, mon père, l'éloge que vous me faisiez de cet ouvrage sublime, m'excitait sans doute à une grande admiration pour lui ; mais j'étais heureuse alors, et mon admiration était froide ! Aujourd'hui je sens bien autrement les beautés qu'il renferme ; car je souffre, et il me console. Je comprends bien mieux maintenant ce que vous m'avez raconté de cet infortuné⁸ qui, étant renfermé, et livré au désespoir dans une prison où des méchants le retenaient, sentit tout à coup son âme soulagée en jetant les yeux sur ce passage de *l'Imitation* : « *Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez invoqué.* » Et moi aussi, j'ai invoqué Dieu, non dans une prison, mais dans un désert, et il est venu à moi, et il m'a consolée.

Merci, mille fois merci, ô mon Dieu ! pour avoir permis que je retrouvasse dans ma solitude cet admirable livre qui soutient ma faiblesse et dissipe ma douleur. Avec lui je ne suis plus seule. Par lui vous répondez à mes soupirs, à mes larmes ; *vous êtes mon espérance et mon refuge au jour de ma tribulation ; vous me faites porter mon fardeau sans en sentir le poids, et vous me rendez doux et agréable tout ce qui est amer.*

Oh ! oui, je veux lire chaque jour ce livre qui répond si bien à mon cœur, et, s'il se peut, devenir chaque jour aussi en le méditant, plus digne des bénédictions de mon Dieu et de l'affection de mon père. »

CHAPITRE VI

Dans votre misère, vous ne devez ni vous laisser abattre, ni perdre l'espérance, parce qu'après l'hiver vient l'été, après la nuit le jour, et après la tempête un grand calme.

Imitation de Jésus-Christ.



NE résolution si louable devait nécessairement produire les plus heureux effets sur l'intéressante enfant, qui chercha dès lors à adoucir sa position, non-seulement par la méditation et l'étude, mais encore par tous les innocents plaisirs qu'il lui fut possible de se procurer. Ainsi, se rappelant celui qu'elle éprouvait autrefois en cultivant des plantes, elle forma devant sa grotte un parterre, qui avait quelque ressemblance avec le premier dont elle s'était occupée ; elle y transporta les plus jolies fleurs de la vallée, y sema aussi des graines, et trouva chaque jour un nouveau charme à les voir croître et à les soigner.

Elle eut aussi le désir de se faire une volière semblable à celle que Dominique lui avait arrangée au château, et qu'elle avait quittée ensuite avec tant de regrets. Cependant ce désir devint pour elle le sujet de graves réflexions. Ces charmants oiseaux qu'elle voyait voltiger sur les arbres, et qu'elle eût bien voulu avoir en sa possession, paraissaient si heureux qu'il y aurait peut-être quelque cruauté à les priver de leur liberté. Toutefois, cette liberté qui semblait leur être chère, les exposait souvent à être immolés par les vautours et les autres oiseaux de proie qui traversaient la vallée.

« Les petits oiseaux que j'apprivoiserai, se dit Emma, seront à l'abri de ces méchants qui leur font la guerre ; car je leur arrangerai une petite maison où ils trouveront une abondante nourriture ; je chercherai les graines

qui leur plairont le plus, et quand ils se seront accoutumés à mes soins, je les laisserai libres d'aller se réjouir avec leur mère....

Leur mère ! ah ! qu'ils sont heureux d'en avoir une ! moi, je n'en ai plus ; la mienne paya de sa vie ma triste existence ; et je n'ai vu que son tombeau..... O ma mère ! combien je vous eusse aimée ! qu'il m'eût été doux de jouir de votre amour, de vos tendres caresses ! »

En parlant ainsi, la pauvre enfant pleura, et renonça pour le moment à son idée de faire une volière ; mais, ayant trouvé quelques jours après dans les buissons différentes espèces de jeunes oiseaux, elle ne résista pas à l'envie de s'en emparer, et mit tant de soin à les élever que la plupart s'apprivoisèrent facilement avec elle et accouraient à sa voix dès qu'elle les appelait ; un d'entre eux surtout s'attacha à elle si tendrement que bientôt il la suivit dans toutes ses promenades. C'était un bouvreuil à bec blanc, du plus joli plumage, et qui avait une telle flexibilité de gosier, que non-seulement il imita bientôt le ramage des oiseaux avec lesquels il vivait, mais que, plus tard, il rendit les inflexions de la voix humaine, au point de prononcer très-distinctement : *Emma*, *Azor*, et plusieurs autres mots que lui apprit sa maîtresse.

Joyeuse de ce premier succès, la jeune solitaire se mit aussi à la recherche des nids de perroquets. Cette espèce d'oiseau était assez commune dans l'île, et il ne lui fut pas très-difficile d'en découvrir un où les petits fussent éclos : mais la mère, qui veillait sur eux, paraissait si tendre, si soigneuse de leurs besoins, qu'Emma ne voulut pas la priver de ses enfants : ce ne fut que lorsqu'ils commencèrent à sortir de leur nid, et lorsque la mère y prit moins d'intérêt, qu'elle se décida à en choisir un qui lui sembla le plus beau et le plus fort.

Ayant rapporté sa charmante capture à la grotte, elle s'empressa de lui arranger un petit lit de mousse près du bouvreuil, qui, par son amabilité, jouissait déjà de toutes les prérogatives d'un favori. Les autres oiseaux, quoique très-bien traités, n'habitaient cependant pas l'intérieur de la grotte ; Emma leur avait fabriqué au dehors, dans un creux du rocher, une espèce de volière, fermée par un treillage d'osier, qu'elle leur ouvrait tous les jours, et où ils revenaient à sa voix lorsqu'elle leur apportait leur nourriture.

Azor, quoique ayant eu d'abord assez de peine à s'accoutumer à ses nouveaux compagnons, finit pourtant par vivre avec eux en assez bonne intelligence, parce que sa maîtresse avait grand soin de ne jamais leur montrer devant lui une affection dont il pût être jaloux. Ce bon Azor était un

vieil ami dont il fallait ménager la sensibilité, et Emma se serait reproché comme une faute grave, de lui causer volontairement le moindre chagrin.

Cependant les jours, les mois s'écoulaient sans que la pauvre enfant vît aucune apparence de retrouver son père, et, quels que fussent ses efforts pour éloigner ses craintes et ses déchirants souvenirs, il y avait des instants où ils se réveillaient dans son âme avec une telle vivacité, qu'il lui était impossible alors de jouir des innocentes distractions qu'elle avait essayé de rassembler autour d'elle. Hélas ! c'est que les modifications offertes à une grande douleur n'en détruisent pas la source !

C'était surtout en faisant le calcul de cette longue suite de jours passés dans l'isolement, que la malheureuse Emma sentait diminuer dans son cœur l'espérance qui jusqu'alors l'avait soutenue. On se rappelle que, dès son arrivée dans l'île, elle avait eu soin d'inscrire sur le baobab la date du 5 mars 1807. Depuis, malgré ses occupations, elle n'avait pas passé un seul jour sans faire un cran au-dessous de cette date fatale. Quand elle put mettre quelque régularité dans sa vie solitaire, elle sentit le besoin de sanctifier les dimanches, en se livrant à quelques pratiques de piété, qui du moins remplaceraient, autant qu'il était en son pouvoir, celles qu'autrefois elle avait coutume de suivre ; mais, pour accomplir ce devoir, qu'elle se reprochait d'avoir négligé d'abord, elle dut faire le relevé des jours inscrits sur l'arbre, et le transporter sur une espèce d'agenda formé exprès pour cet usage, et sur lequel elle marqua chaque semaine par un trait particulier.

Déjà il y en avait vingt d'inscrites de cette manière, et Emma, en examinant cette longue série de jours et de semaines passés loin d'un père chéri et du bon Dominique, s'abandonnait involontairement à une sombre tristesse, qu'il ne lui était pas toujours possible de surmonter.

Pour comble de maux, le beau soleil dont elle avait joui jusqu'alors dans son île, pâlit soudain, et disparut ensuite sous de sombres nuages que, durant plusieurs jours, elle vit s'amonceler à l'horizon.

Bientôt ces nuages formèrent au-dessus de sa tête une voûte ténébreuse qui la glaça d'effroi ; l'air s'épaissit, les oiseaux cessèrent leur doux ramage ; toute la nature devint immobile et muette, et la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrit d'une teinte lugubre qui semblait annoncer une de ces révolutions terribles qui portent au loin la désolation et la mort. Pas une goutte de pluie pour rafraîchir l'atmosphère, pas le plus léger murmure pour rompre cette sinistre immobilité !

Debout à l'entrée de sa grotte, la jeune solitaire considérait en frémissant ce calme plein d'horreur, il lui rappelait les funestes jours qui avaient précédé le désastre du vaisseau où elle était avec son père, et cet affreux souvenir ajoutait encore au profond saisissement de son âme.

Déjà plusieurs heures s'étaient écoulées dans ce silence de mort, que l'infortunée osait à peine troubler par ses soupirs, lorsque tout à coup les nuages s'agitent. De larges gouttes d'eau annoncent que l'orage a commencé. Alors les voix de la tempête se font entendre ; le tonnerre gronde, l'éclair sillonne la nue ; d'horribles sifflements sortent des antres ; un tourbillon de poussière s'élève, et des torrents d'eau lui succèdent ; le bruit de la foudre, mêlé à celui des vents, des arbres et des flots, retentit dans la vallée avec un épouvantable fracas, et Emma, la malheureuse Emma, est seule au milieu de ce bouleversement de la nature ! Elle prie, elle prie de toute son âme ; mais une violente secousse qui ébranle le sol où elle est à genoux, l'avertit qu'il faut fuir loin de ces énormes masses de rochers qui menacent de l'ensevelir. Elle fuit donc, et la peur lui donne des ailes : mais où ira-t-elle se réfugier ? de toutes parts les arbres déracinés s'entre-choquent au milieu des flots écumeux qui, en se précipitant des rochers, inondent la plaine, et le ruisseau qui la parcourt, devenu torrent furieux, entraîne tout avec lui.

A cette vue, l'infortunée perd le jugement ; mais, conduite encore par cet instinct de conservation qui nous abandonne rarement au milieu du péril, elle tourne ses regards du côté du baobab que les eaux n'ont point encore atteint, et dont l'énorme tronc reste immobile au milieu de l'ouragan.

C'est là que la pauvre enfant va chercher un asile, c'est là qu'elle tombe éperdue sur le lit de feuilles qu'elle y avait laissé, et que tant de fois elle baigna de ses larmes. Maintenant elle ne pleure plus ; caria terreur a paralysé toutes les facultés de son âme, et c'est à peine si elle entend encore les horribles sifflements de la tempête. Bientôt, cependant, une nouvelle secousse qui ébranle l'arbre où elle s'est réfugiée, les éclats de la foudre et les tendres gémissements du pauvre Azor qui se presse à ses côtés, la font sortir de cet état *d'anéantissement* ; mais cette fois, au lieu de se livrer à des craintes immodérées, comme celles qui l'ont frappée d'abord, elle élève sa pensée vers le ciel, et soudain ses terreurs disparaissent ; elle se souvient que Dieu, d'un seul regard, peut arrêter cet affreux bouleversement de la nature, et les prières qu'elle lui adresse lui rendent le calme et l'espérance.

Excédée de fatigue et se confiant dans cette divine Providence, qui déjà avait sauvé si miraculeusement ses jours, elle s'endormit au milieu du bruit du tonnerre et des vents en fureur, et lorsque le lendemain, à son réveil, elle sortit de son arbre, tout était rentré dans l'ordre ; les eaux s'étaient retirées, la verdure avait repris son éclatante fraîcheur, et les oiseaux, oubliant leur effroi de la veille, célébraient par leurs chants le retour du soleil, qui se montrait radieux à l'horizon.

A ce riant spectacle, Emma offrit à Dieu mille actions de grâces, et courut à la grotte pour s'assurer si aucun éboulement du rocher n'avait détruit ses provisions et tout ce qu'elle appelait ses richesses. Elle songeait aussi aux dangers qu'avaient dû courir ses oiseaux durant l'orage : plusieurs, en effet, étaient morts dans la volière ; mais rien n'avait souffert dans la grotte, elle y trouva avec un plaisir extrême son joli bouvreuil et le charmant petit perroquet, qui accoururent vers elle et lui firent mille caresses.

Azor, qui avait partagé toutes ses frayeurs, lui témoignait aussi une grande joie de leur retour, et bondissait devant elle pour obtenir son déjeuner. Dès qu'elle eut satisfait l'impatience de ce fidèle animal, dont elle appréciait mieux chaque jour l'attachement, elle prit elle-même un peu de nourriture, dont elle avait grand besoin, et se mit ensuite à gravir le rocher, pour voir si la tempête n'aurait pas jeté à la côte quelque bâtiment ou quelque naufragé auquel elle eût pu porter des secours ; mais, comme de coutume, la pauvre petite ne vit sur le rivage et sur la vaste étendue des eaux que l'immense solitude, qui toujours portait dans son âme une nouvelle tristesse.

« Comme tout est morne et silencieux ! dit-elle, en poussant un profond soupir. Hélas ! le son d'une voix humaine ne viendra-t-il donc plus retentir à mon oreille ? Ah ! fût-ce celle d'un sauvage, il me semble que je l'entendrais avec tant de plaisir ! ... D'un sauvage, ai-je dit ! non, non, mon Dieu, n'exaucez pas ce vœu insensé : mon isolement, il est vrai, est bien affreux, et tous les jours j'ai plus de peine à m'y soumettre ; mais je souffrirais bien autrement si je tombais au pouvoir de ces hommes que l'on dit si féroces, et dont la vue seule me ferait mourir de peur... »

Après ces tristes réflexions, l'infortunée descendit du rocher et reprit ses travaux ordinaires ; mais les dangers éprouvés la veille avaient laissé dans son esprit des images lugubres qu'il ne lui était pas possible d'en effacer, et qui dès lors augmentèrent beaucoup sa mélancolie habituelle.

La journée, cependant, se passa assez tranquillement ; mais, à dater du lendemain, les pluies commencèrent : l'orage avait été leur avant-coureur, et, bien que la pauvre solitaire se fût attendue à voir arriver cette saison pluvieuse, il lui parut bien dur de devoir se renfermer dans sa grotte, que les rayons du soleil n'éclairaient plus, et qui ne lui semblait qu'une triste prison, où de cruels souvenirs la poursuivaient sans cesse, quels que fussent ses efforts pour les éloigner.

Pour comble d'ennui, elle fut obligée de passer de longues soirées dans une obscurité complète ; car elle n'avait trouvé encore aucun moyen de se procurer de la lumière, et il lui était impossible d'allumer du feu dans l'intérieur de la grotte, sans qu'il s'y répandît une épaisse fumée qui la faisait horriblement souffrir.

Un soir, cependant, que, plus triste et plus découragée que de coutume, elle avait essayé de faire du feu dans le passage qui conduisait à la caverne, elle remarqua avec grand plaisir que le vent poussait la fumée du côté de cette dernière, et elle s'établit près du foyer, avec l'intention de se distraire par quelque lecture. Mais avant que d'ouvrir son livre, elle considéra d'un œil curieux la variété de couleurs que reflétait la clarté des flammes sur les parois du roc, et fut étonnée d'apercevoir, adhérents à la surface, de longs filaments semblables à une belle soie blanche, et se mêlant aux cristaux qui s'y étaient formés. Ayant tiré un de ces filaments, que la profonde obscurité du passage l'avait jusqu'alors empêchée de voir, elle le présenta au feu, et reconnut l'asbeste flexible ou l'amiant, dont son père lui avait montré plusieurs fragments et lui avait fait lire la description.

Enchantée d'une telle découverte, Emma saute de joie, en songeant que désormais elle ne sera plus forcée de vivre dans cette obscurité qui la plongeait dans un si profond ennui, car elle avait de l'huile de tortue ; et cette précieuse amiant, dont elle avait ignoré l'existence jusqu'alors si près d'elle, lui fera des mèches de toute grosseur, au moyen desquelles elle pourra lire, écrire ou travailler, soit à ses vêtements, soit à la fabrication de quelque meuble ou ustensile de ménage.

Le premier essai qu'elle en fit aussitôt lui réussit complètement, et elle se sentit si heureuse d'avoir de la lumière dans sa grotte, qu'elle ne pouvait se lasser de la regarder, et qu'elle prolongea sa lecture assez avant dans la nuit.

S'étant éveillée le lendemain matin beaucoup moins triste qu'à l'ordinaire, elle regarda avec une douce satisfaction sa lampe qui brûlait encore, et songea en même temps à exciter son chien à aller à la recherche

des tortues, afin d'augmenter sa provision d'huile. Le bon Azor ne se fit pas prier ; car il avait un zèle et une soumission si parfaite pour sa maîtresse, qu'elle n'avait qu'à commander, pour qu'il bravât les difficultés.

Emma aussi, à dater de cet instant, redoubla d'activité et de goût pour ses occupations domestiques. Depuis longtemps elle avait formé le projet de se fabriquer quelques vaisseaux de terre, dont, à chaque instant, elle sentait plus vivement la privation ; car les écailles de tortue et les cocos ne pouvaient suffire à tous les besoins de son ménage ; mais le mauvais temps qui était survenu, et plus encore le découragement qui s'en était suivi pour elle, lui avait fait retarder cette confection si utile. Elle dut néanmoins, avant de s'en occuper sérieusement, commencer par se faire une robe avec les peaux qu'elle avait soigneusement amassées ; car son vêtement tombait en lambeaux, et il lui en fallait nécessairement un autre pour aller chercher, pendant les pluies abondantes qui se succédèrent sans cesse, l'argile dont elle avait besoin, et qui se trouvait, selon sa remarque, sous des rochers, à une grande distance de sa demeure.

Quant à ses souliers, ils étaient aussi complètement usés, et elle dut s'en faire de nouveaux ; mais quelque soin qu'elle y apportât, il n'était pas possible qu'elle marchât sur la terre trempée avec cette chaussure, qui n'était bonne que pour l'intérieur de la grotte et pour les temps secs.

Comment faire cependant ? marcher pieds nus au milieu de ces herbages tout mouillés, était bien pénible, et elle eut d'abord une grande peine à s'y décider : on se familiarise si difficilement avec les exigences de la misère ! Mais, on l'a vu, Emma était douée d'une résignation et d'une force de caractère peu communes à son âge ; elle finit bientôt par se soumettre à cette nouvelle épreuve. Combien pourtant n'eut-elle pas à souffrir en parcourant un terrain inégal et fangeux, où elle rencontrait presque à chaque pas, à la surface du sol, soit une racine noueuse, un caillou aigu, ou quelque plante garnie de ronces !

O vous ! enfants de l'opulence, dont les pieds délicats n'ont presque jamais foulé qu'un tapis moelleux ou une pelouse de verdure symétriquement arrangée par un jardinier habile, ne plaindrez-vous pas cette pauvre Emma qui les pieds nus et ensanglantés, va péniblement chercher au loin, par une pluie abondante et froide, une énorme charge d'argile qu'elle rapporte sur sa tête, dans la seule vue de fabriquer quelques misérables vaisseaux de terre dont vos yeux se détourneraient peut-être avec dédain ! Ah ! si, comme j'aime à le croire, vous n'êtes pas insensibles à

la situation de cette infortunée, que son exemple vous rappelle du moins que la plus douce vie peut se changer tout à coup en une vie pleine de sacrifices, de douleurs et de misères ; que les plus hautes sommités sociales ne sont pas exemptes de ces tristes métamorphoses, et que la sagesse est de s'y préparer en se rapprochant des malheureux, et en cherchant à adoucir leurs maux par des bienfaits qui soient un doux souvenir pour le temps de l'adversité.

Mais je reviens à mon Emma et à ses vaisseaux de terre. Assurément il n'est pas d'homme d'État traçant la ligne politique qu'il veut suivre ; il n'est pas de général formant le plan d'une campagne qu'il veut adopter, qui mette plus de gravité dans son travail, qu'elle n'en mit clans ses réflexions sur celui qu'elle voulait entreprendre. Elle avait la matière première, et souvent elle avait vu, chez un potier d'éterre des environs du château qu'elle avait habité, de quelle manière on s'y prenait pour fabriquer la poterie ; mais autre chose est de voir faire et d'exécuter soi-même : elle n'avait d'ailleurs ni four, ni fourneau pour la cuisson de ces vases, ni oxyde de plomb pour les vernir et les rendre imperméables. Ne se décourageant pas toutefois, et étant parvenue à former avec son argile plusieurs vaisseaux, elle les mit d'abord sécher pendant quelques jours à une certaine distance du feu dans le passage de la caverne, puis elle les exposa au milieu des cendres, à un feu plus vif dont elle augmenta graduellement la chaleur, et elle eut enfin la satisfaction de voir sa cuisine enrichie d'une petite terrine, de trois poêlons, de deux cruches, d'un plat et de deux pots à l'eau, sinon parfaitement exécutés, du moins beaucoup mieux cuits qu'elle n'eût osé s'en flatter.

Ce premier essai, qui lui coûta des peines infinies et qui lui prit un temps considérable, l'engagea toutefois à recommencer sur nouveaux frais ; car ses vases, qu'elle devait à son industrie, lui semblaient d'une si grande commodité, qu'elle eût eu un chagrin extrême d'en casser un seul ; et ne pouvant compter sur leur solidité, puisqu'ils manquaient du vernis nécessaire, elle voulut en multiplier assez le nombre pour n'en être pas privée.

Passée maîtresse en fait de poterie, elle voulut aussi essayer ses talents dans un autre genre. Depuis longtemps elle désirait un siège et une table : pour se procurer ce dernier objet, il fallait sacrifier la caisse où était renfermé le reste de la provision de biscuit soigneusement conservée ; mais une corbeille faite avec des branches de saule pouvait très-bien recevoir

cette provision. Emma, devenue habile dans l'art du vannier, se mit donc à l'ouvrage, et disposa ensuite d'une partie de la caisse pour former le dessus de sa table, qu'elle cloua tout simplement sur quatre pieux bien égaux. Une petite nattede de jonc, également assujettie sur quatre autres pieux, lui forma un tabouret fort grossier sans doute, mais sur lequel elle put du moins s'asseoir plus commodément qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, et c'était là que se bornaient toutes ses prétentions.

Pendant que sa maîtresse travaillait ainsi, Azor, le bon et fidèle Azor, ne restait pas oisif ; et jamais pourvoyeur de bonne maison ne mit plus de zèle et d'activité pour satisfaire la sensualité de ses maîtres, qu'il n'en mettait pour approvisionner la cuisine de sa maîtresse. Ainsi, ne se bornant plus à la chasse des tortues et des cabiais, il rapportait souvent à la grotte déjeunes vigognes et d'autres animaux, dont Emma ignorait le nom, mais dont la chair lui fournissait quelquefois les mets les plus délicats, et en même temps de belles fourrures qu'elle faisait toujours sécher avec un soin extrême.

De cette manière, la saison des pluies, qui d'abord lui avait paru fort insipide, se passa, sinon agréablement, du moins très-utilement pour l'intérieur de son ménage ; et, comme ordinairement l'ennui chez un être sensé ne résiste guère à une occupation soutenue, Emma vit les jours s'écouler sans les compter avec trop d'amertume, et le beau temps revint sans qu'elle eût à se reprocher la perte d'un seul instant.

Ce fut en novembre que l'horizon s'éclaircit et que reparut le beau soleil que tant de fois elle avait admiré, et comme il n'y eut ni tonnerre ni ouragan qui annonçât ce changement soudain, elle put jouir paisiblement des nouvelles richesses que la nature déploya sous ses yeux, et reprendre ses promenades ordinaires avec son compagnon.

Ah ! si quelqu'un fût arrivé inopinément dans l'île, de quel étonnement n'eût-il pas été frappé en voyant cette jeune fille, à la taille élégante et gracieuse, vêtue d'une robe de peaux de toutes couleurs, mais disposée avec goût, portant sur sa tête un chapeau de paille qui laissait apercevoir des traits brunis, il est vrai, par l'ardeur du soleil, mais pleins de cette délicatesse, de cette touchante expression qui annoncent la sensibilité la plus exquise, et une élévation de caractère que rien ne peut abattre et que pourtant la religion a su ployer à tout.

Oui, telle était Emma à quinze ans, et si son extérieur annonçait toutes ces qualités, assurément ses sentiments et ses actions ne le démentaient pas ; il eût été impossible de la voir sans l'admirer, sans la chérir, sans désirer

d'être sa sœur, son amie, ou sa mère. Mais, hélas ! toutes ces qualités, que l'on trouve si rarement réunies dans un seul être, se trouvaient enfouies au fond d'un désert, et elles ne pouvaient servir au bonheur de personne... Au bonheur de personne, ai-je dit ? Non, sans doute ; mais elles servaient à lui faire trouver des ressources dans une situation à laquelle mille autres à sa place n'eussent trouvé d'autre remède que la mort ; elles servaient enfin à lui mériter les bénédictions célestes, qu'elle ne cessait d'implorer, et la paix du cœur que jamais ou n'acquiert que par la vertu.

Déjà elle a triomphé de toutes les petites faiblesses de son âge et de son sexe. Ainsi, elle a supporté la douleur, l'effroi, la faim, la soif et toutes les incommodités du lieu où elle se trouve ; maintenant elle ne craint plus d'entreprendre des travaux ; qu'elle n'a vu pratiquer autrefois que par des gens qui y étaient entièrement exercés. Elle y devient même industrielle et habile, et ne s'aperçoit plus de la fatigue qu'ils lui donnent ; elle brave impunément la chaleur, la pluie, le vent, la froidure, et sait se passer des vêtements assortis aux saisons. Sans doute, ses guêtres, ses souliers et sa robe de fourrure lui paraissent quelquefois bien incommodes ; mais elle a déjà tant souffert, que cette souffrance-là lui semble supportable : en un mot, elle a tiré du malheur et de la nécessité d'utiles leçons, qu'elle met sagement en pratique, parce qu'elle sait qu'il faut éprouver ici-bas des amertumes, pour obtenir du Ciel la récompense promise à la résignation et au courage.

Pendant tout le temps qu'avait duré sa réclusion forcée dans la grotte, Emma n'avait pas non plus négligé de s'instruire ; car, outre le goût, naturel que, dès sa plus tendre enfance ; elle avait eu pour l'étude, l'espérance qu'elle conservait toujours de retrouver son père, lui donnait un double désir de ne rien perdre de tout ce qu'elle avait appris. A moins donc qu'elle ne fût trop pressée pour quelques travaux de ménage, elle étudiait chaque jour un peu la grammaire française, et apprenait par cœur quelque morceau de littérature, qu'elle avait soin de lire et de répéter à haute voix, afin de ne pas perdre la faculté de s'exprimer avec pureté.

Ayant commencé dans le vaisseau l'étude de la langue espagnole, elle la continua aussi dans la solitude, en suivant exactement la méthode que lui avait donnée son père ; l'application et la patience qu'elle apporta dans cet exercice, remplacèrent les leçons qui lui manquaient.

Le dessin et la musique furent suivis également avec une grande assiduité, et beaucoup de jeunes personnes de son âge eussent pu envier ses

progrès dans ces deux arts si précieux pour celles qui aiment à se créer des distractions indépendantes du monde.

Souvent la studieuse solitaire se plaisait à dessiner quelque joli point de vue de sa vallée, et surtout à y faire retentir ses chants mélodieux accompagnés de la guitare : alors les oiseaux, volant en foule autour d'elle, s'efforçaient de répéter en chœur les sons qu'ils entendaient, et leur empressement l'encourageait à prolonger ces études pleines de charme.

Quelquefois cependant, la pauvre petite, faisant un pénible retour sur son malheur, se taisait tout à coup, et promenait autour d'elle un regard rempli de mélancolie. Cette immense solitude, dont le silence ne semblait avoir été troublé jusqu'alors que par le chant des oiseaux et les siens, avait quelque chose de si morne, de si grave, de si imposant, que son âme en était profondément attristée.

CHAPITRE VII

Le plaisir de faire du bien nous
paie comptant de notre bienfait.

MASSILLON.



ÉJA une année s'était passée dans ce cruel isolement, et, mieux que jamais, Emma, qui n'avait plus rien de la légèreté de l'enfance, sentait que si les distractions du monde parvenaient quelquefois à modifier les grandes douleurs, il ne saurait en être ainsi dans la solitude : là, le temps, loin de s'enfuir, résonne triste et lugubre au cœur de l'infortunée qui le sent passer et le mesure en frémissant. Chaque jour Emma compte celui qui s'est écoulé, et chaque jour sa pensée s'arrête avec plus d'amertume sur celui qui doit s'écouler encore, avant qu'elle retrouve son père et l'ami de son enfance.

Toujours soumise cependant à la volonté du Ciel, elle ne murmure point, elle redouble d'activité dans ses travaux, parce qu'elle a remarqué que les exercices multipliés auxquels elle se livrait depuis le retour de la belle saison, l'aidaient puissamment à vaincre sa tristesse habituelle. Elle résolut même de prolonger ses courses et d'explorer quelques-uns des rochers qu'elle n'avait point encore osé gravir.

S'étant fait un arc et des flèches avec de longues épines très-dures, provenant d'un arbre qui ressemblait à l'acacia, elle prit un matin cette arme pour être à même d'aider son bon Azor, s'il leur arrivait de rencontrer quelque bête malfaisante ; et munie aussi de provisions, dont elle lui donna la moitié à porter, elle s'achemina du côté des rochers qui étaient à gauche de sa demeure : c'étaient les plus élevés ; mais ils offraient en plusieurs endroits une pente assez douce et de larges saillies, formant comme des espèces d'échelons, où les pieds pouvaient se placer.

La fraîcheur du matin et l'odeur embaumée que répandaient les fleurs dont elle était environnée, jetaient son âme dans une douce mélancolie ; elle se reportait aux beaux jours de son enfance, quand elle se promenait avec son père au milieu du jardin dans lequel elle avait commencé à essayer ses forces naissantes ; elle pensait aux soins si tendres et si dévoués de celui dont l'existence n'avait eu qu'un seul but : *la rendre heureuse !* C'était pour elle qu'il avait de nouveau quitté la terre hospitalière qui l'avait accueilli pauvre et malheureux, pour aller chercher des richesses, dont sa fille ne jouirait sans doute jamais.

Pendant ces réflexions Emma avait continué son ascension, et malgré la fatigue inouïe qu'elle ressentait-elle était déjà parvenue à moitié de sa course quand elle aperçut sur sa gauche un enfoncement au-dessus duquel s'avancait une saillie de rocher ; l'ardeur du soleil commençant à se faire sentir vivement, elle résolut de se reposer pendant la grande chaleur du jour ; appelant donc Azor, qui selon son habitude l'avait devancée, elle partagea son repas avec lui ; mais l'animal, le trouvant insuffisant, repartit bientôt en quête d'un gibier plus substantiel. Emma, habituée à ses courses, le laissa libre d'agir comme son instinct le lui conseillait, et ne voulant pas perdre un instant d'un temps aussi précieux qu'était le sien, elle prit un paquet de fil d'agave qu'elle avait eu la précaution d'emporter avec elle, car elle désirait renouveler ses filets.

Bientôt le travail qu'elle faisait captiva entièrement son attention, et une heure s'était déjà passée dans cette occupation quand elle entendit un léger battement d'ailes. Elle releva la tête et vit alors descendre lentement un oiseau qu'elle reconnut à ses serres aiguës pour être de la famille des oiseaux de proie. Étonnée de cette apparition, elle cherchait quelle raison avait entraîné ce volatile au milieu des airs, à une heure où ordinairement il se repose, quand elle le vit s'arrêter indécis en la regardant ; curieuse de découvrir le motif de sa présence en ces lieux, elle cessa tout mouvement et resta immobile. Cette immobilité rassura l'oiseau, qui continua à s'avancer vers un des côtés du rocher placé vis-à-vis de la jeune fille ; les yeux de celle-ci découvrirent alors un petit animal, au poil noirâtre, couvert de piquants, qui semblait dormir d'un profond sommeil.

La nature compatissante d'Emma allait l'engager à défendre ce petit quadrupède, quand elle s'aperçut qu'il se réveillait au bruit que faisait son ennemi en s'approchant de lui, et au grand étonnement de la jeune fille, l'animal rentra sa tête et ses pattes sous son ventre, et gonfla la peau de son

dos qui prit la forme d'une boule armée de tous côtés par les piquants qui la recouvraient. A cette vue l'oiseau resta incertain s'il devait commencer l'attaque qu'il avait méditée ; mais sa voracité l'emportant sur la crainte, il s'abattit vivement ; Emma l'entendit aussitôt pousser un cri aigu, les pointes l'avaient blessé ; cependant la colère se mêlant au désir de satisfaire sa faim, il revint trois fois à la charge, et trois fois il fut obligé de se retirer ; à la quatrième il se blessa si grièvement que la perle de son sang le força à fuir le champ de bataille.

Le quadrupède resta encore quelques minutes en boule, puis il se hasarda à sortir sa tête, puis ses pattes, et enfin à reprendre sa forme naturelle. Emma avait été vivement impressionnée du combat de ce hérisson, car c'était un hérisson, avec un oiseau beaucoup plus fort que lui ; elle reconnut alors la vérité des paroles que son père lui avait dites bien souvent : « que Dieu avait donné à chaque animal le moyen de se défendre, et que dans sa bonté infinie il avait voulu que la plus petite des créatures créées par lui profitât des mêmes avantages que la plus forte. »

Notre voyageuse, se sentant reposée, continua à gravir la chaîne des rochers. Cette partie de la montagne présentait un spectacle grandiose. Emma voyait, soit à droite, soit à gauche, des rochers inclinés ou des précipices dont l'œil ne pouvait mesurer l'immense profondeur ; ces rochers affectaient toutes espèces de formes : tantôt on croyait voir une ville dont les maisons étagées en amphithéâtre étalaient toutes les vives couleurs dont le goût fantasque d'un peintre les aurait ornées. Plus loin c'était une tour gigantesque à l'aspect sombre et lugubre ; une imagination romanesque se serait plu à voir s'agiter par une ouverture servant de fenêtre à une pauvre prisonnière, un voile blanc, emblème du secours qu'elle réclamait des chevaliers défenseurs des opprimés ; mais l'illusion n'aurait duré qu'une seconde, car le voile se changeait en un oiseau qui, déployant ses blanches ailes, allait faire entendre ses chants harmonieux dans une autre partie de la montagne.

Malgré la sérénité de l'atmosphère, Emma fut soudainement effrayée par un grand bruit qui parut être causé par plusieurs pièces d'artillerie. D'abord elle pensa que peut-être la Providence lui envoyait un vaisseau qui, ayant aperçu la perche à laquelle elle avait attaché un mouchoir, tirait le canon pour l'avertir que des amis venaient à son secours.

Malheureusement cette joyeuse erreur cessa immédiatement, ses regards ayant été attirés vers une masse énorme de rocher roulant, ou plutôt

bondissant, et dont la marche précipitée brisait tout sur son passage, laissant après elle une longue traînée d'arbres, d'arbustes et de plantes écrasés par son poids. Puis arrivée au milieu de sa course vagabonde, elle fut sans doute arrêtée par un obstacle qu'Emma ne put distinguer à cette distance, et elle entra profondément dans le sol. Au moment où elle touchait la terre, le bruit d'une décharge d'artillerie fut entendu, la masse éclata en mille fragments qui lancés au loin prirent différentes formes ; elles devront un jour étonner d'autant plus le voyageur, que ces pierres lui montreront en même temps les couleurs du rubis, de l'émeraude et la transparence du plus pur cristal.

Emma était restée stupéfaite du spectacle qui venait de se présenter devant elle, quand Azor, qui, lui aussi, était demeuré immobile, son instinct l'avertissant que sa force serait impuissante à lutter contre celle du Créateur, fit retentir les échos de son formidable aboiement, et sans écouter la voix de sa maîtresse, il partit toujours courant.

Emma découvrit alors un animal de la taille d'un daim, il s'enfuyait avec une rapidité si excessive, qu'il eut bientôt laissé son ennemi loin derrière lui. Arrivé au bout d'une roche, il sauta l'excavation qui le séparait de l'autre côté ; puis, quand il crut n'avoir plus rien à craindre, il se retourna comme pour narguer le pauvre Azor, qui, arrêté dans sa chasse, allait et venait en aboyant d'une manière furieuse. Sa détresse se changea en véritable désespoir quand il vit que chaque pointe de rocher présentait à sa vue un animal pareil à celui qu'il avait vainement poursuivi. Ces bêtes le regardaient d'un air plutôt surpris qu'effrayé et semblaient lui dire :

« Tu as beau être fort, nous ne te craignons pas, notre légèreté nous met à l'abri de tes poursuites, et nous nous moquons de l'impuissance de ta colère. »

L'expression d'Azor était si comique qu'Emma ne put s'empêcher de rire du désappointement de son pourvoyeur ; mais en même temps elle se promit d'user de ruse pour s'emparer d'un de ces jolis animaux, et se mit à réfléchir sur la manière qu'elle emploierait pour atteindre son but. Quelques minutes après, elle releva joyeusement la tête, elle était sûre de réussir, elle aurait un de ces jolis animaux vivant, elle l'emmènerait avec elle, l'apprivoiserait et s'en ferait un second compagnon.

Aussitôt son plan arrêté, Emma rappela son chien, prit le filet qu'elle venait de finir, y attacha deux longues ficelles à chaque bout, se mit à marcher doucement en ordonnant à Azor de la suivre tranquillement. Ce

bon animal parut comprendre l'importance de l'ordre de sa maîtresse, et il lui obéit avec docilité.

Parvenue à une roche au bas de laquelle croissaient de hautes bruyères, Emma entoura ces plantes avec le filet, ayant soin de laisser une ouverture de manière que, si un de ces animaux venait, il pût entrer dans le piège. Après elle ramassa quelques plumes d'oiseaux qui se trouvaient parmi les buissons de bruyères, les disposa en couronne qu'elle assujettit au-dessus du filet. Ces plumes, étant placées à cette hauteur, s'agiteraient au moindre souffle du vent qui traverserait la montagne, et comme Emma savait que les antilopes sont naturellement très-curieuses, elle espérait que l'une d'elles s'avancerait pour reconnaître cet objet qui lui était inconnu ; elle eut aussi le soin de prendre les deux ficelles afin de pouvoir fermer le filet quand la proie serait dedans. Ensuite elle se cacha derrière une saillie du rocher et attendit patiemment la réussite de son stratagème.

Une demi-heure après parut une antilope ; elle marchait doucement, avec précaution, regardant de chaque côté si elle n'avait aucun ennemi à craindre ; enfin, rassurée par le silence qui régnait dans cette partie de la montagne, elle arriva à quelque distance du filet, s'arrêta de nouveau, fit un pas, puis deux, s'élança et d'un bond alla donner tête baissée dans le piège ; au même instant Emma tira les deux ficelles, et l'animal se trouva incapable de se sauver.

Azor, qui avait été difficilement retenu par sa maîtresse, se précipita sur la pauvre bête, et ce fut à peine si Emma put arriver assez vite pour la défendre contre les agressions du chien. Cependant elle parvint à se faire obéir, d'ailleurs elle fut aidée dans sa tâche par les soubresauts que faisait le prisonnier. S'apercevant même qu'elle ne pouvait venir à bout de l'apaiser, elle essaya d'un moyen que Dominique lui avait dit être employé pour dompter les chevaux sauvages. Elle jeta son mouchoir sur les yeux de l'antilope, et lui souffla de l'air dans les narines.

Aussitôt elle resta immobile, tremblant de tous ses membres, couverte d'une sueur abondante, et la peur maîtrisant toutes ses facultés, elle tomba par terre épuisée et haletante.

Emma se réjouit beaucoup de la victoire qu'elle venait de remporter ; mais aussitôt la pitié vint parler à son cœur : en voyant la détresse de son nouveau compagnon, elle lui débanda les yeux, et pour se faire aimer de lui, elle lui présenta une poignée d'herbe qu'elle eut soin de saupoudrer de sel.

Comme tous les animaux, celui-ci était très-friand de cette substance, aussi mangea-t-il ce mets avec un plaisir évident.

Emma reconnut dans sa capture une antilope plus facile à apprivoiser que les autres animaux du même genre, surtout quand ils sont jeunes, et heureusement pour elle, celle qui s'était laissé prendre à l'appât de la curiosité, était probablement née peu de temps avant sa captivité, car elle était très-petite et ne paraissait pas avoir acquis la moitié de la croissance.

La grande difficulté était de se faire suivre par l'antilope, aussi Emma résolut-elle de reprendre le chemin de chez elle, pensant avec raison qu'elle ne pourrait continuer un voyage d'exploration, avec un animal sauvage dont l'obstination la fatiguerait, et l'empêcherait sans doute de profiter des découvertes qu'elle pourrait faire. Elle reconnut bientôt la sagesse de son raisonnement, car ce ne fut qu'avec le secours d'Azor dont les aboiements effrayaient son prisonnier, qu'elle parvint à descendre la montagne, encore faillit-elle être cent fois entraînée par lui, et peut-être précipitée dans les gouffres qui béants de chaque côté des rochers, semblaient vouloir l'engloutir.

Quinze jours suffirent à l'antilope pour être devenue tout à fait un animal domestique ; maintenant elle jouait avec Azor, les deux ennemis étaient si intimes qu'ils ne pouvaient plus se quitter, et Emma trouvait une grande distraction à les voir prendre leurs ébats ensemble. Cependant il fallait que la jeune fille recommençât son voyage, si elle voulait profiter de la belle saison ; aussi un matin quitta-t-elle de nouveau sa demeure.

Elle prit un peu plus à gauche que la première fois, et au lieu de gravir immédiatement la montagne, elle côtoya la base pendant quelques heures ; mais lorsqu'elle voulut monter sur les rochers, elle reconnut que ce côté était trop escarpé, et elle ne rencontra plus les marches naturelles qui l'avaient aidée dans sa première ascension. Emma fut très-fâchée d'avoir perdu son temps d'une manière aussi désagréable, elle était harassée de fatigue, et n'avait rien vu de remarquable durant cette journée.

Pendant qu'elle portait ses regards de tous côtés, le soleil commençait à baisser rapidement, car dans les pays tropicaux la clarté du jour est presque effacée par la nuit qui arrive sans transition.

Notre jeune fille pensa qu'elle devait prendre ses précautions pour camper dans cet endroit, et comme elle voulait suspendre son hamac à une branche, elle s'avança vers une clairière où plusieurs beaux arbres étalaient leur feuillage touffu.

Emma était très-instruite ; son père avait pris surtout grand soin de lui enseigner la propriété des arbres et des plantes. Elle avait étudié, non-seulement la botanique d'Europe, mais encore celle de chacun des continents du globe, aussi prenait-elle bien garde à ne jamais se reposer sous un arbre, avant d'en avoir remarqué le feuillage, car elle savait que souvent ceux qui sont le plus flatteurs au regard, peuvent donner la mort aux imprudents qui s'endorment à leur ombre. Fidèle à son habitude ordinaire, elle étudia donc les feuilles des arbres qui étaient devant elle.

Alors elle fut témoin d'un fait qui lui révéla, encore une fois de plus, la prévoyance maternelle dont la nature entoure ses créatures. A tous les endroits où l'arbre portait des fruits, les feuilles, craignant pour lui le froid de la nuit, se rassemblaient entre elles, puis s'inclinant sur lui, elles l'abritaient de leur feuillage, et le garantissaient ainsi de l'abaissement de l'atmosphère ; cette action de toutes ces feuilles se mouvant en même temps, produisait une douce harmonie ; il sembla à notre voyageuse qu'avant de s'endormir elles remerciaient leur créateur du bonheur qu'il leur avait donné, en permettant au soleil de les réchauffer de ses rayons, et lui témoignaient ainsi la reconnaissance qui les animait.

Elle reconnut alors le tamarinier, dont les feuilles ont quelque ressemblance avec celles de la pimprenelle ; elle se rappela avoir lu dans un voyage à Java que le tamarin, fruit de cet arbre, est couvert de gousses vertes à peu près de la longueur du doigt. Dans chaque gousse se trouvent trois ou quatre petites fèves que les médecins mettent dans l'eau pendant quelques heures, et qu'ils donnent ensuite à leurs malades, comme un remède efficace contre la fièvre qui exerce de grands ravages dans ce climat brûlant. Emma se promit d'en récolter, afin de soulager ses souffrances, si la maladie venait quelque jour la clouer sur un lit de douleur. Elle s'endormit en rendant grâce à Dieu de cette nouvelle preuve de sa bonté.

Le lendemain, sa récolte finie, elle continua gaiement son chemin. Elle avait changé d'avis, maintenant elle voulait laisser la montagne de côté et s'avancer plus dans le pays, dont les vastes prairies se déroulaient devant ses yeux, elle espérait qu'elle pourrait peut-être ajouter de nouvelles richesses à celles qu'elle possédait déjà.

Emma s'aperçut bientôt que le sol s'inclinait doucement, et insensiblement le bruit de l'eau roulant sur les pierres vint frapper son oreille. Plus elle approchait, plus le bruit augmentait ; mais un rempart d'arbres gigantesques, retenus entre eux par des lianes et un fouillis de

différentes plantes, lui dérobait l'aspect de l'eau, dont la fraîcheur parvenait déjà jusqu'à elle.

Elle cherchait à se frayer un passage parmi ces plantes parasites, quand elle découvrit un petit sentier, qui avait été probablement tracé par les animaux habitant les environs, car elle remarqua de nombreuses empreintes de pas de différentes grandeurs et qui allaient se croisant en tous sens. Elle suivit donc ce chemin, et resta bientôt frappée d'admiration devant le spectacle grandiose qui se déroulait devant elle.

Du haut d'un rocher de plusieurs centaines de mètres, descendait une eau claire et limpide. Dans certains endroits elle paraissait d'une couleur rosée, dans d'autres couleur de feu, selon qu'elle passait sur les différentes couches de granit dont étaient formés les rochers, et auxquelles elle empruntait leurs riches nuances. Au milieu de sa course elle faisait une courbe, se trouvant impuissante à lutter contre une masse plus imposante que celles parmi lesquelles elle s'était jusqu'alors frayé un passage. Soudainement elle se couvrait d'une écume blanchâtre, qui allait rejaillissant de côté et d'autre, semant d'une pluie de perles, les fleurs qui se trouvaient sur les bords d'un petit lac formé par les eaux de cette cascade.

Le bruit n'effrayait pas une foule de hérons blancs ou gris qui se tenaient immobiles sur le bord ; le cou recourbé sur la poitrine, la tête placée sur l'épaule, en partie recouverte par leurs plumes, ils attendaient patiemment le poisson assez étourdi pour venir se placer à leur portée, et se précipitaient sur lui avec rapidité ; puis ils reprenaient leur immobilité en espérant une autre proie.

Plus loin, des poules d'eau, à moitié cachées dans les roseaux, cherchaient à retenir leurs poussins près d'elles ; cette espèce, naturellement timide, n'aime à sortir de sa retraite que vers le soir.

Pendant qu'Emma examinait avec intérêt toutes ces jolies bêtes, Azor, qui avait quitté sa maîtresse, arriva ; aussitôt hérons et poules d'eau s'envolèrent ; Azor, d'abord un peu surpris de cette nuée d'oiseaux qui l'entouraient de toutes parts, l'effleurant de leurs ailes en poussant des cris aigus, se remit bientôt de son étonnement et commença à les poursuivre ; mais il s'arrêta soudain pour manger un objet qu'Emma ne distinguait pas.

Curieuse de savoir quel était le mets que son chien dévorait avec tant de satisfaction, elle s'approcha et découvrit parmi les herbes qui entouraient le bord du lac, une grande quantité de gros amas de joncs et de roseaux entrelacés ; dans ces joncs étaient les œufs des poules d'eau, espoir des jeunes

mères qui, perchées sur les branches des arbres, contemplaient d'un œil attristé les ravages que la gourmandise d'Azor faisait parmi leur nid ; de temps en temps elles poussaient une espèce de cri lamentable.

Emma se sentit touchée de la douleur si sincère de ces pauvres mères, et usant de sévérité envers le gourmand, elle le renvoya plus loin, malgré le désappointement du pauvre chien ; il obéit et disparut de nouveau aux yeux de sa maîtresse. Emma pensa qu'elle ne devait pas négliger la nouvelle richesse qui s'offrait à elle ; elle s'empara donc d'un nid, mais comme elle ne voulait priver aucune mère de son entière couvée, elle prit un œuf dans chaque nid qu'elle voyait autour d'elle ; de cette manière elle se procurait une ressource sans causer une peine trop vive à ces jolis volatiles. Elle avait l'intention, quand elle serait revenue chez elle, de donner ces œufs à couvrir aux oiseaux qu'elle avait déjà privés.

Tout en réfléchissant ainsi, elle s'éloigna, marcha encore quelque temps, puis fatiguée, elle pensa à déjeuner. Vainement elle appela Azor, probablement l'amour de la chasse l'avait entraîné au loin : aussi sa maîtresse, après avoir satisfait son appétit, ne voulant pas poursuivre sa route toute seule, prit le parti de l'attendre.

Peu à peu la chaleur humide qui régnait dans cet endroit, le parfum des fleurs et la fatigue commencèrent à faire tomber Emma dans une somnolence dont elle voulut vainement se défendre. Malgré sa volonté ses yeux se fermèrent ; les objets qui l'environnaient tournèrent autour d'elle ; les bruits de la forêt cessèrent d'arriver à son oreille, et bientôt, le sommeil s'emparant de tous ses sens, elle tomba profondément endormie.

Combien cet étal dura-t-il, c'est ce qu'elle ne sut jamais ; elle fut réveillée par le froissement des herbes et un sifflement aigu. Instinctivement elle se redressa, et ses regards épouvantés se croisèrent avec ceux d'un serpent. Emma était courageuse, mais soit que ses sens fussent encore engourdis, soit que le reptile exerçât sur elle une attraction magnétique, elle ne put faire un mouvement ; elle sentait son cœur battre avec violence, elle comprenait le danger, et cependant elle ne faisait rien pour l'éviter.

Dans cet affreux moment, les idées d'Emma envahirent rapidement, son cerveau, elle pensa à l'horrible mort qui lui était réservée ; au chagrin qu'éprouverait son malheureux père, si, échappé à la fureur des flots, il revenait un jour sur cette île, où tout lui rappellerait la fille adorée qu'il aurait perdue pour toujours. L'image de son fidèle Azor se présenta aussi à

elle. Mais il l'avait abandonnée, et dans cet instant il était loin d'elle. Seule, sans secours, Emma, murmura ces mots :

« Adieu, père bien-aimé ; mère chérie, je vais le rejoindre ; mon Dieu, recevez-moi près de vous. »

Comme elle finissait cette prière, Azor parut ; en regardant sa maîtresse, l'intelligent animal comprit qu'un danger la menaçait : suivant donc la direction des yeux d'Emma, il ne tarda pas à découvrir la cause de l'effroi de la jeune fille. Prompt comme l'éclair, il tourna le serpent, et avant que celui-ci se fût aperçu de l'ennemi qui lui arrivait, Azor l'avait écrasé de sa redoutable patte.

Emma était sauvée.

Elle tendit les bras à son intrépide défenseur, et inclinant sa jolie figure sur la bonne grosse tête du chien, elle le couvrit de baisers et de larmes.

Azor reçut ces caresses avec bonheur, et ses joyeux aboiements allèrent au loin effrayer les paisibles habitants de ces bois.

Quand Emma fut remise de la vive émotion qu'elle avait éprouvée, elle quitta une place qui avait failli lui être si funeste, elle chercha à sortir de la forêt ; mais il semblait qu'elle fût enchantée, car trois fois, notre voyageuse se retrouva au bord du joli lac ; enfin l'antilope qui, elle aussi, l'avait suivie tout en gambadant de droite à gauche, monta sur une roche, puis sur une seconde et parut bientôt dominer la pièce d'eau. Après avoir balancé quelques instants, Emma se décida à la suivre, choisissant les endroits qui offraient le moins de danger.

Plus Emma s'éloignait du lac et plus le paysage devenait sauvage. Elle ne voyait plus que de larges et hautes pierres blanches superposées les unes sur les autres et formant un rempart qui l'entourait dans son réseau ; plus de verdure, plus un filet d'eau qui vînt lui apporter un peu de fraîcheur ; rien que les rayons d'un soleil incandescent, qui en tombant d'aplomb sur les roches, faisaient penser à la jeune fille qu'elle se trouvait au milieu d'une fournaise ardente.

Incapable de reconnaître le chemin qu'elle avait suivi dans la montagne, et qui l'aurait ramenée dans la forêt, elle erra deux jours dans cette triste solitude, accablée de fatigue et sentant à chaque instant ses forces diminuer. La nuit, il tombait une petite rosée qui la soulageait un peu ; mais au lever du soleil la chaleur revenait, pompait ce peu d'humidité, et alors les souffrances d'Emma recommençaient. La pauvre enfant avait bien eu la précaution de remplir sa gourde avec l'eau du lac, mais son chien avait eu

soif et elle lui avait généreusement abandonné sa part ; maintenant plus une goutte ne lui restait pour humecter ses lèvres desséchées.

Emma finit par ressentir des éblouissements, des tintements dans les oreilles, et elle s'affaissa sur le sol, où elle resta anéantie.

Quelques minutes se passèrent dans cette prostration complète, puis elle aperçut à quelques pas en avant une large nappe d'eau qui reflétait l'azur des cieux ; elle s'étonna de ne pas l'avoir découverte plus tôt, et faisant un effort suprême, elle se releva, fit quelques pas, mais à sa grande surprise le lac avait disparu pour faire place à un immense verger, qui montrait à ses yeux ravis, de beaux fruits dont les vives couleurs engageaient la main à les cueillir. Ensuite de jolis animaux venaient remplir ce jardin, et de tous côtés Emma les voyait courir vers une source qui répandait son eau limpide pour féconder de vertes prairies.

Ce mirage exerça une telle attraction sur la jeune voyageuse que ses forces lui revinrent ; elle se mit à courir espérant atteindre le but de ses désirs. Elle ne songeait plus à regarder devant elle, ni à s'inquiéter des dangers que les excavations existant entre les roches pouvaient lui présenter. Elle courait, courait toujours, soutenue par la fièvre qui la minait, quand soudainement les pieds lui manquèrent, et elle se sentit précipitée d'une hauteur de plusieurs mètres.

Lorsque Emma reprit ses sens, son premier regard, rencontra celui d'Azor, qui poussait des hurlements plaintifs, il croyait sa maîtresse morte ; auprès de lui se tenait l'antilope, qui par sa contenance triste montrait aussi le chagrin qu'il éprouvait.

Emma voulut faire un mouvement, mais aussitôt elle ressentit une douleur aiguë dans tout le corps ; quelque chose de tiède coulait sur sa figure, elle y porta la main et reconnut que c'était du sang. Dans sa chute elle avait saisi une touffe d'herbe qu'elle tenait encore, elle la mit sur la blessure qu'elle s'était faite à la tête, et quelques minutes suffirent pour arrêter l'hémorrhagie.

Emma avait été heureusement précipitée dans une excavation humide et sablonneuse, dont le sol mou avait amorti la violence du coup. De larges flaques d'eau étaient près d'elle, elle put donc éteindre la soif qui la consumait, et cette fraîcheur ayant répandu un peu de bien-être chez la blessée, elle espéra être assez forte pour continuer son excursion. Mais hélas ! quand elle voulut se soulever, elle s'aperçut avec désespoir qu'elle était incapable de se soutenir ; tout ce qu'elle put faire, fut de se traîner en

rampant vers une partie du terrain qui était couverte d'une mousse épaisse et qui lui permettait de reposer son pauvre corps tout endolori.

Parvenue près d'un arbre, elle s'arrêta épuisée ; les douleurs qu'elle avait ressenties dans ce pénible trajet avaient été si grandes, qu'une sueur froide l'inondait, et ses sens l'abandonnèrent une seconde fois.

Cet évanouissement fut de courte durée. Emma rouvrit bientôt les yeux, et s'accrochant à son fidèle Azor, elle put s'asseoir et s'adosser à un arbre. Elle vit avec bonheur que des courges poussaient tout à l'entour de l'endroit où elle était. Azor, qui ne l'avait pas quittée, comprit l'expression des yeux de sa maîtresse et courut lui chercher quelques-uns de ces fruits, qu'il avait l'instinct de lui mettre dans la main. Cette nourriture lui fut d'un grand secours, et elle s'endormit en remerciant Dieu de ce nouveau bienfait.

Le lendemain, un sommeil réparateur avait fortifié Emma ; elle put faire quelques pas en se soutenant aux arbres près desquels elle s'était reposée la veille ; ses douleurs étaient moins vives ; mais sa tête était brûlante ; toujours altérée, il lui était impossible d'étancher l'insupportable soif qui la tourmentait. Heureusement elle se souvint qu'elle avait mis les fèves de tamarinier dans sa poche ; elle prit une courge, la nettoya et fit signe à son chien d'aller la remplir d'eau. Ce bon animal accomplit cette action avec une adresse remarquable. Emma mit plusieurs fèves dans ce vase, afin de se composer une boisson qui pût la délivrer de la fièvre, que le soleil ardent auquel elle avait été exposée pendant son séjour dans les rochers, lui avait occasionnée.

Ce remède si simple la guérit très-promptement, et elle s'applaudit beaucoup d'avoir profité des lectures instructives que son père lui faisait pendant les longues soirées d'hiver. Cependant son séjour dans cette espèce d'entonnoir fut plus long qu'elle ne l'eût désiré ; mais si la fièvre l'avait quittée, il lui était resté dans tous les membres une courbature, qui lui conseillait de prendre encore quelques jours de repos, avant de chercher à regagner son séjour ordinaire.

Un des grands regrets de la jeune fille était la perte de son arc et de son panier, qu'elle avait laissés dans la montagne lorsqu'elle avait couru après le mirage trompeur qui avait failli causer sa mort. Le panier contenait plusieurs choses nécessaires pour son voyage, et cette perte lui était bien sensible.

Tandis qu'elle s'abandonnait à ces tristes pensées, Azor, qui semblait les avoir devinées, parut tenant dans sa gueule son arc, et sans attendre les

remerciements de la maîtresse, il repartit avec rapidité pour se montrer de nouveau avec le précieux panier. La joie d'Emma fut grande en s'apercevant que les œufs des poules d'eau s'étaient parfaitement conservés, et qu'ils n'avaient aucunement souffert dans le trajet qu'Azor leur avait fait parcourir.

L'habitude du travail était devenue une seconde nature pour la jeune exilée, et l'inaction à laquelle sa maladie la condamnait lui était insupportable, aussi s'empressa-t-elle de prendre des fils d'agave, afin de se confectionner une gibecière dont elle sentait vivement le besoin. Elle comprenait que le pauvre Azor ne pouvait pas toujours porter son panier dans sa gueule, et que c'était même une barbarie de l'exiger sous un climat dont la chaleur brûlante accablait souvent ce bon chien.

Quant à elle, elle préférait une gibecière dans laquelle elle ferait tenir quantité de choses, à l'embarras d'avoir constamment un panier au bras. Elle espérait que sa nouvelle invention apporterait un soulagement notable à elle et à son compagnon.

Durant son travail, elle vit une nombreuse troupe d'oies sauvages qui vint s'abattre dans une des mares qui étaient près d'elle. Ces volatiles se plongèrent avec délices dans cette eau transparente, se poursuivirent tour à tour, et firent retentir l'air de leurs cris. Ces bêtes n'étaient pas du tout farouches ; après avoir attentivement regardé Emma, plusieurs s'approchèrent de la jeune fille, qui leur donna du riz qu'elle avait dans son panier, et bientôt elle se trouva entourée par toute la bande. Elle s'amusait beaucoup de cette société, quand Azor accourut mettre fin à cette réception, car les oies ne l'eurent pas plutôt entendu, qu'elles s'envolèrent au loin. Deux seules, plus hardies que les autres, demeurèrent perchées dans l'arbre sous lequel la jeune travailleuse était assise.

Tout le temps qu'Emma fut obligée de passer dans cette solitude, elles restèrent, et chaque fois qu'Azor, s'éloignait elles revenaient près de la jeune solitaire, avec laquelle elles devinrent si familières, qu'elles mangeaient dans sa main.

Lorsque Emma fut assez rétablie pour se remettre en route, les oies l'accompagnèrent une demi-journée, puis elles la quittèrent en poussant de grands cris. Cet adieu serra le cœur de la voyageuse, car elle s'était attachée à ces animaux, et elle regrettait de ne pouvoir les garder près d'elle.

A la fin du jour, Emma se trouva près d'une charmante rivière. Une végétation luxuriante s'étalait sur ses bords, et l'œil ravi avait peine à se

détacher du ravissant coup d'œil que cette riche nature lui offrait. Un grand arbre, que la vieillesse avait déraciné et fait tomber dans l'eau, appuyait ses branchés de l'autre côté de la petite rivière, et formait un pont naturel, pour aller dans une charmante petite île qui se voyait au milieu du courant.

Emma était incertaine si elle traverserait ce pont, pour s'établir dans cette île, qui peut-être lui offrirait un asile plus sûr pour la nuit, ou si elle resterait au bord de la rivière, quand Azor, attiré par la fraîcheur de l'eau, se précipita dedans et aborda de l'autre côté. Là ses aboiements joyeux invitèrent sa maîtresse à venir le rejoindre. Elle ne balança plus, et suivie de l'antilope, elle traversa ce pont fragile pour arriver près de son compagnon.

Prudente comme toujours, Emma fit le tour de l'île, qui aurait été plus justement nommée îlot, car son étendue était si restreinte que cinq minutes lui suffirent pour la visiter entièrement. Elle ne découvrit aucune bête malfaisante, et tout à fait rassurée, elle se prépara un lit d'herbes sur un petit monticule qui se trouvait dans le milieu de son nouveau domaine.

Au moment de se livrer au sommeil, elle entendit un battement d'ailes au-dessus de sa tête, et vit ses deux oies qui venaient lui souhaiter une bonne nuit.

Ce témoignage d'amitié réjouit son cœur, et ce fut avec le sourire sur les lèvres qu'elle s'endormit.

Au milieu de la nuit elle fut réveillée par Azor qui la tirait fortement par le bras. Surprise, elle se leva ; elle était environnée d'un brouillard intense, un fort clapotis se faisait entendre, et même un instant Emma crut ressentir un mouvement brusque, comme si l'île tournait sur elle-même et se détachait du sol.

Cependant comme toute oscillation avait cessé, elle pensa s'être trompée, et cherchait à percer l'obscurité, quand Azor poussa un hurlement prolongé. Emma lui parla, mais l'animal, insensible à la voix de sa maîtresse, continuait à se plaindre. De plus en plus étonnée, elle se baissa vers lui, et vit avec effroi que le pauvre chien tremblait de tous ses membres.

Cet état de peur était si extraordinaire chez Azor, qu'Emma fut convaincue qu'un grand danger la menaçait, d'autant plus que l'antilope elle-même était venue près d'elle, comme pour lui demander sa protection.

Qu'allait-il donc lui arriver ?

Le ciel, ordinairement illuminé par la clarté des étoiles, était sombre, et aucun objet ne pouvait être distingué à deux pas devant soi. N'importe ; Emma, désirant absolument connaître le danger qu'elle avait à redouter, fit

un mouvement pour quitter le monticule où la veille elle avait établi son lit ; mais aussitôt Azor se dressa, lui mit les deux pattes de devant sur la poitrine, et la contraignit à garder la place qu'elle occupait.

Docile aux avertissements de son protecteur, elle resta immobile et attendit le lever du soleil en adressant de ferventes prières à Dieu, afin qu'il continuât toujours à la protéger de sa puissance divine.

Les premières lueurs du jour expliquèrent à Emma le danger qu'elle aurait couru si Azor eût été éloigné d'elle. La rivière s'était enflée pendant les premières heures de la nuit, et ses eaux étaient montées jusqu'au pied de la petite éminence. La force du courant avait sans doute fait céder les racines du principal arbre qui retenait l'île au fond de la vase, et Emma vit avec épouvante qu'elle se trouvait sur un îlot flottant qui, entraîné par la crue des eaux, filait rapide comme une flèche.

Il lui était impossible de prévoir quand cette course désordonnée finirait ; chercher à gagner une des deux rives eût été une folie, car l'eau était couverte d'arbres avec leurs branches, d'amas d'herbes aquatiques, qui auraient sans nul doute enlacé l'imprudent qui aurait essayé de nager au milieu de ces obstacles, et une mort inévitable aurait été le résultat de cette imprudente tentative.

La malheureuse Emma dut donc se résigner à attendre le sort que la Providence lui réserverait. Elle se disait que peut-être la rivière allait décroître, qu'alors elle pourrait quitter son îlot ; en attendant cet instant, elle se nourrirait des provisions qu'elle avait apportées avec elle, et quelques jours seraient bientôt passés.

Mais un nouveau sujet d'effroi vint s'ajouter à tous les autres.

L'îlot était formé d'arbres qui avaient été entraînés par des crues semblables à celle dont Emma souffrait en ce moment, et les branches, enlacées entre elles, commençaient à se disjoindre. Une heure encore, Emma se trouverait sans ressources et périrait inmanquablement, car le talent de natation d'Azor se trouverait paralysé par les herbes flottantes.

Au milieu de ces cruelles réflexions, un de ces arbres géants de la création passa rapidement, ses branches heurtèrent le frêle îlot, et la secousse fut si forte que la jeune fille fut renversée, l'antilope alla rouler quelques pas plus loin, et le pauvre Azor fit un plongeon un peu inattendu.

L'îlot, arrêté dans sa course, fut jeté de côté et se trouva encaissé entre l'ennemi qui l'avait si brusquement abordé et un rocher qui avait roulé dans l'eau, quelques siècles auparavant, dans une autre convulsion de la nature.

Après des peines inouïes, Emma parvint à gravir le rocher, sur lequel l'antilope l'avait déjà précédée, toute joyeuse de se retrouver sur un terrain un peu moins mouvant que celui qu'elle venait de quitter.

Les oies voltigeaient toujours au-dessus de la tête de la jeune fille, et Azor avait fini par s'accoutumer à elles en voyant l'amitié que sa maîtresse ressentait pour elles.

Emma, pensant que la vallée où elle demeurerait se trouvait plus au nord, laissa la rivière de côté pour traverser de grandes prairies dans lesquelles son chien trouva un gibier abondant. Ces prairies ne tardèrent pas à rejoindre la chaîne des rochers qui partageaient l'île en deux. Elle les suivit espérant qu'ils la ramèneraient près de son habitation, car elle se sentait fatiguée de la longue course qu'elle avait faite.

Durant sa route elle fit une découverte qui la récompensa entièrement de ses peines. Comme elle entraît dans une grotte pour laisser passer l'ardente chaleur du jour, elle aperçut au fond un objet que l'obscurité qui régnait dans ce lieu, ne lui permettait pas de reconnaître : craignant que ce ne fût un serpent, elle hésitait à avancer, lorsqu'un bêlement plaintif se fit entendre.

Toute joyeuse en reconnaissant le cri d'un animal qui lui avait été si familier dans sa patrie, Emma se précipita vers le fond de la grotte ; elle trouva un tout jeune chevreau, qui, étendu sur un lit de mousse que la prévoyance maternelle lui avait arrangé, appelait sa mère pour lui réclamer sa nourriture quotidienne.

Emma prit le jeune animal dans ses bras, et cherchait à apaiser ses cris, quand la lumière qui pénétrait dans la caverne fut obscurcie par un corps qui entraît. C'était la chèvre qui accourait à l'appel de son enfant.

La vue d'Emma ne l'arrêta pas, et elle se présenta devant elle, comme pour lui demander sa progéniture ; la jeune fille sourit, et remettant le chevreau à terre, elle put contempler le touchant spectacle de cette mère allaitant son petit. Emma, comprenant toutes les ressources que la capture de cet animal pouvait lui offrir, sortit de la grotte, alla chercher des herbes, et revint les présenter à la chèvre, qui, touchée de cette attention, frotta sa tête contre la main d'Emma pour la remercier. Dès ce moment le traité d'alliance fut signé entre elles deux.

Lorsque Emma quitta la caverne, elle eut soin d'emporter le petit chevreau, trop jeune encore pour marcher ; elle était sûre d'avance que sa mère le suivrait. D'abord la présence d'Azor ne sembla pas être du goût de la chèvre ; mais les recommandations de sa maîtresse et quelques poignées

d'herbes mêlées avec du sel apprivoisèrent tellement la dernière que les membres de la petite caravane continuèrent à marcher en parfaite harmonie.

Emma serait à mon tour l'escarpement des rochers ; elle voulait traverser cette partie de la montagne afin de rentrer chez elle. Elle avait pensé que le chemin lui serait facile, mais elle s'était trompée, et elle eut peur de s'égarer encore une fois. Enfin, après avoir curieusement parcouru ces rochers, où les accidents de la nature se multipliaient à chaque pas, elle arriva au sommet, et se tournant du côté opposé à la vallée, elle reconnut, avec un nouveau sentiment de gratitude, que la Providence avait permis que son voyage se fit dans la partie la plus riante et la plus fertile de l'île. Il n'y avait en effet au delà que des buissons, quelques bouquets de bois traversés par une petite rivière alimentant sous le roc le ruisseau de la vallée, et des landes qui avoisinaient le rivage de la mer, et donnaient à toute cette contrée un aspect sauvage qui portait dans l'âme une profonde mélancolie.

« Que serais-je devenue, ô mon Dieu ! si vous m'eussiez abandonnée sur cette plage déserte ! s'écria Emma en considérant ces tristes lieux. Quelle différence avec ma jolie vallée, où je ne puis faire un pas sans rencontrer quelque nouvelle richesse, où le chant des oiseaux récrée mon cœur, où des arbres touffus et toujours verts me prêtent sans cesse leur doux ombrage ! Oh ! c'est aujourd'hui plus que jamais que je sens tout le prix des bienfaits dont vous avez daigné me combler dans ma misère ! »

Tandis qu'elle rendait au ciel ce nouvel hommage de reconnaissance, Azor, qui avait pris les devants, et qui s'était mis à parcourir les rochers, accourut soudain vers elle en aboyant de toutes ses forces et en gesticulant, comme s'il apercevait quelque chose d'étrange. Étonnée de ses cris et de ses mouvements extraordinaires, Emma suit avec anxiété la direction des regards de son fidèle compagnon, et tend son arc en frissonnant ; car elle craint que ce ne soit la vue de quelque animal féroce qui le jette dans une telle agitation ; mais qu'on se peigne celle dont elle fut elle-même saisie, lorsqu'elle aperçut, sortant d'un bouquet de bois, à quelque distance du rocher, une femme et un enfant qui, ayant levé les yeux aux aboiements du chien, la voient elle-même, tombent à genoux, et lui tendent les bras en implorant son secours.

L'une et l'autre, les cheveux en désordre, et n'ayant que des lambeaux pour cacher leur nudité, étaient d'une maigreur effrayante : la femme surtout paraissait si malade et si faible, que vainement elle essaya d'articuler quelques mots pour se faire entendre d'Emma, qui, dans son

saisissement, était restée immobile sur la pointe du rocher d'où elle les avait aperçues.

« Maman ! prenez pitié de maman ! » crie la petite fille, en montrant sa mère. A ces mots prononcés en français, Emma n'écoutant plus que son cœur, ramasse le panier où sont les provisions, et le donne à Azor, auquel elle est parvenue à imposer silence, et mesurant de l'œil le revers du rocher, elle se hasarde à le descendre, bien qu'il soit infiniment plus escarpé que du côté de la vallée, et se trouve au bout de quelques instants près des deux infortunées, qu'elle reconnaît aussitôt pour ses compagnes dans le vaisseau et dans la chaloupe.

Quoi ! c'est vous, madame ! c'est toi, chère Henriette ! s'écrie-t-elle en les pressant tour à tour dans ses bras. Ah ! parlez, parlez ! dites-moi ce que je puis faire pour vous secourir...

— Chère Emma ! mon enfant a faim ! dit la mère d'une voix à peine articulée.

— Elle a faim ! pauvre petite ! Tiens, prends, voici du biscuit, de la viande, des dattes, du raisin ; et vous, madame, prenez, prenez aussi ! Oh ! que je suis heureuse ! »

L'enfant s'était jetée avidement sur la nourriture qu'Emma se pressait d'étaler à ses yeux ; mais madame Duval, quoique mourante, rassembla toutes ses forces pour lui en retirer une grande partie. « Chère enfant, tu périrais, si tu mangeais de toutes ces choses, lui dit-elle ; il y a longtemps que tu n'as rien pris..... »

Emma pleurait à chaudes larmes en voyant un tel excès de misère ; et se souvenant qu'Azor avait dans son panier des vases de coco pleins d'eau sucrée et de bouillon de tortue, elle les présente à la pauvre femme, qui, ayant avalé quelques gouttes de bouillon, appelle son enfant pour lui en donner aussi, et dit ensuite à sa jeune bienfaitrice :

« J'allais mourir avec une pensée bien cruelle ; je laissais ma fille sur cette terre de douleur ; mais maintenant que Dieu, touché de mes larmes, vous a envoyée à moi, comme un ange tutélaire, je ne crains plus rien pour elle ; mon dernier soupir sera moins affreux...

— Votre dernier soupir ! s'écrie Emma avec effroi ; que dites-vous, madame ? Ah ! laissez-moi espérer que votre enfant et moi nous n'aurons pas un tel malheur. Hélas ! que deviendrais-je, s'il fallait vous perdre après vous avoir retrouvée ? Ne savez-vous pas qu'ils m'ont enlevée à mon père ; que depuis un an je suis seule dans cette île ?

— Du moins, reprit la femme mourante, vous y avez découvert des ressources qui m'ont totalement manqué ; et Dieu, en vous sauvant des flots et en protégeant votre existence, avait sans doute ses desseins sur vous ; il voulait vous charger d'une pauvre petite créature qui tout à l'heure sera orpheline... Emma, recevez ce dépôt sacré qu'une mère vous confie ; prenez cette enfant, conduisez-la dans le lieu où vous avez vécu, où vous avez trouvé toutes ces choses ; devenez son appui, son guide : le ciel vous bénira ; il vous fera retrouver votre père...

— J'ai besoin de cette espérance, interrompit Emma suffoquée par ses sanglots ; mais vous, madame, pourquoi désespérer de votre vie ? J'ai dans la vallée, près d'ici, de quoi vous nourrir avec voire chère petite ; je redoublerai de soins et de travail pour que vous ne manquiez de rien ni l'une ni l'autre... Oh ! prenez, prenez courage, je vous en conjure !

— Bonne Emma ! je voudrais qu'il me fût donné de répondre à vos vœux, dit l'infortunée en poussant un profond soupir ; mais, vous le voyez, le chagrin et le manque de nourriture ont consumé mes jours ; ils sont entièrement épuisés, je le sens ; toutefois, ne parlons plus de ce triste événement, que j'attendrai maintenant avec plus de tranquillité ; laissez-moi mettre les instants à profit pour jouir de votre vue si douce, si consolante ; dites-moi comment-vous vous êtes échappée de l'abîme où je vous crus engloutie, comment vous avez vécu depuis notre commun désastre. »

Alors Emma, quoique déplus en plus épouvantée de l'état déplorable et des tristes prévisions de cette femme si malheureuse, lui raconta de quelle manière son fidèle Azor l'avait sauvée, comment elle avait trouvé la grotte et la vallée, et toutes les alternatives de crainte, de douleur et d'espérance qu'elle y avait éprouvées. Madame Duval l'écouta avec un intérêt toujours croissant : car elle songeait avec un inexprimable bonheur que son enfant allait avoir pour appui un ange de vertu, qui lui donnerait l'exemple du courage et de la résignation. Tenant les mains de la charmante fille serrées dans les siennes, elle les portait tantôt sur son cœur ; tantôt sur ses lèvres décolorées ; et voyant de quelle manière elle avait été amenée dans l'île, elle rassembla toutes ses forces, et lui dit :

« Vous vous souvenez trop bien de nos craintes dans le navire durant l'affreuse tempête, pour que je sois obligée de vous les rappeler ; mais ce que vous ignorez, chère Emma, c'est comment je me trouvai avec vous dans la chaloupe. Hélas ! c'est au mouvement de désespoir qui me fit vous

suivre, que je dois les maux qui m'ont accablée dans ce désert avec ma malheureuse enfant.

J'étais, vous le savez, couchée près d'elle et de vous, lorsque le matelot, par un funeste zèle, vint vous enlever de la chambre ; je l'entendis vous dire que le bâtiment allait sombrer, et qu'il ne restait plus qu'une seule embarcation dont ses camarades et lui s'étaient emparés. Alors, saisissant ma fille dans mes bras et n'écoutant que ma terreur, je suivis les pas de cet homme, et descendant avec lui dans la barque, j'obtins des matelots qu'ils m'emmenassent avec vous. Vous n'étiez pas alors en état de m'entendre ; vos cris, vos gémissements, me firent remarquer l'absence de votre père ; mais les lames d'eau qui fondirent sur la chaloupe et la poussèrent impétueusement loin du navire, m'empêchèrent d'insister pour qu'on l'emmenât. Je dois le dire, quelque pénible que soit un tel aveu, bientôt je ne songeai plus qu'au péril de mon enfant, et je ne m'aperçus même que la vague vous avait enlevée d'au près de moi que quand les matelots, entraînés par un mouvement d'humanité, poussèrent des cris, et s'efforcèrent de lutter contre les ondes pour vous sauver...

Hélas ! tout fut inutile, et ces hommes qui venaient de trahir leur devoir en abandonnant leurs chefs et les malheureux passagers qui étaient à bord, trouvèrent, beaucoup plutôt qu'ils ne le pensaient, la punition de leur crime. Une vague plus furieuse que toutes celles qui nous avaient assaillis, fondit sur le frêle esquif et l'engloutit au même instant : nous tombâmes tous à la mer, et le flot m'apporta sur le rivage avec ma pauvre enfant que j'avais tenue serrée contre mon sein...

Le lendemain, j'aperçus des cadavres sur le sable, continua l'infortunée : c'étaient ceux de mes compagnons, mais je n'eus pas le courage de disputer la mer leurs tristes dépouilles ; la marée montante les fit disparaître... Je n'entreprendrai pas de vous peindre mon désespoir après cet affreux événement ; celui que vous avez éprouvé vous-même, peut aisément vous le faire deviner. Cependant, non, vous ne sauriez concevoir toutes mes douleurs, toutes mes angoisses : quand on est mère, chère Emma, on a deux âmes pour souffrir, et les maux de mon enfant furent si cruels, que je ne comprends pas comment jusqu'ici j'ai pu, sans mourir, en être le témoin.

Ce côté de l'île, où le malheur m'a conduite, ne m'offrit d'autres ressources que des coquillages, quelques œufs de tortue, et des glands que je ramassai sous ces chênes qui me servirent d'ombrage. La crainte des animaux féroces, celle des sauvages que je pourrais rencontrer, et plus

encore, l'extrême faiblesse où me réduisit bientôt la fièvre qui me dévore depuis un an, m'empêchèrent de pousser plus avant mes recherches et de gravir ces rochers ; je ne trouvai même aucun moyen de me procurer du feu ; et lorsque la saison pluvieuse me surprit dans cette horrible situation, je sentis que je ne résisterais pas à l'excès de mes maux. Peut-être, hélas ! ai-je manqué de résignation pour obtenir du ciel qu'il les adoucît : je lui adressais mes plaintes et non mes prières ; il ne m'a point écoutée, et depuis, mon état empira à tel point, que souvent je n'eus pas la force de me traîner jusqu'au bord de la mer pour chercher la subsistance de mon enfant, ou jusqu'à la rivière pour étancher la soif qui dévorait mes entrailles... Depuis hier matin, chère Emma, je n'avais rien pris. Couchée sous les arbres, j'attendais la mort, lorsque tout à coup les aboiements de votre chien, dont la surveillance fut sans doute éveillée par les gémissements de ma pauvre petite, m'arrachèrent à mon anéantissement. Craignant quelque nouveau danger, ou plutôt inspirée par le ciel, je m'efforçai de sortir de dessous les arbres pour voir d'où partaient les aboiements, et aussitôt je vous aperçus au sommet du rocher. La distance, le changement de votre taille et de votre vêlement, m'empêchèrent d'abord de vous reconnaître ; mais c'était un être humain qui m'apparaissait, je ne doutai point qu'il ne me fût envoyé par Dieu lui-même, et je tombai à genoux pour implorer son secours.

Voilà, chère Emma, continua la malheureuse mère d'une voix presque éteinte, tous les détails que ma faiblesse me permet de vous donner sur ma déplorable existence dans ce lieu. Maintenant, laissez-moi mettre les instants à profit pour vous faire une dernière recommandation sur ma fille. Si, comme je l'espère, vous sortez un jour avec elle de cette île déserte, n'abandonnez cette innocente créature que lorsque vous l'aurez remise entre les mains de son père.... Voici un portrait, ajouta l'infortunée, en détachant de son cou un large médaillon : c'est celui de mon mari, vous connaissez son nom : j'allais le joindre à Buénos-Ayres. Alors j'espérais le bonheur : aujourd'hui tout est fini pour moi... Vous lui direz, bonne Emma, que je mourus en songeant à lui, en bénissant notre chère Henriette !... »

Ici la pauvre mère s'arrêta ; ses forces étaient entièrement épuisées par l'effort qu'elle venait de faire, une sueur froide ruisselait sur son front ; mais ayant pris un peu d'eau sucrée, elle fit un nouvel effort sur elle-même, et demanda à être conduite dans une des cavités du rocher où elle faisait habituellement sa demeure. Elle voulait éviter ainsi à sa jeune bienfaitrice le

soin de l'y porter après sa mort, qu'elle sentait bien n'être pas éloignée ; et quelque douloureuse que fût cette pensée, elle eut le généreux courage de ne point le dire à Emma, qui, ne la devinant pas en ce moment, s'empressa de courir à la caverne dont l'entrée était très-étroite, et ayant ramassé à la bâte, sous les arbres qui l'avoisinaient, de la mousse et une grande quantité de feuilles sèches, elle en forma un bon lit à la malade, et l'y conduisit ensuite avec la plus tendre sollicitude.

Pendant qu'elle prenait tous ces soins, la jeune Henriette, qui était douée d'un excellent naturel, la suivait et l'aidait de son mieux : on eût dit que cette enfant comprenait toutes ses obligations envers Emma, et qu'elle sentait que bientôt elle n'aurait plus d'autre appui sur la terre.

« Oh ! que tu es bonne ! lui disait-elle, de m'avoir donné à manger ; j'avais si faim ! et puis tu as fait un bon lit à maman ! Quand je serai grande comme toi, je lui en ferai toujours de pareils.... Es-tu bien, chère maman ? Mon Dieu, comme tu es pâle ! Ah ! n'aie plus de chagrin, ton Henriette n'a plus faim du tout ; mais dis-lui donc quelque chose... »

La pauvre mère versa des larmes et ne put répondre à ce tendre appel.

Emma, le cœur brisé, considérait en silence ce déchirant tableau, et cherchait dans son esprit quelque moyen de soulager celle qu'elle eût été si heureuse de conserver à la vie. Agenouillée près d'elle, elle s'efforçait de réchauffer ses mains glacées dans les siennes ; et elle voulut même se dépouiller de sa robe de peau pour la couvrir ; mais madame Duval s'y opposa absolument, et ayant ensuite fait signe à sa fille de s'éloigner un peu, elle dit très-bas : « Chère Emma, je suis bien, ne vous tourmentez pas ainsi ; priez seulement pour une infortunée qui vous devra une douce pensée à son heure dernière. La mort n'a plus rien qui m'effraie ; car je vous l'ai dit, je vois en vous un ange envoyé du ciel, qui, sans doute, a voulu m'annoncer ainsi sa miséricorde... Écoutez, continua-t-elle en la regardant avec une expression indéfinissable ; la journée s'avance, lorsque vous aurez prié pendant quelques instants, amenez-moi ma fille, que je l'embrasse encore ; puis promettez-moi de vous en aller avec elle et de ne plus revenir ici : vous n'y éprouveriez que des émotions pénibles qui ne sont pas faites pour votre âge ; il faut les éviter, il faut vous conserver pour mon enfant...

— Que je vous quitte ! interrompit Emma hors d'elle-même ; ah ! madame, n'exigez pas de moi une telle action, je vais prier pour vous de toute mon âme ; mais vous quitter, vous abandonner dans cet état de

faiblesse ! oh ! non, non.... Pourquoi d'ailleurs désespérer de vous rétablir ? Demain, si vous êtes un peu mieux, j'irai à ma grotte chercher de quoi vous faire quelque boisson adoucissante, et peut-être aurai-je ensuite le bonheur de vous y conduire avec cette chère enfant, à laquelle, dans tous les cas, je vous promets de me dévouer. »

Profondément émue, la mourante ne put répondre, mais un tendre et douloureux regard assura Emma qu'elle céda à ses instances et qu'elle recevait sa promesse.

La nuit qui survint bientôt fut assez calme. Emma la passa presque tout entière à genoux ; mais sur le matin elle se sentit si abattue et si fatiguée qu'elle fut contrainte de s'étendre à côté de l'enfant, à qui elle avait aussi arrangé un lit-de feuilles nouvelles, et elle s'y assoupit pendant quelques instants.

Quand elle s'éveilla, c'en était fait ; madame Duval avait cessé de souffrir ; Henriette n'avait plus de mère....

Ce ne fut pas sur-le-champ que la pauvre Emma s'aperçut de ce malheur. A son âge on reconnaît difficilement les signes de la mort ; à peine croit-on à la possibilité de cette mort si terrible. Cependant madame Duval lui avait annoncé la sienne d'une manière si positive, que bientôt elle finit par ne plus se faire illusion.

Frappée alors d'une terreur soudaine, elle frémit, et n'osa plus jeter les yeux sur ce cadavre, dont tout à l'heure encore elle pressait la main glacée... Ses genoux fléchissent, elle sort en chancelant de la caverne, et tombe éperdue au pied d'un arbre. Mais bientôt le souvenir de l'enfant qu'elle a laissée endormie la rappelle à elle-même.

« Pauvre petite ! dit-elle, tu n'as plus de mère, et je t'oubliais ! O mon Dieu ! donnez-moi le courage de rentrer dans cet antre, devenu un tombeau. »

Se relevant alors, elle va, en frémissant, enlever Henriette dans ses bras, revient la déposer au pied de l'arbre, et se sentant plus forte après cette action, qui lui a coûté le plus pénible effort, elle retourne se mettre en prière à l'entrée de la caverne, jusqu'à ce que le réveil de l'enfant l'arrache à ce pieux devoir.

Pressée de lui donner à déjeuner, elle visita ses provisions, et vit qu'il lui en restait assez pour qu'elle ne fût pas obligée d'abandonner ce jour même la dépouille mortelle de l'infortunée qu'elle croyait entendre encore lui redemander sa fille ; mais voulant ménager la sensibilité de celle-ci, elle lui

laissa croire que sa malheureuse mère reposait, et l'enfant heureuse de cette pensée, et ne recevant d'ailleurs que des caresses et des soins de sa jeune amie, se soumit sans murmure à demeurer sous le feuillage, où elle se mit à folâtrer avec Azor, tandis qu'Emma alla prier près de l'autel.

Quand la nuit vint, il fallut chercher un abri à quelque distance sous les rochers ; mais jamais nuit ne parut plus affreuse à Emma : malgré l'abattement que lui avaient donné tant de secousses, il lui fut impossible de dormir une seule minute, et reconnaissant enfin qu'elle ne pourrait prolonger de si cruelles émotions sans compromettre sérieusement sa santé ; elle alla dès l'aube du jour s'agenouiller pour la dernière fois à l'entrée de la funeste caverne ; la boucha avec des branches d'arbres et des broussailles, et prenant ensuite Henriette endormie dans ses bras, elle l'emporta du côté du rivage de la mer, par où elle supposait qu'il lui serait plus facile de rejoindre sa grotte, qu'en gravissant les rochers.

CHAPITRE VIII

Rien ne prépare deux âmes à
l'amitié comme la ressemblance
des destinées, surtout quand ces
destinées ne sont pas heureuses.

DE
CHATEAUBRIAND.



L serait difficile de peindre les divers sentiments qui remplissaient le cœur d'Emma en s'éloignant ainsi avec l'enfant que la Providence venait de lui confier. Enfin elle ne sera plus seule : un petit être charmant va occuper sa vie ; il l'entendra, lui répondra ; ses émotions, ses peines, ses plaisirs, tout sera partagé. Mais hélas ! quel déchirant souvenir viendra altérer celle douce jouissance ! Cette femme infortunée, cet affreux tableau de la mort qu'il n'est plus possible d'effacer de sa mémoire ! ...

« Pauvre mère ! tu ne la verras plus, cette chère enfant que tu m'as tant recommandée, disait-elle tout bas : tu n'auras plus le bonheur de la serrer dans tes bras : mais je l'aimerai pour toi et pour moi ; je lui apprendrai à bénir ton nom ; je la soignerai comme tu le ferais toi-même... Je tâcherai d'éloigner d'elle le besoin et la douleur... » Et en disant ces mots, elle pressait de ses lèvres les joues flétries de l'innocente créature, qui, en s'éveillant, lui demanda sa mère.

« Ta mère ! répéta Emma, ta mère.... elle est allée demander à Dieu de nous bénir, de nous faire sortir de cette île. En attendant, je vais te conduire à ma grotte, où elle m'a ordonné de te garder ; là tu ne souffriras plus de la faim ; je te soignerai, je t'aimerai comme si tu étais ma sœur.

— Dans la grotte, avec toi, oh ! je serai bien contente : mais allons chercher maman, je veux qu'elle y vienne avec nous.

— Ne dis pas, je veux, chère Henriette ; car ce que tu demandes est impossible : nous ne pouvons rien sur la terre sans la volonté de Dieu, qui

est notre père, notre bon père à tous. Si lu le pries, et te soumetts toujours à lui, il exaucera tes prières ; il te rendra heureuse et ta mère aussi. »

L'enfant se lut pendant quelques minutes, et dit ensuite : « Est-ce que maman est guérie ?

— Elle ne souffre plus, je l'espère...

— Quand viendra-t-elle nous chercher ? »

Ici Emma, plus embarrassée, plus attendrie que jamais, la reprit dans ses bras, et lui répondit avec une indicible tendresse : « Chère Henriette ! ne me fais plus de questions, je t'en conjure ; je ne puis te dire quand nous sortirons de ce lieu ; c'est de Dieu seul que doit venir notre délivrance. »

En achevant ces mots, elle chercha à la distraire en lui montrant Azor, qui, tout joyeux sans doute de quitter le sol aride où il s'était ennuyé, avait pris les devants et revenait en faisant mille bonds pour annoncer à sa maîtresse la découverte d'une tortue.

Bientôt, en effet, elle en trouva une sur le sable, qu'il avait mise hors d'état de lui échapper. Elle la ramassa avec plusieurs œufs qu'elle découvrit aux environs, se promettant de les faire cuire à son arrivée ; mais la route à parcourir était beaucoup plus longue qu'elle ne l'avait cru, parce que les rochers qu'il fallait tourner s'étendaient fort loin sur le rivage : elle dut faire halte bien des fois, à cause de l'enfant, et chercher des huîtres pour lui donner à déjeuner. Ayant ensuite pris le parti de l'emporter sur son dos, elle parvint jusqu'à la caverne qui servait d'entrée au passage obscur, et revit enfin sa grotte, sa vallée, ses oiseaux qui l'accueillirent par mille caresses et auxquels se joignirent les nouveaux hôtes, qui allaient par leur présence amener un surcroît de gaieté et de bonheur.

Une profonde émotion s'était emparée de l'âme d'Emma en déposant l'a petite fille dans sa demeure.

« Sois ici la bienvenue, dit-elle en la serrant affectueusement sur son cœur ; tu es le don le plus précieux que le ciel pût m'offrir dans mon triste exil. »

L'enfant, tout en lui rendant ses caresses, jetait autour d'elle des regards étonnés. Les oiseaux qui étaient venus se percher sur les épaules de sa jeune amie, la faisaient doucement sourire, et, quand elle aperçut le charmant parterre, elle s'écria en battant ses petites mains l'une contre l'autre : « Oh ! joli ! joli ! dis, comment appelles-tu cela ?

— Cela s'appelle des fleurs, répondit Emma en lui cueillant un bouquet : chère petite ! il y a donc bien longtemps que tu en as vu ?

— Moi ! jamais !

— Oh ! si ; mais tu l'as oublié, pauvre enfant... !

Eh bien ! ici tu les verras tous les jours, ces fleurs qui te plaisent tant ; tous les jours je t'en ferai un bouquet ; car je désire te rendre heureuse, te faire oublier ce que tu as souffert... »

A son tour, Henriette l'embrassa en lui disant : « Que lu es bonne ! oh ! les jolies fleurs, les beaux arbres ! qu'on est bien ici ! si tu veux, allons chercher maman... »

Emma, le cœur gros de soupirs, feignit de ne pas entendre ; car il lui semblait affreux d'arracher brusquement à cette enfant l'espoir qu'elle nourrissait de revoir sa mère : d'ailleurs on lui avait dit souvent que l'enfance est oublieuse, et, se fiant à cette disposition, elle espérait qu'en cherchant à distraire Henriette, elle parviendrait à la faire renoncer à son idée sans lui causer une trop vive affliction.

L'ayant donc laissée au milieu du parterre avec le bouvreuil et le perroquet, elle s'éloigna pour vaquer aux soins du ménage. Il fallait faire à dîner à sa chère petite orpheline et au bon Azor qui rôdait autour d'elle d'un air soucieux, comme pour lui reprocher de ne pas songer à lui.

Malheureusement, le feu qu'elle avait couvert était entièrement éteint, et il ne restait plus pour servir d'amadou qu'un très-petit morceau de mousseline, que la jeune ménagère désirait beaucoup conserver pour les cas de nécessité absolue ; toutefois, depuis son séjour dans l'île, elle s'était rappelé, d'après ses entretiens avec Dominique, que les sauvages se procuraient du feu en frottant fortement l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec, et, ayant eu au même instant recours à ce moyen, elle parvint, à sa grande joie, à voir briller son foyer, près duquel accourut Henriette en manifestant une nouvelle surprise.

Hélas ! la pauvre petite avait enduré de si cruelles privations, qu'en oubliant les fleurs et tous les objets qui contribuent aux plaisirs de l'enfance, elle avait oublié aussi l'usage du feu et des choses les plus simples, les plus ordinaires de la vie. Ainsi, lorsque sa jeune amie la plaça à table devant un vase de terre plein d'un excellent potage, et qu'elle lui mit dans la main une cuiller de bois pour le manger, elle demeura interdite, et il fallut qu'Emma lui montrât l'emploi de cet ustensile, pour qu'elle se décidât à s'en servir ; mais, lorsqu'elle eut goûté la soupe, dont elle avait été privée depuis si longtemps, et qu'elle vit étaler à ses yeux un beau plat de tortue, de bonnes patates et des fruits secs, elle poussa des exclamations

de joie, et, faisant à chaque morceau une part à côté de son assiette, elle s'écriait : « Pour maman ! pour maman ! »

Il est aisé d'imaginer l'effet que durent produire sur Emma ces mots prononcés avec tant de bonheur par la pauvre petite. Elle la contemplait avec un serrement de cœur inexprimable ; mais voulant absolument la distraire, elle l'emmena, après le dîner, sous le baobab, pour lequel elle avait toujours eu une grande prédilection, et après y avoir inscrit la date de l'arrivée de l'intéressante enfant dans la vallée, elle se mit à chanter en s'accompagnant de sa guitare, sur laquelle elle était devenue très-habile. Aussitôt mille oiseaux de toutes les couleurs accoururent à ses chants, et lui composèrent le plus charmant auditoire. « Oh ! joli ! joli ! criait Henriette en l'écoulant. Que tu es bonne ! que je t'aime ! »

Heureuse de la joie naïve et de la tendresse que lui témoignait sa chère petite compagne, la jeune fille répandit alors de douces larmes : il y a tant de bonheur à se sentir aimé et à exercer cette noble faculté de notre âme, qui nous porte à la bienveillance et à l'affection ! Plus qu'aucune autre, Emma pouvait apprécier ce plaisir délicieux, car elle avait senti bien cruellement le malheur attaché à une complète solitude.

A la vérité, ce petit être que la Providence l'appelle à chérir et à protéger, ne peut répondre à tous ses sentiments, encore moins à toutes ses pensées, ni s'associer à ses déchirants souvenirs ; pour ces derniers surtout, elle sera seule encore, et ses larmes couleront solitaires ; mais ses mouvements, ses actions, sa vie auront un témoin ; une voix répondra à la sienne ; désormais ce ne sera plus d'elle-même qu'elle s'occupera ; elle aura à penser à d'autres besoins, à une autre existence ; en un mot, elle aura des devoirs à remplir, et, pour un cœur comme le sien, ces devoirs deviendront chaque jour et plus chers et plus sacrés. Déjà ne jouit-elle pas délicieusement du bien qu'elle a fait et de la joie qu'elle donne ? Ce sourire naïf placé sur les lèvres de la petite orpheline n'est-il pas son ouvrage ? Ah ! qu'il faudrait plaindre le cœur glacé qui ne comprendrait pas la douce satisfaction qu'elle éprouve !

Cette satisfaction dura jusqu'au moment où l'enfant, ramenée par elle à la grotte, y fut couchée et endormie. Alors Emma retrouva toutes les images lugubres qui l'avaient frappée depuis deux jours, et ses pleurs coulèrent de nouveau sur le sort affreux de madame Duval ; elle songea avec amertume que si elle eût plus tôt gravi le rocher du côté où se trouvait cette infortunée, elle eût pu, en l'arrachant à la misère, prolonger sa vie, et peut-être même la

lui conserver. Alors aussi elle se retraça le funeste événement qui l'avait elle-même séparée de son père, et ce déchirant souvenir l'empêcha de coûter un moment de repos pendant toute la nuit. Dès que le jour parut, elle se mit à écrire à ce père si tendrement aimé ; il lui semblait ainsi rapprocher l'instant d'une réunion pour laquelle elle eût donné la meilleure partie de son existence ; mais ce qu'elle écrivit se ressentit des tristes impressions qu'elle avait reçues.

« O mon bien-aimé père ! disait-elle, après avoir raconté la fin déplorable de madame Du val, cette affreuse mort a répandu dans mon esprit des craintes qui ne s'y étaient pas encore présentées... Involontairement je frissonne en pensant à vous : on dirait qu'une main de glace s'appuie sur mon cœur et le ferme à l'espérance...

Pourquoi ai-je eu le malheur de voir un si douloureux spectacle ? Son souvenir m'inspire mille fois plus d'horreur que celui de tous les dangers que j'ai courus au milieu des flots, et durant le terrible ouragan qui bouleversa ma solitude ; car ce souvenir me ramène à la pensée de tous les périls que vous avez pu courir aussi, et à celle des maux qui peut-être à cette heure vous accablent dans quelque lieu sauvage... O mon Dieu ! écarter de moi ces craintes désolantes ; bénissez, protégez mon malheureux père ; rendez-moi à son affection. Hélas ! jusqu'ici je n'ai supporté ma solitude et toutes les douleurs qui flétrissent ma jeunesse, que par l'espoir de retrouver cet être chéri. Si un tel espoir devait s'évanouir, que deviendrais-je ? où puiserais-je le courage de vivre ? »

Emma pleurait à chaudes larmes en traçant ces lignes ; mais tout à coup la petite s'éveilla, et lui dit d'une voix douce et caressante :

« Bonjour, amie, veux-tu m'embrasser ?

— Si je le veux ! oh ! oui ! » et en même temps elle courut la serrer dans ses bras.

« Tu pleures ?

— Ce n'est rien : la vue me console.

— Maman me disait cela aussi, et pourtant elle devint malade. Ne pleure plus, je t'en prie !

— Chère Henriette !

— Veux-tu me donner à manger ?

— Oui ; mais auparavant nous prierons ensemble, n'est-ce pas ?

— Pourquoi prier encore ? demanda l'enfant, à laquelle apparemment sa mère n'avait pas donné cette habitude ; nous avons prié hier au soir.

— Il faut prier tous les jours, chère Henriette, pour obtenir la continuation des bienfaits de Dieu. Ne t'ai-je pas dit que c'est à lui que nous devons notre nourriture et tout ce qui existe sur la terre ? Si nous cessions de prier, il se détournerait de nous, et nous retirerait ces dons sans lesquels nous ne pouvons vivre.

— C'est donc Dieu qui fait venir ces jolies fleurs et tous ces beaux arbres ?

— Sans doute, ma chère petite, les fleurs, les arbres, les fruits, comme le dernier brin d'herbe de la vallée, lui doivent leur existence, et, en admirant toutes ces merveilles, nous ne saurions oublier qu'il les a faites pour nous qui sommes ses enfants. »

En finissant ces mots, Emma se mit à genoux, et fit à haute voix la prière du matin. Henriette l'écouta dans le recueillement, et répéta ensuite ce qu'elle lui apprit.

Il serait impossible d'exprimer le plaisir que goûta la jeune solitaire en entendant ainsi l'innocente enfant implorer les bénédictions célestes ; il lui sembla, en ce moment, que si Dieu avait daigné jeter sur elle un regard de bonté en adoucissant son exil, les prières de cette autre exilée achèveraient de lui obtenir une faveur plus grande encore.

S'étant relevée moins triste et moins abattue, elle se hâta de distribuer le déjeuner, et se mit ensuite à faire une robe de peau à sa petite compagne, qui, ainsi que nous l'avons dit, était couverte de misérables haillons, d'une malpropreté repoussante.

Il fallut aussi lui faire des guêtres, des chaussons et un chapeau, et toutes ces choses demandèrent bien des jours de travail. Mais avec quel plaisir Emma s'y livra ! avec quelle joie pure elle vit enfin son Henriette vêtue, comme elle, d'une manière convenable ! L'enfant, à son tour, ne se lassait point d'admirer sa belle robe, et surtout son chapeau, autour duquel Emma avait disposé avec goût un des rubans trouvés dans le coffret de ses jeunes amies de Brest.

Jusqu'alors la pauvre solitaire, tout en se rappelant ce cadeau de l'amitié, n'avait eu garde de songer à en faire usage : un cœur brisé par l'affliction méprise la parure et toutes les petites vanités humaines ; mais, en renonçant à toutes ces futilités pour elle-même, Emma n'eut pas le courage de les dédaigner pour son Henriette ; il y a tant de bonheur à embellir l'enfant qu'on chérit ! Quelle mère n'a passé en sa vie quelques instants délicieux à

parer sa fille, à admirer sa grâce et peut-être à lui donner quelque leçon de vanité en lui prodiguant des éloges ?

Emma aussi aime sa fille d'adoption ; elle la trouve charmante, elle en est fière, et prend un soin extrême à la parer : ainsi elle a mis sur son chapeau le plus joli ruban du coffret, et en a tiré aussi la plus belle ceinture, afin d'orner la robe qu'elle lui a ajustée ; puis, quand elle l'a habillée, elle la fait marcher devant elle, la tourne en tous sens pour mieux contempler sa gentillesse, et s'écrie ensuite avec toute l'imprévoyance de ses quinze ans : « Que tu es jolie ! »

Alors la petite fille, rougissant de plaisir, se redresse, s'étudie à exciter l'admiration de son amie, et finit par faire des contorsions si ridicules, que cette dernière s'aperçoit enfin de la faute qu'elle a commise, et s'efforce de la réparer en modifiant, autant qu'il lui est possible, le mouvement de vanité qu'elle vient d'inspirer à cet enfant.

Emma, dans sa solitude, avait souvent médité sur les défauts dont son père, par ses sages avis, l'avait aidée à se garantir. Cet homme éclairé lui avait appris de bonne heure que ce n'est jamais impunément que nous sourions à l'amour de nous-mêmes, et que la moindre complaisance, sous ce rapport, nous conduit nécessairement à l'orgueil.

« Ce défaut, lui disait-il, est généralement le moins combattu, surtout chez les jeunes personnes, ma chère Emma, et pourtant il devient le plus dangereux ennemi de leur repos. Par lui, toute vraie sensibilité s'éteint dans leur âme ; il détruit leur jugement et leur raison ; il les rend coupables envers Dieu et ridicules aux yeux du monde. Vainement elles voudraient s'efforcer d'en dérober la connaissance à ceux qui les approchent, un mot, un geste, un simple regard, tout décèle ce misérable penchant, et alors que devient l'amitié, que devient l'estime dont une femme ne saurait se passer !

Ah ! je t'en conjure, continuait ce bon père, fuis cet odieux défaut, qui serait pour toi la source des plus cruelles déceptions. Souviens-toi toujours que les agréments extérieurs ne sont rien sans la vertu ; une maladie, le moindre accident, peut les détruire, et d'ailleurs la jeunesse passe si rapide au milieu de la vie ! C'est la rose qui, fraîche au matin, tombe effeuillée le soir sur la tige qui la vit naître. Malheur à celle qui perd cette jeunesse fugitive, et qui n'a pas pris soin d'amasser pour l'arrière-saison des qualités et des vertus qui la fassent chérir encore ! »

Ces sages réflexions étaient restées si bien gravées dans l'esprit d'Emma, qu'elle se les retraçait souvent, comme si elle venait de les entendre, et que,

durant cette vie solitaire où il n'y avait plus pour elle ni éloge à espérer, ni blâme à craindre, elle agissait et pensait toujours comme si l'univers entier eût assisté avec Dieu à l'examen de ses actions et de ses pensées les plus secrètes.

Ayant donc reconnu sa faute, elle résolut de s'interdire désormais toute louange qui pût conduire Henriette à l'odieux défaut pour lequel on lui avait inspiré à elle-même tant d'aversion ; et, se créant dès lors un plan d'éducation approprié à l'âge de son élève, elle le suivit avec exactitude, s'attachant surtout à ne jamais rien exiger d'elle que d'abord elle ne lui en eût donné l'exemple.

CHAPITRE IX

Les qualités ou les défauts d'un enfant ne sont guère qu'une imitation continuelle des qualités ou des défauts qu'on lui offre pour modèles.



ROIS mois s'écoulèrent dans le plus doux échange de soins et d'affection entre la jeune institutrice et son élève. Cette dernière, sans comprendre encore qu'elle eût perdu sa mère pour toujours, commençait cependant à n'espérer son retour que dans un temps éloigné, et reportait toute sa tendresse sur celle qui la remplaçait si bien.

De son côté, Emma commençait aussi à se remettre du choc terrible que lui avaient donné la rencontre et la mort de madame Duval. Toutefois, il lui restait encore un devoir bien pénible à remplir : elle voulait retourner à la caverne qui renfermait les restes de cette infortunée, et y planter une croix qui pût un jour faire reconnaître ce triste lieu, si quelque circonstance la mettait à même de l'indiquer. Jusqu'alors la crainte de laisser la petite orpheline seule dans la vallée, ou de lui rappeler trop, douloureusement le souvenir de sa mère, l'avait retenue ; mais la voyant enfin surmonter la peine qu'elle avait ressentie d'abord, et craignant que le retour de la mauvaise saison ne l'empêchât d'accomplir ce pieux dessein, elle résolut de s'y rendre avec elle, et étant parvenue à former une croix assez élevée, elle la prit un matin sur son épaule avec les outils nécessaires à son travail, donna la main à Henriette, traversa le passage qui conduisait à la mer, et côtoya la longue chaîne de rochers qu'il fallait parcourir pour arriver à celui qui renfermait la dépouille mortelle de madame Du val.

Emma, en remplissant ce pénible devoir, était grave et silencieuse comme au temps où elle se rendait sur la tombe de sa mère. « Pauvre Henriette ! disait-elle tout bas en lui serrant affectueusement la main ; toi aussi, tu ne vas plus trouver qu'un monceau de pierres, au lieu de cette mère si tendre

qui t'eût tant aimée. Quelle triste analogie entre Ion sort et le mien ! Comme moi tu as perdu celle qui t'a donné le jour, et comme moi tu es loin d'un père que tu ne reverras peut-être jamais ! Cependant il te reste un tombeau où plus tard lu pourras verser des larmes, et moi, je n'ai plus cette consolation : j'ai dit sans doute un dernier adieu à celui où j'aimais tant à prier. »

Au moment où Emma faisait ces réflexions, l'enfant leva les yeux sur elle, et s'apercevant qu'elle pleurait, elle s'écria : « Qu'as-tu, amie ? t'ai-je fait du chagrin ? ah ! pardonne-moi, je t'en supplie.

— Non, mon Henriette, non, tu ne m'as fait aucune peine ; mais, ce matin, malgré moi, j'ai de la tristesse dans le cœur.

— Pourquoi aussi avoir emporté ce lourd fardeau qui doit tant te fatiguer ? Tu m'as dit que c'est un signe de notre religion ; mais est-il nécessaire que tu le portes ainsi ?

— C'est pour toi, chère enfant, que je m'en suis chargée.

— Pour moi ! Comment ?

— Je désire mettre ce signe, qui s'appelle *croix*, devant la caverne où ta mère a tant gémi, afin que lu puisses plus tard reconnaître ce lieu dont tu ne dois jamais perdre le souvenir.

— Que tu es bonne ! Mais, dis, maman sera peut-être revenue à la caverne ; et si elle a faim, nous lui donnerons à manger.

— Non, non, elle n'est pas revenue..... Souviens-toi qu'elle est allée demander à Dieu de nous bénir, et c'est aussi pour qu'il lui soit favorable que je me suis imposé de porter cette croix dans le lieu même où elle a tant souffert. C'est peu de chose que cette action, mais je ne puis mieux faire, Dieu le sait bien ; et tout ce que nous faisons pour lui nous est compté.

— Eh bien ! alors, donne-moi un bout de cette croix sur mon épaule, afin que moi aussi je travaille pour le bon Dieu et pour maman. »

Touchée jusqu'aux larmes à cette proposition, Emma inclina la croix sur le bras de l'enfant ; mais lui voyant faire de trop pénibles efforts pour la soulever, elle dit après quelques minutes : « Assez maintenant ; tu as montré ta bonne volonté, c'est tout ce qu'il faut pour celui qui voit ton intention : conserve les forces pour le prier tout à l'heure avec moi. Si tu savais combien la prière des enfants lui est agréable ! »

Henriette se tut et marcha courageusement jusqu'au moment où Emma, excédée de fatigue, fut contrainte de s'arrêter.

Toutes deux s'assirent sur le sable. Azor les avait suivies avec le panier de provisions, et vint le déposer devant sa maîtresse, qui, après avoir donné à déjeuner à Henriette et à lui, prit également un peu de nourriture pour soutenir ses forces.

Reprenant ensuite son fardeau, elle continua sa route, et arriva enfin à la fatale caverne. Le cœur serré, elle y déposa la croix, et se mit à genoux ; mais il s'exhalait, à travers les branches d'arbres et les broussailles qui en fermaient l'entrée, une odeur cadavéreuse qui la saisit d'horreur. S'étant relevée aussitôt, elle entraîna l'enfant, qui s'était placée silencieusement à ses côtés ; l'ayant conduite près du bouquet d'arbres où elle l'avait vue la première fois, elle lui dit : « Demeure ici, chère Henriette, prie pour la mère, tandis que je vais essayer de remplir la tâche que je me suis imposée. » Puis, retournant à la caverne, elle prit d'une main tremblante un des outils qu'elle avait apportés pour creuser la terre, et commença son pénible travail. Ce silence de mort qui régnait autour d'elle, ce cadavre en putréfaction, dont seulement quelques branches d'arbres la séparaient, avaient quelque chose de si horrible, que tous ses membres en frémissaient ; une sueur froide ruisselait sur son front, elle se sentait près de défaillir. Animée néanmoins par le désir qu'elle avait d'achever son entreprise, elle parvint à creuser la terre et à planter la croix, sur laquelle elle avait eu soin de graver d'avance le nom et la date de la mort de madame Duval ; ayant ensuite prié pour elle avec toute la ferveur dont son âme était capable, elle alla rejoindre sa jeune compagne, l'aida à gravir le rocher afin d'être plus tôt sortie de ce triste lieu, et ne se reposa que quand elle fut arrivée du côté de la vallée, où ses idées reprirent une teinte moins lugubre.

Il était presque nuit lorsque Emma revit sa grotte, et, bien qu'elle fut excessivement fatiguée, non-seulement de toutes les impressions douloureuses qu'elle venait d'éprouver, mais encore d'avoir porté la croix et les outils, puis la petite fille, qui n'avait pu achever la route sans son secours, elle ne voulut pas se coucher qu'elle n'eût écrit à son père, dont le souvenir se mêlait toujours à toutes les émotions, à tous les sentiments qui agitaient son cœur.

« Cher papa, disait-elle, il était réservé à votre Emma, de remplir encore aujourd'hui un bien triste devoir dans ce désert ; il fallait marquer la place où repose cette infortunée que j'eusse été si heureuse de conserver pour ma compagne d'exil ! Oh ! que j'ai souffert, près de ses déplorables restes ! Son enfant était là, et sa vue me déchirait le cœur... Chère petite ! elle ne

sait pas ce que c'est que cette mort cruelle qui nous ravit pour jamais les objets de notre affection : et moi bien jeune encore, je lésais déjà.... Plus tard, il faudra bien le lui apprendre ; il faudra lui dire comme vous m'avez dit : C'est là que ta mère repose.... » Pourquoi lui cacherais-je cette triste vérité ? ne faut-il pas qu'elle sache remplir à son tour les devoirs de la piété filiale ? Aujourd'hui je les ai remplis pour elle, et tout en souffrant beaucoup, j'ai trouvé une douce pensée au fond de mon âme.

« Emportée il y a trois mois par une indicible terreur, j'avais quitté le tombeau de madame Duval, sans y laisser aucun signe religieux ; maintenant j'ai réparé ma faute, et quoiqu'il m'en ait coûté, cela m'a fait du bien ; je suis triste, fatiguée, et pourtant plus légère. Ah ! qu'il y a de douceur à être en paix avec soi-même !

Cependant il m'a fallu, je l'avoue, ce sentiment de satisfaction intérieure pour supporter avec quelque courage les cruelles émotions que j'ai ressenties près de cette pauvre mère. Hélas ! je songeais à la mienne, je songeais à vous, cher papa, à vous que peut-être je ne reverrai jamais ! Je songeais que moi aussi je puis finir dans ce désert ma triste existence, et qu'alors la pauvre Henriette resterait seule au monde...

Que toutes ces pensées m'ont paru douloureuses ! Ah ! pourquoi le Ciel, en me condamnant ainsi à vivre séparée de l'univers entier, ne m'a-t-il pas ôté en même temps la faculté de sentir ? du moins, mon cœur ne souffrirait plus ; mon imagination ne s'effraierait plus par mille craintes chimériques peut-être ; je vivrais machinalement, comme ces animaux qui peuplent la vallée, et qui me paraissent si heureux... Ils le sont en effet, car ils vivent avec leurs semblables ; ils ont une famille, et moi je n'en ai plus...

Je n'en ai plus, ai-je dit, que cette idée est affreuse ! Je veux la repousser loin de moi, elle m'a fait envier le sort de la brute qui vit et meurt sans avenir.... Oh ! je sens que j'ai une autre destinée que celle-là : Dieu m'a créée à son image ; il m'a donné l'intelligence nécessaire pour comprendre la grandeur de ses œuvres ; il m'a donné une âme pour l'adorer éternellement, et s'il me laisse ici-bas des peines à surmonter, c'est afin de me faire acquérir quelques vertus qui me rendent digne de nouveaux bienfaits.

A la vérité, ces vertus sont bien difficiles pratiquer : souvent le découragement et l'orgueil viennent traverser mes meilleures intentions ; je voudrais me ployer avec résignation sous le joug de l'adversité, et je me surprends presque toujours prête à m'en plaindre ; bientôt cependant ma

raison et mon cœur me ramènent à d'autres idées, et c'est alors, mon bon père, que je me rappelle vos sages réflexions : Dieu, me disiez-vous, montre ses desseins à l'homme, mais il ne les lui explique pas ; c'est à celui-ci à devenir meilleur, pour être en état de les interpréter et de s'y soumettre. »

« Je crois comprendre cette idée, et je veux l'appliquer à ma situation. Oh ! si vous saviez, mon excellent père, avec quel soin je repasse dans ma mémoire ces entretiens pleins de charme où votre sollicitude se montrait à chaque mot ! Alors vous ne vous doutiez pas que ce serait dans un désert que la-malheureuse Emma se retracerait vos maximes et vos conseils. Que je me félicite de les avoir retenus ! Sans eux, que serais-je devenue ? Ici, je pense, je pense sans cesse ; mais c'est de vous, mon bien-aimé père, que me viennent toutes mes bonnes pensées ; c'est aux aspirations de votre noble cœur que je dois toutes celles qui me portent à la vertu. Que celles-là me sont chères ! que j'aime à les redire à l'enfant dont le Ciel m'a chargée ! La pauvre petite, il est vrai, ne me comprend pas toujours ; elle est si jeune encore ! c'est une tendre fleur qui vit insouciant près du chétif roseau battu par les tempêtes, et qui pourtant est son unique appui. N'importe, je veux chaque jour lui répéter quelques-unes de vos leçons, afin qu'elle aussi devienne votre élève. Mais hélas ! combien de temps s'écoulera-t-il encore avant que j'aie le bonheur de vous voir approuver mes soins pour elle ? O mon Dieu ! prenez pitié de cette pauvre petite orpheline et de moi ! rendez à ma tendresse le meilleur, le plus chéri des pères ! »

Emma, s'étant couchée après avoir écrit ces lignes dormit le reste de la nuit assez paisiblement, et reprit le lendemain ses travaux ordinaires.

Ménagère prévoyante, déjà elle avait commencé à récolter du riz et des patates pour la mauvaise saison. Ces deux végétaux lui étaient d'autant plus nécessaires que la consommation en était augmentée par la présence d'Henriette, et qu'il ne restait plus rien de la provision de biscuit. Elle dut songer en même temps à la récolte des cannes à sucre, des cocos, du raisin, des dattes et des citrons. Quelques figuiers, découverts parmi les arbres de la vallée, lui fournirent également une belle provision qui lui parut aussi agréable que nourrissante.

Lorsque tous ces fruits furent séchés et rentrés à la grotte, Emma, qui avait remarqué que l'hiver n'était pas favorable à la chasse des cabiais, des jeunes vigognes et des tortues, que son fidèle pourvoyeur continuait à lui apporter de temps en temps, résolut de préparer quelques salaisons de la chair de ces divers animaux ; mais cette opération, que souvent elle avait vu

faire dans le lieu où elle était née, et qui lui semblait facile, lui prit un temps fort considérable. Avant de l'entreprendre, elle fut obligée de chercher du sel sous les rochers, et de fabriquer ensuite de grands vaisseaux d'argile qui lui coûtèrent une peine infinie par la dimension qu'elle leur donna.

Elle dut aussi approvisionner le bûcher ; car les nuages, qui depuis quelque temps se montraient à l'horizon, présageaient le retour de la saison froide et pluvieuse. Emma, se rappelant l'affreuse tempête dont elle avait été assaillie dans sa solitude, éprouvait un serrement de cœur inexprimable à la vue de ces nuages que chaque jour elle allait examiner sur le haut de quelque rocher. Bientôt, en effet, le vent commença à souffler avec violence, la pluie tomba par torrents, et plusieurs coups de tonnerre se firent entendre : mais ces accidents, qui se répétèrent pendant bien des jours, ne furent suivis cette fois d'aucun tremblement de terre, et les jeunes habitantes de la vallée n'éprouvèrent que le désagrément de rester enfermées au fond de la grotte.

Un peu rassurée envoyant que le Ciel lui avait épargné de nouveaux périls, Emma mit le temps de sa retraite à profit pour continuer ses études et suivre avec plus de régularité celles qu'elle avait fait entreprendre à sa petite compagne. S'efforçant d'éloigner des leçons qu'elle lui donnait tout ce qu'elles pouvaient présenter d'aride à une enfant de cet âge, elle cherchait surtout à lui imprimer une idée juste de la puissance et de la bonté de l'Être souverain, de nos devoirs envers lui, envers nos semblables et envers nous-mêmes, et elle s'attacha constamment à mettre l'exemple à côté du précepte.

Ainsi Emma apprit à Henriette à devenir pieuse et soumise à la volonté de Dieu, en priant chaque jour devant elle avec la plus touchante ferveur, et en se montrant patiente et résignée à toutes les incommodités, à toutes les peines de sa situation ; elle lui apprit à être douce, humble et compatissante, en ayant elle-même une parfaite égalité d'humeur, une grande modestie et une extrême bonté pour tout ce qui l'entourait ; elle lui apprit enfin à aimer le travail et l'étude, en se livrant avec ardeur aux travaux les plus pénibles, et en employant le peu de loisir qu'ils lui laissaient à cultiver l'instruction et les talents que lui avait donnés son excellent père.

Douée d'autant d'intelligence que de sensibilité, Henriette montrait chaque jour plus d'empressement à recevoir les leçons de sa jeune bienfaitrice qui, de son côté, trouvait un-charme inexprimable à former le cœur et l'esprit de cette chère enfant, et à suivre ses progrès dans la lecture,

l'écriture et le dessin, qu'elle lui avait fait commencer près qu'en même temps.

Mais, hélas ! cette douce occupation qui avait fait disparaître la désespérante monotonie de son existence, fut bientôt interrompue par un événement qui faillit lui devenir funeste.

La mauvaise saison tirait à sa fin, et les deux jeunes solitaires, qui depuis si longtemps étaient privées de sortir à cause des pluies qui n'avaient pas cessé, se réjouissaient d'avance de pouvoir reprendre leurs courses dans la vallée, lorsque Henriette fut prise tout à coup d'une fièvre violente qui la jeta dans le délire.

Il faudrait avoir connu une situation semblable à celle où se trouvait Emma, pour comprendre tout ce qu'elle souffrit alors de son cruel isolement.

« Quoi ! me seras-tu donc enlevée aussi, toi, ma seule consolation sur cette terre d'exil, disait-elle en regardant avec désespoir l'objet de sa tendre affection ! Encore si je savais ce qu'il faut faire pour la soulager ; mais la voir souffrir, et ne connaître aucun remède ! ... Dieu de bonté ! ayez pitié de cette enfant, ayez pitié de ma douleur... Ne m'ôtez pas ma chère Henriette ; maintenant que vous me l'avez donnée, je ne saurais plus vivre sans elle dans ce désert ! »

Puis elle prenait les mains brûlantes de la petite malade, les pressait sur ses lèvres, et épiait dans ses regards quelque lueur d'espérance ; mais, hélas ! le mal faisait à chaque instant de nouveaux progrès : depuis deux jours l'enfant ne la reconnaissait plus, et criait sans cesse : Maman ! Maman !

« Elle ne peut plus t'entendre, celle que tu appelles, disait Emma, le cœur déchiré. A moi seule était réservée celle affreuse douleur ! » Et, cherchant dans son imagination tous les moyens de soulager sa souffrance, elle lui faisait prendre de la saine de tamarin et l'enveloppait soigneusement du peu de linge qu'elle possédait, afin de rétablir la chaleur de la peau, qui, par moments, était glacée comme celle d'un cadavre.

Enfin, la troisième nuit la sueur arriva ; Henriette recouvra connaissance, et son premier mot fut un mot d'affection pour son amie, qui fondit en larmes en l'embrassant. Toutefois, ayant approché la lampe pour mieux voir sa chère malade, elle demeura frappée de crainte en remarquant que sa tête était prodigieusement enflée et son visage couvert de larges boutons : c'était la rougeole qui venait de se déclarer. L'anxiété d'Emma augmenta à tel point, que peu s'en fallut qu'à son tour elle ne perdît connaissance.

Cependant le sourire doux et calme que lui fit Henriette, la rassura un peu, et bientôt elle reconnut que le danger n'existait plus ; mais les cruelles inquiétudes qu'elle avait ressenties, jointes à plusieurs veilles, l'avaient réduite elle-même à un tel état de faiblesse, que dès le lendemain elle fut prise aussi d'une très-forte fièvre, accompagnée de douleurs de tête intolérables.

Excepté après la chute qu'Emma avait faite du haut des rochers, sa santé avait toujours été parfaite ; la nature s'était développée en elle avec tant de facilité, malgré les pénibles épreuves auxquelles elle s'était vue soumise, qu'elle n'avait absolument aucune idée des maladies ordinaires à l'enfance et à la jeunesse ; mais les souffrances physiques qui l'accablèrent tout à coup, devenant de moment en moment plus aiguës, elle finit par craindre qu'elles ne fussent l'annonce de sa mort.

Ce fut alors que l'infortunée sentit toute l'horreur de sa position. Ses premières alarmes se portèrent sur sa petite compagne, qui peut-être périrait faute d'être secourue ; puis elle songea qu'elle-même était bien jeune encore pour quitter la vie. A la vérité cette vie était pour elle bien misérable, mais jamais l'espoir d'un meilleur avenir ne s'était entièrement éteint dans son âme ; elle avait compté sur le bonheur de revoir son père : comment renoncer à un espoir si doux ? comment, à quinze ans et demi, envisager la mort sans crainte, quand la vieillesse elle-même la repousse avec tant d'effroi ?

Assise à l'entrée de sa grotte, les mains jointes, la poitrine oppressée, et retenant avec effort les plaintes qu'excitaient les souffrances qu'elle endurait, la pauvre enfant jetait autour d'elle des regards où se peignaient la douleur et le découragement.

« Mon père ! je ne vous verrai donc plus ? murmurait-elle tout bas... Mourir ici, abandonnée de la nature entière, oh ! c'est bien affreux !... Je n'aurai donc connu l'existence que pour être abreuvée de ses plus cruelles amertumes ! O mon bien-aimé père, si du moins je pouvais expirer dans vos bras, jouir encore un seul moment de votre vue, être bénie ! »

A cette dernière pensée, Emma fondit en larmes, et resta comme abîmée dans sa douleur. Mais bientôt elle se souvint de Dieu, et son courage se ranima. Réfléchissant alors que la fièvre qui la dévorait lui ôterait incessamment la force de donner de nouveaux soins à Henriette, elle se traîna deux fois jusqu'au ruisseau pour y puiser l'eau nécessaire, fit ensuite du bouillon de tortue, renouvela la tisane de dattes, mit ces divers objets

entre le lit de sa jeune compagne et le sien, et ayant aussi pourvu aux besoins de son fidèle Azor, elle se coucha, ne pouvant plus résister au mal qu'elle endurait et que la fatigue qu'elle s'était donnée avait encore augmenté.

Qui dira tout ce qu'elle souffrit durant la longue nuit qui succéda à cette journée pénible ? Accablée d'une fièvre brûlante, la malheureuse Emma fut à chaque instant obligée de se soulever pour apaiser la soif qui la dévorait. Les membres palpitants, la tête en feu, vainement elle chercha une main amie pour calmer ses maux ; hélas ! ils n'eurent d'autres témoins qu'un enfant malade et un pauvre chien qui ne pouvaient alors lui rendre aucun service.

Oh ! si dans toutes les positions de la vie, il est difficile de supporter les souffrances auxquelles notre faible nature est assujettie, combien celles qu'Emma éprouva dans cette circonstance ne durent-elles pas lui paraître affreuses !

Pour comble de misère, elle manquait totalement de linge ; ainsi que nous l'avons vu, celui qu'elle possédait avait été employé à l'usage de l'enfant, et la généreuse Emma préféra endurer cette privation, plutôt que de lui retirer celui qui l'enveloppait encore. Mais qu'on se peigne, s'il se peut, ce qu'elle souffrit sur son lit de feuilles, baignée de sueur, et n'ayant qu'une robe de peau et une natte de paille pour couverture.

Le lendemain la rougeole se déclara, elle redoublement de la fièvre fut suivi d'un profond assoupissement, durant lequel la pauvre Henriette, alors convalescente, ne cessa pas de se lamenter. Enfin, ses sanglots et ses cris arrachèrent Emma à l'anéantissement dans lequel elle était plongée, et, quoique sa faiblesse fût extrême, elle eut le courage de se soulever pour donner à l'enfant du bouillon de tortue qu'elle n'avait pas osé prendre sans sa permission.

« Amie, ne sois plus malade, je t'en supplie, lui dit Henriette en recevant le vase qu'elle lui tendait d'une main tremblante, tout-à-l'heure tu gémissais, tu te plaignais comme se plaignait maman ; cela m'a fait bien peur.... Je t'appelai, mais tu ne me répondis pas.... Azor aussi était triste en te regardant ; et il me sembla que lui et moi nous étions bien malheureux, puisque tu ne nous parlais pas.... Je t'en prie, ne souffre plus, car je sens ton mal là. (Elle montrait son cœur).

— Ma guérison ne dépend pas de moi, chère Henriette ; tu sais que Dieu seul est le maître.

— Oh ! je vais tant le prier, qu'il me l'accordera. »

En même temps la pauvre petite, se mettant à genoux, répéta à haute voix, avec la plus grande ferveur, toutes les prières qu'Emma lui avait apprises.

il y a dans les accents d'un enfant qui prie, un charme, une douceur, une angélique mélodie, qui portent dans l'âme un profond attendrissement ; rarement l'homme le plus dur peut y résister ; comment Dieu, cette bonté infinie, que nous n'invoquons jamais en vain, n'y céderait-il pas ?

Emma, souffrante, abattue, découragée, ne put entendre celle voix touchante, implorant pour elle la miséricorde divine, sans éprouver dans tout son être un doux frémissement ; et quand la petite, ayant terminé sa prière, lui dit d'un air joyeux : Maintenant, bonne Emma, tu ne souffriras plus, » elle se sentit renaître à l'espérance et ses maux s'apaisèrent. Bientôt même ils disparurent entièrement ; car son imagination s'étant calmée, la maladie suivit paisiblement son cours, et huit jours après il n'en existait plus aucune trace.

Le premier usage que fit Emma de son retour à la santé, fut d'en rendre à Dieu mille actions de grâces, et d'écrire à son père.

« Je vis, disait-elle, et j'ai cru mourir, mon excellent père. La nature aussi vient de renaître, les eaux qui inondaient le sol se sont retirées, le ciel est pur, les arbres et les plantes de la vallée ont repris leur éclatante fraîcheur, les oiseaux chantent avec délice, le papillon voltige gaiement sur la fleur nouvelle ; tout revit, tout se ranime autour de moi... Que toutes ces choses me semblent belles ! qu'il y a de charme à en jouir, quand on a cru ne jamais les revoir ! J'ai tant souffert, j'étais si malheureuse, que maintenant on dirait que tout s'est embelli !.... Il faut donc avoir craint de perdre ce qu'on possède, pour en connaître le prix ? Il me semble que jamais je n'ai senti, comme je le sens en ce moment, tout ce que la Providence a fait pour moi, en me conduisant dans cette fertile vallée qu'un affreux désert environne. Si elle n'eût pas permis que je la découvrisse, c'en était fait de moi, j'aurais eu le même sort que cette infortunée qui m'a légué sa fille...

« Pauvre enfant ! elle aussi a failli mourir ! Que j'eusse été à plaindre, si mes craintes se fussent réalisées ! Maintenant il me semble que je l'aime autrement que je ne l'aimais ; on dirait que sa vie est devenue la mienne ; on dirait, quand sa douce voix retentit dans ma solitude, que c'est celle d'un ange m'annonçant les bénédictions célestes.

Des bénédictions ! que j'en ai besoin ! Combien cette nouvelle épreuve, à laquelle je viens d'être soumise, m'a montré la faiblesse de mon esprit ! Je m'étais cru quelque force, quelque courage, et la maladie m'eut à peine atteinte, que je me sentis abattue comme un frêle roseau. Je crus ma mort inévitable, et la douleur, une douleur bien amère, s'empara de mon âme... Que nous sommes petits devant Dieu ! que nos prévisions sont misérables ! Sans cesse nous nous flattons de connaître l'avenir, et lui seul le sait, lui seul le tient dans sa main puissante.

Maintenant que je suis mieux, tout ce que je vois me semble beau, et tout à l'heure peut-être, mes yeux, accoutumés à ce riant spectacle, cesseront d'y trouver du charme Si vous étiez là, mon bon père, ce charme ne se détruirait plus : ce n'est pas le monde que je regrette, c'est vous. Qui m'y aimerait comme vous m'aimiez ? Oh ! quels que soient les plaisirs qu'ils offrent, ces plaisirs ne sauraient être comparés à celui que donne la tendresse d'un père. Hélas ! je ne puis parler de celle d'une mère ; mais qu'il doit être doux d'en jouir ! Malheur à l'enfant qui possède une famille, et qui cherche ailleurs des jouissances étrangères ! Celles-là, vous me l'avez dit, cher papa, ne sont jamais exemples d'amertume... Non, non, ce ne sont pas elles que je désire ; si j'eusse eu avec vous ma mère, quelle félicité eût pu se comparer à la mienne ! Mais seul vous me restiez, et je vous ai perdu, et c'est dans un désert que je dois vivre !

Sans la pensée du Ciel, qui pourrait résister à une telle infortune ? Mais la bonté de Dieu m'a soutenue ; elle a fait naître, elle a entretenu dans mon cœur l'espérance de vous retrouver, et dans ce moment même où il me paraît si doux de ressaisir l'existence, c'est encore ce bonheur que j'espère, comme le seul qui puisse me la faire aimer. »

CHAPITRE X

Plus on exerce la vertu, plus elle devient chère ; c'est comme deux amis qui s'aiment mieux à mesure qu'ils se connaissent davantage.

M^{me} COTTIN.



PEU de jours suffirent à l'entier rétablissement des deux jeunes convalescentes, et l'on eût dit que les craintes qu'elles venaient d'éprouver l'une pour l'autre avaient encore resserré les liens de leur mutuelle affection. A chaque instant cette affection semblait grandir, parce qu'à chaque instant aussi elles sentaient mieux à quel point elle leur était nécessaire. L'âge de la petite orpheline laissait, il est vrai, un grand vide à Emma, dont la raison précoce s'était entièrement formée à l'école du malheur ; mais le plaisir qu'elle trouvait à inspirer à Henriette ses propres penchants et toutes les vertus que son excellent père avait fait germer dans son cœur, la dédommageait de ne pouvoir communiquer toutes ses pensées à un être qui les comprît entièrement.

Cette éducation était d'ailleurs une grande occupation pour Emma ; car tous les objets de comparaison, si propres à frapper l'imagination de l'enfance, et que le monde offre, pour ainsi dire, à chaque pas, lui manquaient totalement dans sa solitude ; ce n'était presque toujours que par le raisonnement et l'exemple qu'elle pouvait agir sur l'esprit de sa jeune compagne, et ces moyens étaient quelquefois insuffisants ; mais, espérant que quelque événement heureux les arracherait lot ou tarda leur isolement, elle comptait sur l'avenir pour perfectionner son ouvrage, et se bornait à semer dans l'esprit de son élève les idées qui pourraient dans la suite s'y développer avec fruit.

Ainsi que nous l'avons dit, le point auquel elle s'attachait le plus spécialement, comme base de toute vertu et de tout vrai bonheur sur la terre,

était de lui inspirer l'amour de Dieu ; et cet amour s'inspire mieux au désert qu'au sein du monde : là tout est grand, tout est sublime, la main de l'homme n'a rien appauvri, et quand l'âme solitaire s'élève vers la Divinité, la voix des passions ne vient point altérer ses accents ; ils montent purs vers le trône céleste.

Emma trouvait tant de consolations dans la prière que le premier usage qu'elle fit du retour de ses forces, fut d'élever un autel de gazon sous le baobab aux immenses rameaux, qui avait été son premier asile dans la vallée et son refuge pendant la tempête. Une croix, sur laquelle elle traça avec son couleau l'image du Sauveur, fut placée sur cet autel champêtre. Elle réussit également très-bien à former avec de l'argile une figure de la Vierge, et fit en même temps plusieurs jolies corbeilles de jonc, propres à recevoir les fleurs que lui fournissaient son parterre et les vastes prairies qui avoisinaient sa grotte.

Avec quelle joie elle s'agenouilla devant cet autel ! et avec quelle ferveur elle pria Dieu d'en accepter l'hommage ! Henriette, qui l'avait aidée de son mieux dans son travail, partagea sa vive satisfaction, et ce fut là désormais qu'elle vint apprendre de sa jeune amie à louer, à aimer celui qui les nourrissait au désert.

Bientôt cependant il fallut se livrer à des travaux plus fatigants. Ainsi qu'on l'a vu, le retour de la belle saison exigeait ordinairement, de la part d'Emma, une multiplicité de soins auxquels elle ne se trouvait point assujettie en hiver.

Henriette commençait à pouvoir lui être utile. Cette enfant approchait de sa septième année, et la maladie qu'elle venait d'éprouver, loin d'avoir nui au développement de ses forces, semblait au contraire l'avoir facilité, et sa jeune amie voyait avec grand plaisir que désormais elle ne serait plus obligée de la porter, comme elle avait dû le faire précédemment, lorsqu'il lui était arrivé d'entreprendre quelque course éloignée dans leur domaine. Mais si, d'un côté, elle eut à se réjouir de cet accroissement de forces chez ce petit être qui l'intéressait à un si haut point, il lui fallut bientôt gémir sur son ancien et fidèle compagnon, qui, à son tour, éprouva de vives souffrances, et fut dans l'impossibilité de partager ses travaux.

Un soir que, fatiguée des occupations multipliées de la journée, elle prenait le frais avec l'enfant à la porte de sa grotte, en attendant le retour du bon animal, qui était allé, selon sa coutume, chercher quelque cabiai ou

quelque jeune vigogne, elle le vit de loin revenir à travers la prairie, portant la tête et les oreilles basses, et marchant avec une extrême lenteur.

Courant aussitôt au-devant de lui, elle l'appelle avec un indicible sentiment de crainte ; mais il ne répond à sa voix que par un sourd gémissement. Plus effrayée alors, elle presse sa course et arrive enfin auprès du pauvre animal qui, tout couvert de sang, s'étend à ses pieds, et penche sa tête sur la main qui le caresse.

Azor ! cher Azor ! qui l'a réduit en cet état affreux ? s'écria Emma dans son trouble, comme s'il eût pu lui répondre, et en même temps elle examinait avec le plus grand effroi les larges blessures dont il était couvert : une de ses pattes de derrière était surtout horriblement mutilée : on eût dit qu'il avait eu à se défendre contre plusieurs ennemis à la fois.

Hors d'elle-même, et voulant aussitôt le soulager, Emma vola à sa grotte dans le dessein d'en rapporter de l'eau et du linge pour le panser ; mais la voyant s'éloigner de lui, il se traîna sur ses pas, et se jeta en arrivant sur la natte qui lui servait de lit. Sa maîtresse s'empressa de laver les plaies qu'il avait sur le corps, et y mit ensuite des compresses enduites de graisse de tortue, qu'elle avait employée pour elle-même avec succès, lorsqu'il lui était arrivé de se blesser avec les outils dont elle était souvent forcée de se servir. Le pauvre Azor se laissa d'abord soigner avec patience ; mais lorsqu'il fallut panser sa patte, il recommença à gémir de telle sorte qu'Emma n'osait continuer son opération. Encouragée toutefois par le désir d'adoucir ses maux, elle la termina, et vit, avec un plaisir extrême que son bon compagnon souffrait déjà beaucoup moins ; car il lui léchait les mains, et semblait vouloir la rassurer par ses regards pleins de la plus touchante expression.

Henriette, qui aimait aussi beaucoup Azor, avait pleuré à la vue de ses nombreuses blessures, et s'était enfuie au fond de la grotte durant le pansement ; mais lorsqu'il fut terminé, et qu'elle vit le chien moins souffrant, elle vint le caresser, et embrassant ensuite Emma, comme si elle eût eu à lui témoigner delà reconnaissance, elle lui dit : « Comment as-tu eu le courage de faire tout cela, amie ? moi j'avais si peur que je n'ai pu que pleurer.

— C'est toujours ce qui arrive aux gens qui ne réfléchissent pas, lui répondit Emma, qui n'était pas fâchée de profiter de cette occasion pour la raffermir un peu contre les événements de la vie : on gémit, on s'effraie des maux qu'on souffre ou que l'on voit souffrir, et, tout en s'exagérant la

sensibilité qu'ils excitent, on ne cherche aucun moyen de les soulager ; c'est là, mon Henriette, ne savoir être utile ni à soi-même ni aux autres. La vraie sensibilité est agissante ; elle ne se contente pas de déplorer le malheur ; quoi qu'il en coûte, elle vient à son aide. Que deviendraient ceux qui souffrent, si la vue de leurs maux n'excitaient que des larmes, et, par exemple, que serait devenu noire pauvre Azor, si, comme toi, je m'étais enfuie à la vue de ses blessures ? »

La petite fille, sentant la justesse des réflexions de son amie, lui promit d'être à l'avenir un peu plus courageuse, et cette dernière eut d'autant moins de peine à excuser la douleur qu'elle avait montrée, qu'elle-même ne pouvait encore songer, sans frémir, à l'état de son pauvre chien, auquel elle continua de donner les plus grands soins.

On sait que ce bon Azor n'était pas pour Emma un animal ordinaire ; elle s'y était attachée dès son enfance ; il avait été le compagnon de ses jeux ; il l'avait sauvée des flots, et sur la terre déserte où elle languissait depuis près de deux années, il avait été son seul ami, son unique soutien. Comment eût-elle oublié de tels services ? Mais, plus elle se les rappelait, plus la crainte de perdre ce fidèle animal lui semblait affreuse.

Une autre sorte d'inquiétude venait encore la tourmenter, et, dans sa position, cette inquiétude était un véritable supplice. Elle craignait que les blessures d'Azor n'eussent été faites par des bêtes féroces. A la vérité, depuis son séjour dans l'île, elle n'y avait vu que des quadrupèdes que son chien avait coutume de chasser, et quelques oiseaux de proie qui l'avaient effrayée, sans néanmoins lui causer aucun dommage. Il ne lui semblait pas que ce pussent être ni les uns ni les autres de ces animaux qui eussent mutilé son Azor d'une manière si épouvantable ; mais quelques autres plus malfaisants pouvaient être venus dans le voisinage de la vallée ou dans cette vallée même, et cette pensée la faisait frémir d'horreur ; car elle n'avait pour défendre sa jeune compagne et elle-même qu'un arc et des flèches, dont peut-être la peur l'empêcherait de se servir.

Jusqu'alors Emma n'avait exercé son adresse en ce genre sur aucun être vivant, et l'on a vu que ce n'était pas sans peine qu'elle s'était décidée à écorcher les animaux qu'Azor lui rapportait ; mais l'idée du danger qui pouvait menacer, d'un moment à l'autre, ce qu'elle aimait, la porta à vaincre ses répugnances, ou du moins à se mettre en état de les vaincre si les circonstances l'exigeaient. Ainsi, dès le lendemain, elle s'exerça de nouveau à l'arc avec des flèches dont les pointes étaient formées d'épines

d'acacia, et son œil acquit bientôt une telle justesse, que jamais elle ne manquait d'atteindre le but qu'elle s'était marqué.

Les oiseaux de toutes espèces abondaient tellement dans la vallée, que la jeune solitaire eût pu facilement en tuer assez pour les besoins de son ménage ; mais encore une fois, son cœur répugnait à faire usage de cette ressource. Cependant, il fallut bientôt qu'elle songeât à s'en créer de nouvelles ; car Azor ne se remettait que très-lentement de ses blessures, et tout faisait croire que ce ne serait pas de longtemps qu'il pourrait recommencer ses chasses. Déjà, depuis quinze jours, il n'y avait eu à la grotte que des coquillages, du riz, des patates et quelques ananas, et le pauvre chien était loin de s'accommoder d'une si maigre chère. Emma n'osait plus se tenir, comme par le passé, sur le rivage, et osait encore moins franchir les rochers qui avoisinaient la rivière qu'elle avait vue de l'autre côté de la vallée, parce que c'était de ce côté-là même qu'Azor allait chasser les jeunes cabiais et les jeunes vigognes, et que probablement il avait eu à combattre les ennemis qui l'avaient si cruellement maltraité.

Plus Emma songeait à cette circonstance, plus ses inquiétudes devenaient insupportables. Pour comble de tourment, ce qui lui restait de ses provisions d'hiver était à peu près épuisé : elle ne trouvait presque plus d'œufs de tortues, et la récolte du riz et des patates paraissait devoir être très-peu abondante cette année. D'un autre côté, elle voyait son bon compagnon languir devant les aliments qu'elle lui présentait : il était triste, et maigrissait à vue d'œil. Henriette aussi paraissait souffrir de cette mauvaise nourriture, et Emma sentait également une grande diminution dans ses propres forces.

Quel parti prendre ? tirer sur ces pauvres oiseaux si jolis, si inoffensifs, faire couler leur sang pour se rassasier de leur chair : oh ! ce serait affreux ! son cœur se soulevait à cette idée ; et pourtant, il serait bien autrement affreux de laisser pâtir ce petit être si intéressant que la Providence a confié à ses soins. Et ce brave compagnon qui l'a sauvée, qui l'a nourrie, le laissera-t-elle languir aussi sans faire un effort sur elle-même pour lui rendre la santé et les forces ? Non, non, elle doit, elle veut le tenter ; il y aurait crime à ne le point faire....

Déjà cependant bien des jours s'étaient écoulés sans qu'elle eût pu encore se résoudre à consommer le sacrifice dont la nécessité lui faisait une loi si impérieuse.

Presque sans cesse armée de son arc, et visant les nombreux oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, Emma semblait toujours prête à lancer le trait qui devait frapper la victime ; mais soudain une invincible répugnance venait arrêter sa main ; le cœur lui manquait, une sueur glacée ruisselait sur son front ; puis, quand elle ramenait son regard sur le visage décoloré de son Henriette, ou que, rentrant à la grotte, qu'Azor ne pouvait plus quitter, elle voyait le pauvre animal triste et languissant, elle s'adressait à elle-même d'amers reproches, et se promettait de redoubler d'efforts pour vaincre une faiblesse si coupable.

Ce fut au milieu de ces pénibles combats que, manquant un matin de la nourriture nécessaire pour la journée, elle monta sur un des rochers voisins de sa demeure, afin d'y chercher des œufs de pigeons sauvages qu'elle y avait vus souvent en assez grande abondance, ou pour atteindre de ses flèches quelques-uns de ces oiseaux, si elle se sentait le courage de le faire.

Henriette, habituée depuis longtemps à gravir les hauteurs qui entouraient la vallée, et non moins empressée que sa compagne de découvrir les nids, la précédait en la défiant d'arriver aussitôt qu'elle au sommet, lorsque tout à coup elle poussa une vive exclamation de joie, et s'écria ; « Amie ! viens, j'ai trouvé ; vois, il est bien gros ! » Et en même temps elle lui montra un oiseau couvert de duvet, qu'elle venait de prendre dans une aire formée dans une des cavités du roc, et garnie de bûchettes liées par un mastic.

Emma s'était arrêtée, et souriait aux élans de sa joie, quand elle aperçut, sur une des saillies du rocher, un énorme vautour prêt à fondre sur l'imprudente enfant qui venait de lui dérober un de ses petits. Déjà cet animal furieux agite ses longues ailes, et son œil étincelant, plongeant sur sa victime, la menace de toute sa vengeance ; mais, au moment où il va l'atteindre, une flèche lancée d'une main habile lui traverse le corps, et le fait tomber aux pieds d'Henriette, qui pousse des cris d'effroi, et s'élance ensuite dans les bras de sa compagne qui vient de la délivrer d'un ennemi si redoutable.

Qui dira tout ce qu'éprouva aussi Emma en cet instant, et avec quelle émotion elle pressa la chère petite sur son sein ! Regardant ensuite le géant ailé vaincu par elle avec tant de bonheur, elle se sentit fière de sa victoire ; mais elle songea bientôt que sans doute il n'était pas le seul de son espèce sur ce rocher : et, craignant d'exciter la fureur de ces animaux cruels si elle l'emportait, elle s'en éloigna aussitôt, et descendit avec l'enfant du côté du

rivage pour chercher quelques aliments dont toutes deux commençaient à sentir vivement le besoin.

Cette matinée devait être favorable à Emma, car elle fut à peine arrivée au bord de la mer, qu'elle découvrit une petite tortue que la faim lui donna le courage de tuer, et plusieurs œufs qu'elle s'empressa de faire cuire en arrivant à la grotte, et dont le bon Azor obtint la meilleure part.

Un peu aguerrie par ces premiers exploits, la jeune solitaire exerça encore son adresse le jour même sur deux gros oiseaux dont la chair lui parut délicieuse ; et ayant continué les jours suivants avec autant de succès, elle eut enfin la joie de voir son Henriette reprendre son embonpoint, et son chien rendu à la santé.

Craignant qu'il ne fût encore quelques mauvaises rencontres, elle ne l'envoya plus à la poursuite des animaux, comme elle le faisait autrefois : « Ce sera moi maintenant qui te nourrirai, mon bon Azor, lui disait-elle en le caressant ; assez longtemps je t'ai dû l'existence, je ne veux plus te laisser courir de nouveaux dangers, car je sens que j'aurais trop de chagrin si je te perdais. » Azor se soumit longtemps sur ce point à la volonté de sa maîtresse, et ce ne fut que l'année suivante qu'il retourna à la poursuite des jeunes cabiais. Quant aux petits des vigognes, il n'en rapporta plus, et Emma, n'ayant vu dans la suite aucune bête féroce, ni dans la vallée ni aux alentours, en conclut que les ennemis qu'il avait eus à combattre n'étaient autres que ces mêmes vigognes qu'elle apercevait souvent des hauteurs, marchant en troupe dans le désert, et qui s'étant apparemment trouvées en force contre l'ennemi qui attaquait leurs petits, étaient tombées sur lui pour le détruire.

Quelque effrayant que fût le souvenir de sa défaite, l'intrépide pourvoyeur se remit avec sa maîtresse à la recherche des tortues, et cette dernière put en faire une assez ample salaison. Cependant, ainsi qu'elle l'avait craint, le riz, les patates et même les fruits manquèrent presque entièrement, et les habitantes du désert furent bientôt réduites à ne se nourrir que de la chair des animaux et du lait de leur chèvre. Henriette souffrait beaucoup moins que son amie de cette nourriture ; car elle avait totalement oublié l'usage du pain : mais Emma s'en souvenait trop bien pour ne pas sentir cruellement cette privation, à laquelle avait d'abord obvié le tonneau de biscuit, remplacé plus tard par le riz et les patates. Aussi, quand au milieu de l'hiver elle se vit tout à fait sevrée de ces deux derniers aliments, elle éprouva un tel dégoût pour ceux qui lui restaient, qu'elle fut

obligée d'y joindre des racines, souvent fort dures et sans saveur, qu'elle allait chercher parmi les hautes herbes, ce qui souvent lui causait de graves indispositions.

C'était le troisième hiver qu'Emma passait dans ce lieu sauvage, et, loin que le temps eût adouci sa douleur d'être séparée de son père, cette douleur semblait prendre chaque jour un nouveau degré d'amertume, parce que chaque jour son isolement lui devenait plus insupportable. Un profond ennui la poursuivait jusqu'au milieu des occupations qui naguère lui plaisaient le plus : souvent ses livres et sa guitare étaient abandonnés, et Henriette elle-même ne parvenait pas toujours à la distraire de sa mélancolie. Ce n'était même qu'avec effort qu'elle se prêtait aux jeux et à la gaieté naïve de cet enfant, que pourtant elle aimait avec une vive tendresse.

Le seul adoucissement que l'infortunée eût pu trouver à un état si cruel, aurait été de continuer d'écrire à son père, parce qu'alors se faisant illusion il lui semblait être en présence de ce père chéri. Mais depuis quelque temps cette jouissance lui était enlevée ; elle n'avait plus une seule goutte d'encre, et il fallait qu'elle réservât les crayons qui lui restaient pour donner des leçons d'écriture et de dessin à sa chère petite élève, qui y faisait les plus grands progrès.

Trop affligée d'une telle privation pour ne pas essayer d'y remédier, la jeune solitaire, au retour de la belle saison, ne fit plus une seule course dans la vallée, sans chercher, parmi les plantes et les fruits qui s'y trouvaient, la matière nécessaire à une composition avec laquelle elle pût écrire. Ses premiers essais ne furent point heureux ; mais, se trouvant un jour au pied d'un rocher dans un terrain bas et humide, elle aperçut au milieu des hautes herbes qui obstruaient sa marche, une plante qu'elle crut reconnaître pour la chélidoine, qu'elle avait vue en France, et dont toutes les parties contiennent un suc safrané qui lui parut propre à la composition qu'elle désirait.

Ayant cueilli plusieurs de ces plantes avec leurs fleurs, elle les fit bouillir dans une petite quantité d'eau, en y ajoutant de la gomme qu'elle trouvait en abondance sur les arbres, et obtint de cette décoction une liqueur jaune qui pouvait remplacer l'encre qui lui manquait.

Transportée de joie de son heureuse découverte, elle se mit aussitôt à en faire usage pour écrire à celui qui occupait continuellement sa pensée.

« O mon père ! votre nom chéri est sans cesse sur mes lèvres, disait-elle ; je le répète si souvent que mon Henriette le redit avec moi : mon perroquet et mon bouvreuil l'ont aussi appris ; mais, quel que soit le plaisir que j'aie à le redire et à l'entendre, ce plaisir ne saurait être comparée celui que j'éprouve en le traçant ici. Il y avait si longtemps que j'étais privée de ce bonheur ! N'ayant plus d'encre pour l'écrire, je le traçais sur les arbres de la vallée et sur le sable du rivage ; mais, à côté de ce nom si cher, je ne pouvais plus exprimer mes sentiments, et je me sentais plus découragée, plus seule qu'auparavant...

Maintenant que je puis encore vous dire combien je vous aime et tout ce que je souffre, j'endurerai peut-être mon chagrin avec plus de constance. Mais, hélas ! ces expressions de ma tendresse, les lirez-vous un jour ? Cruelle incertitude !

Il me semble que je sentais moins mon malheur lorsqu'il était plus récent... Oh ! c'est qu'alors je n'envisageais pas toutes les funestes circonstances de notre séparation ; trois mortelles années ne s'étaient pas placées entre l'espérance et moi... Qui le croirait ? Celle espérance, pourtant, n'est pas encore tout à fait éteinte dans mon cœur : Dieu lui-même daigne sans doute l'y entretenir ; car c'est toujours au moment où je le prie que je la sens renaître. Je ne vois plus, il est vrai, comme autrefois, la possibilité de votre séjour près de ma solitude ; vous seriez venu m'y chercher : mais, jusqu'ici du moins, je ne me suis pas encore arrêtée à l'idée de votre mort... Quand celle idée traverse mon cœur, soudain une force inconnue la combat et la repousse ; puis une voix, une voix d'ange me dit : Espère !

Oh ! oui, je veux espérer ; car ce n'est pas de la terre que me vient l'espérance, c'est de Dieu ; et quel que soit l'excès de mon malheur, sa bonté peut changer en larmes de joie les larmes amères que je verse depuis trois ans dans cette solitude.

Souvent, hélas ! je crains de l'offenser par mes plaintes et ma tristesse, mais comment me défendre de comparer quelquefois les jours heureux de mon enfance à ceux que je passe ici ! Que cette comparaison est cruelle ! Ce père chéri, qui m'instruisait et qui m'aimait si tendrement ; ce tombeau de ma mère, où j'allais prier ; ce bon Dominique, qui me suivait partout ; ces jardins, ces champs, ces prairies où se reposèrent mes premiers regards, où s'essayèrent mes premiers pas ; puis, cette belle France que je traversai,

où je me sentais si heureuse ! C'était ma patrie, et aujourd'hui je suis au désert !....

Comme mon cœur se serre aussi quand je pense à ces deux jeunes filles si douces, si bonnes, qui m'accueillirent avec tant d'affection ! Elles me parlaient d'un monde que je ne connaissais pas ; mais quel plaisir je goûtais à les entendre !

Chère Eugénie ! chère Cécile ! aujourd'hui, sans doute, vous êtes heureuses au milieu de ce monde que vous aimiez ; et Emma, la pauvre Emma, n'a d'autre société qu'un enfant qui partage sa misère, sans partager encore ses douleurs ! N'importe ; pour vous aussi je prie tous les jours, car mon père m'a dit que ce monde où vous êtes, s'il a ses plaisirs, il a aussi ses chagrins. Puissent donc tous les anges du ciel veiller sur vous, et vous accompagner clans le chemin de la vie, qui, pour moi, s'est borné à cette solitude !... Ah ! peut-être, vous aussi, vous priez pour la malheureuse Emma ; vous la croyez morte, sans doute ; et elle vit, elle vit pour souffrir !....

Si du moins je pouvais espérer sortir de ce désert, et revoir un jour les arbres de mon pays !... Ceux-ci sont plus beaux, mais ils ne disent rien à mon cœur ; sous leurs longs rameaux je pense à ceux sous lesquels j'allais m'asseoir avec mon père, et je pleure...

Souvent aussi je regarde avec peine ces jolis oiseaux qui voltigent autour de moi : mon perroquet est charmant, mon bouvreuil aussi ; mais ils ne me font pas oublier ces petites fauvettes, ces jolis serins que j'élevais avec tant de plaisir, et ces simples moineaux qui venaient manger dans ma main... Ils me semblaient plus gais que ceux-ci : c'est sans doute parce qu'ils étaient nés dans les lieux où je vis le jour

On aime donc bien son pays ! Oh ! oui, je le sens aux battements précipités de mon cœur, quand je prononce le mot France !

Et pourtant, mon bon père, si je vous retrouvais, il ne serait pas de pays où je ne pusse me sentir heureuse ! la patrie est là où est ce que l'on aime. Mais, vivre loin de tout appui, de toute assistance ; ne pouvoir épancher ni ses peines ni ses joies dans le sein de l'amitié ; lutter sans cesse contre des besoins sans cesse renaissants ; compter le temps par ses douleurs, se créer des illusions, former des vœux impuissants, détester la vie, redouter la mort : telle est l'existence qu'on mène au désert, telle est la mienne enfin...

Ah ! qu'ai-je dit ? pardon, mon Dieu ! ce sont là des plaintes, des murmures, et chaque jour vous me comblez de biens sur cette terre déserte

où mon ingratitude ne voit que des maux. Ne sais-je pas que cette vie n'est qu'une vallée de larmes, où le malheur nous sert de marchepied pour arriver à l'éternelle félicité !

Vous m'avez condamnée à une vie austère, vous m'avez séparée du cher auteur de mes jours ; mais, en même temps, vous avez entretenu dans mon cœur l'espoir de retrouver ce père vertueux qui le premier m'apprit à vous connaître et à vous aimer ; vous avez eu pitié de ma misère, en me faisant trouver ma nourriture de chaque jour, et vous m'avez donné mon Henriette comme un gage nouveau de votre tendre sollicitude... Ah ! je veux la mériter, cette sollicitude, en m'efforçant de supporter avec plus de courage ce que ma situation peut avoir de pénible, et en appréciant mieux que je ne l'ai fait jusqu'ici, toutes les consolations que votre bonté a daigné m'offrir.

»

On voit que si la pauvre Emma laissait quelquefois échapper des plaintes sur son malheur, ses sentiments religieux, que ce malheur même avait fortifiés, la ramenaient aussitôt à la résignation et à l'espérance.

C'était alors surtout qu'elle lisait avec fruit quelque passage du livre admirable dont son père avait pris soin de lui faire sentir les beautés ; et alors aussi, se reposant en Dieu, l'infortunée retrouvait la force nécessaire pour supporter les maux qui l'accablaient.

C'était également après ces lectures qu'elle trouvait plus de charme à s'entretenir avec sa jeune compagne, qui, malgré l'étourderie naturelle à son âge, commençait à partager ses diverses émotions.

Lorsque toutes deux gravissaient les rochers et que la pauvre Emma, étendant inutilement ses regards sur l'immensité des eaux, les abaissait ensuite tristement sur la plage déserte, Henriette, qui devinait ce qui se passait dans son cœur, l'enlaçait de ses bras et lui disait :

« Amie, prends courage ; si tu te fais du chagrin, ton Henriette en aura aussi. Mais pourquoi, lui dit-elle un jour, ne pas essayer de sortir d'ici ? nous irons trouver ton père ou le mien, et alors nous serons heureuses.

— Hélas ! je voudrais que ce que tu proposes fût possible, lui répondit Emma ; mais je t'ai déjà dit que le lieu où nous sommes est entouré d'eau, et, par conséquent, il nous faudrait un vaisseau comme celui où nous avons fait naufrage, pour nous porter dans quelque lieu habité.

— Tu m'as dit, reprit l'enfant, que mon père était à Buénos-Ayres. Est-ce loin, ce pays-là ?

— Nous ne pouvons en être fort éloignées ; mais celle île est sans doute entourée d'écueils, puisque les bâtiments n'en approchent pas.

— Maman n'y reviendra donc plus ? demanda la petite avec une vive expression de tristesse. »

Ici Emma hésita à répondre ; mais, pensant qu'il fallait tôt ou tard que celle enfant apprît le malheur qui l'avait frappée, elle tâcha de le lui faire comprendre, ayant soin toutefois de l'adoucir par toutes les marques de tendresse que son cœur put lui suggérer, et en écartant de ses paroles tout ce qui pouvait affecter trop douloureusement sa jeune imagination. Cette explication, si pénible pour toutes deux, fit, pendant bien des jours, couler les pleurs de la petite orpheline ; mais en même temps elle resserra encore les liens qui l'attachaient à son amie, car elle lui fit mieux sentir tout ce qu'elle devait à ses soins généreux, et sa reconnaissance devint si vive, qu'elle se montra dès lors jusque dans ses moindres actions.

Cependant leurs travaux des champs avaient recommencé, et elles eurent le bonheur de faire cette année-là une récolte assez abondante, pour ne plus être soumises aux mêmes privations qu'elles avaient endurées l'hiver précédent. Emma, ainsi que nous l'avons dit, était celle qui en avait le plus souffert, et fut aussi celle qui se réjouit le plus des richesses qu'elle eut le bonheur d'amasser dans sa grotte.

Tranquille pour plusieurs mois sur la nourriture d'Henriette, la sienne et celle d'Azor, qui avait retrouvé son appétit avec ses forces, elle fit aussi sa provision de bois, dont elle plaça une partie dans sa grotte, et vit l'hiver s'approcher sans trop d'inquiétude. Hélas ! sa sécurité ne dura pas longtemps : une tempête, non moins furieuse que celle qui l'avait tant épouvantée la première année de son séjour dans l'île, vint tout à coup la jeter dans la stupeur : car les éclats de la foudre retentissaient dans la vallée avec un tel fracas, que le sol en était ébranlé.

Henriette avait déjà vu, comme son amie, un de ces grands bouleversements de la nature ; mais, à cette époque, elle était trop jeune pour en redouter les suites. Maintenant elle a huit ans et demi ; elle commence à réfléchir assez pour comprendre quelle sorte de danger la menace, et la frayeur qu'elle montre, ajouterait encore à celle d'Emma, si son excès même ne faisait une loi à cette dernière de lui donner l'exemple de la fermeté et du courage.

« Rassure-toi, lui disait-elle ; car la peur ne remédie à rien. Mettons notre confiance en Celui qui jusqu'ici nous a protégées ; tu sais qu'il ne repousse

jamais la prière de ceux qui l'invoquent avec un véritable sentiment d'amour ; et quelles que soient nos craintes, il les calmera. »

En parlant ainsi, la pieuse Emma s'était mise à genoux auprès de sa tremblante compagne, et implorait le Ciel à haute voix d'une manière si touchante, que la petite fille, en l'imitant, finit par se rassurer ; seulement, quand les éclats de la foudre et les coups de vent venaient ébranler le rocher qui leur servait d'abri, elle se réfugiait clans les bras de son amie, et y demeurait jusqu'à ce que le bruit eût cessé.

La tempête dura tout le jour, et une grande pluie lui succéda. Lorsque la nuit vint, les deux jeunes filles ranimèrent les charbons qu'elles avaient conservés allumés, et écoutèrent avec un inexprimable serrement de cœur le bruit des torrents qui se précipitaient des rochers ; car elles savaient que ces torrents, en inondant la vallée, allaient pendant bien des jours les retenir prisonnières.

Henriette cependant finit par s'endormir. Emma, craignant toujours quelque tremblement de terre, crut plus prudent de ne pas se coucher, et s'assit près du lit de sa jeune compagne, qu'elle regardait de temps en temps avec la plus vive sollicitude, lorsque soudain elle crut entendre de nouveau le bruit du tonnerre ; elle écoute attentivement. Un, deux, trois coups se succèdent.... Le cœur de la pauvre enfant bat avec violence.... Ce n'est pas le bruit du tonnerre qu'elle a reconnu, c'est celui du canon....

« Un vaisseau ! un vaisseau ! s'écrie-t-elle éperdue. Henriette, éveille-loi, viens, suis-moi, ramasse le feu dans un vase de terre : nous allons au rivage...

— Au rivage, amie ! y penses-tu ? Quoi ! par le temps qu'il fait ?

— Et qu'importe le temps ! Nous traverserons le passage ; nous ferons du feu à l'entrée de la caverne qui est de l'autre côté. Presse-toi, je t'en conjure ; il y a là des hommes qui souffrent ; il faut leur montrer que la terre est près d'eux, qu'ils peuvent y aborder.... Ah ! qui sait ? Si mon père était avec eux !... »

Et, en même temps la courageuse fille, emportant une énorme charge de bois sur son dos, se précipitait à travers le passage. Tandis qu'elle le traverse, les coups de canon se succèdent, et font retentir la voûte souterraine.

Enfin, elle arrive à la caverne, allume un grand feu à l'entrée avec une partie de son bois et des broussailles qui cachaient autrefois la seconde ouverture, et qui étaient restées dans un coin de l'autre.

A ce signal, qui sans doute est aperçu, les coups de canon redoublent, et semblent partir d'une distance fort rapprochée. Emma compte les coups avec une indicible anxiété, et augmente tant qu'elle peut la clarté de son foyer ; mais, vains efforts, le bruit cesse tout à coup, on n'entend plus que le mugissement des flots...

« Oh ciel ! auraient-ils péri ! s'écrie Emma ; mon père, si c'était vous ! » Et, les cheveux hérissés, la pâleur du désespoir sur le front, elle demande à Dieu de lui conserver un être si cher.

La nuit s'écoula dans cette inquiétude horrible ; et, quand le jour vint, la pauvre enfant gravit le rocher pour étendre ses regards sur le vaste abîme ; mais tout avait disparu : plus de vaisseau, plus d'espérance ; un silence de mort régnait autour d'elle, et elle tomba éperdue sur la roche qui la portait.

« Amie ! amie ! réponds à ton Henriette, lui crie la petite fille qui l'avait suivie. Pourquoi te chagriner ainsi ? M. de Surville n'était par sur ce vaisseau ; s'il y eût été, Dieu eût permis qu'il vînt jusqu'à nous. Plus tard il Le le rendra : je sens là quelque chose qui me le dit. » Et, en parlant ainsi, elle pressait sur son cœur la main de sa compagne, qui, un peu ranimée par ces douces paroles, l'embrassa avec tendresse, descendit ensuite du rocher, et quitta peu d'instant après le fatal rivage où son imagination lui présentait les tableaux les plus déchirants.

CHAPITRE XI

Le bonheur ne nous paraît
jamais si grand que quand il nous
advient au milieu de l'adversité.



E souvenir de cette nuit affreuse resta si profondément gravé dans l'esprit d'Emma, qu'il se passa un temps, considérable avant qu'elle pût recouvrer le sommeil : sans cesse il lui semblait entendre le canon de détresse retentir à son oreille, et sans cesse aussi elle croyait voir se débattre contre la mort les infortunés qu'elle n'avait pu secourir.

Ainsi cet événement ne servit qu'à rendre sa situation mille fois plus douloureuse qu'elle ne l'était auparavant ; car le bâtiment dont elle regrettait si amèrement la perte, était le seul qui se fût approché de son île depuis quatre ans qu'elle l'habitait, et l'espoir de revoir son père s'affaiblissait chaque jour de plus en plus dans son cœur.

Ne voulant pas cependant se laisser abattre, elle ne négligea rien pendant le triste hiver qui suivit, et au retour de la belle saison, pour surmonter l'ennui qui la dévorait : prière, travail, étude, tout fut mis en usage ; et si jamais mélancolie ne fut plus profonde, jamais non plus résignation ne fut plus parfaite.

Toujours plus zélée pour l'instruction de son Henriette, elle cherchait à perfectionner ses propres talents pour être à même de les lui transmettre. Ainsi, tout en lui enseignant l'écriture, le dessin, la langue française et la langue espagnole, à laquelle elle s'était appliquée elle-même avec soin, elle commença à lui donner des leçons de guitare, que la petite fille aimait avec passion.

Malgré les rudes travaux auxquels Emma était soumise depuis son isolement, elle n'avait rien perdu de sa voix charmante ; et quand, pour se délasser des fatigues du jour, elle allait s'asseoir en été au font du joli bosquet d'acacias qu'elle s'était formé dans le parterre, en face de sa grotte,

Henriette se hâtait de décrocher l'instrument, et courait le lui porter, en lui disant :

« Joue, amie, fais-moi entendre ta jolie voix ; elle me cause tant de plaisir ! Puis, tu sais, les petits oiseaux viennent quand tu chantes, et cela m'amuse tant de les voir voltiger sur ta tête ! »

Emma, pour plaire à sa jeune compagne, prenait alors la guitare ; mais, depuis quelque temps ses chants se ressentaient de sa tristesse ; car elle choisissait les morceaux qui étaient le plus en harmonie avec l'état de son âme. Parmi ces morceaux, il en était un surtout qu'elle ne pouvait chanter sans verser des larmes ; c'était une romance qu'elle avait nouvellement composée, et que nous donnerons ici, non assurément comme une preuve de son talent pour la poésie, mais comme l'expression naïve des sentiments qui remplissaient son cœur.

Au berceau je perdis ma mère,
Ce fut là mon premier malheur,
Aujourd'hui je n'ai plus de père ;
Ah ! rien ne manque à ma douleur !
Père chéri, je sens mes larmes
Couler à votre nom si doux ;
Venez dissiper mes alarmes :
O mon père ! m'entendez-vous ?

Quand reverrai-je ma patrie,
Et ces lieux si chers à mon cœur,
Ces champs et ces bois où la vie
M'offrait encor quelque douceur ?
Hélas ! pour moi plus d'espérance
D'admirer le ciel que j'aimais :
Non ! je ne verrai plus la France !
Belle France, adieu pour jamais .

Mais toi, divine Providence,
Unique appui des malheureux,

Toi qui protèges l'innocence,
Tu rendras mon père à mes vœux.
Conserve une vie aussi chère,
Daigne le sauver du trépas.
Lorsqu'on t'implore pour un père ;
Ta bonté ne refuse pas.

La première fois que l'enfant entendit ces paroles, elle se jeta dans les bras de son amie avec une si vive sensibilité, et lui peignit si tendrement la part qu'elle prenait à son chagrin, qu'Emma, de peur de lui causer des sensations trop pénibles, ne chantait plus que rarement cette romance devant elle.

Depuis le retour de la belle saison, la jeune solitaire avait d'ailleurs repris ses travaux extérieurs, dans lesquels Henriette, alors âgée de neuf ans, l'aidait avec un grand empressement.

« Laisse-moi travailler avec toi, amie, lui disait-elle ; maintenant je suis grande, je puis t'éviter bien des fatigues. Si tu savais comme je suis heureuse, quand je puis faire la moitié de ton ouvrage, ou porter la moitié de ton fardeau ! » Et alors, courant dans la vallée, elle récoltait le riz et les patates, grimpait aux arbres pour cueillir le fruit et prendre des nids d'oiseaux, et allait aussi chercher des œufs de tortue, qu'elle découvrait toujours avec beaucoup d'adresse. »

Un matin qu'Emma, très-fatiguée encore d'une longue course qu'elle avait faite la veille, se reposait sous le berceau d'acacia, la petite obtint d'elle la permission de se rendre au rivage avec Azor, et partit gaiement dans le dessein d'être, ce jour-là, l'unique pourvoyeuse du dîner. Elle trouva, selon ses désirs, une ample provision d'œufs et de coquillages, et se réjouit d'avance du plaisir que la vue de ces objets allait causer à son amie. Mais, s'étant éloignée plus qu'elle n'en avait eu d'abord l'intention, et la chaleur étant extrême, elle sentit le besoin de s'arrêter avant que de retourner à la grotte, et s'assit sous une énorme roche qui faisait saillie, et formait comme une espèce de toit qui la garantissait de l'ardeur du soleil.

Là, avec une joie enfantine, Henriette se mit à compter ses œufs et ses coquillages, puis, sans y songer, se laissa aller au sommeil ; mais, au bout d'un quart d'heure environ, les aboiements d'Azor la réveillent brusquement. Qu'on se peigne, s'il se peut, sa surprise, ou plutôt sa stupeur, lorsque, jetant les regards sur la grève, elle vit, à une certaine distance de

l'endroit où elle s'était réfugiée, une barque d'où sortirent six hommes, parmi lesquels se trouvaient deux sauvages couverts de peaux, et d'une taille si gigantesque, que le plus grand des quatre autres, qui avait environ cinq pieds et demi, leur venait à peine aux épaules.

Cachée au fond de son antre, la pauvre enfant suit tous leurs mouvements avec une inexprimable anxiété. Elle voudrait aller avertir son amie ; mais ceux qui causent sa frayeur tournent précisément leurs pas du côté de la caverne où est le passage : la barque, avec deux autres hommes que d'abord elle n'avait pas remarqués, les suit le long de la grève, et il n'y a d'autre moyen d'éviter leurs regards en retournant dans la vallée, que de gravir le rocher au milieu des plantes sauvages qui le garnissent.

Cependant Azor, loin de partager les craintes d'Henriette, l'a quittée pour courir après ces hommes au milieu desquels il bondit comme s'il était en délire. Deux d'entre eux se sont arrêtés à sa vue. Il les caresse avec une vive affection, et se couche à leurs pieds en poussant des cris de joie. L'un d'eux détache le collier qu'il porte, et au dedans duquel est gravé le nom de sa maîtresse.

« Se pourrait-il ! s'écrie alors l'étranger éperdu, c'est lui ! c'est Azor ! Mais mon Emma, où est-elle ? Oh ! mon Dieu, ne trompez pas l'espoir d'un malheureux père ! »

En disant ces mots, M. de Surville, qu'il est aisé de reconnaître, se laisse tomber dans les bras de ses compagnons. Le bon Dominique est là aussi le cœur palpitant. Il suit Azor, qui le tire par ses habits jusqu'à l'entrée de la caverne. Il voit l'arbre planté par Emma, il voit la plaque de cuivre, pousse un cri, retourne à son maître, le presse sur son cœur, et lui dit :

Elle vit ! elle vit ! c'est sûr, moi ai vu preuve ! Venez, venez, nous trouver elle bientôt ! »

Ranimé par ces paroles, M. de Surville arrive près de l'arbre ; il n'en peut plus douter, Emma existe ; son nom est récemment gravé sur l'écorce ; il le touche, il y porte ses lèvres, il pleure, il crie, il appelle sa fille ; mais, entré dans la caverne, il voit Azor se jeter sous la voûte souterraine, et une pensée affreuse traverse son âme : « Si elle était morte ! si c'était là son tombeau ! » dit-il d'un air égaré à ses compagnons.

Ceux-ci se précipitent sur ses pas dans le passage obscur ; bientôt ils voient la grotte et tous les objets qu'elle renferme ; au même instant une voix mélodieuse, accompagnée des sons d'une guitare, se fait entendre dans la vallée. « C'est elle ! » disent en même temps M. de Surville et

Dominique, en se glissant à petit bruit derrière les touffes d'arbrisseaux qui garnissent le parterre. Les deux sauvages aperçoivent de loin Emma sous le berceau, et la prenant pour le génie de cette contrée, ils tombent à genoux, tandis que les deux autres personnages restent immobiles d'étonnement à l'entrée de la grotte.

Emma, tout occupée de sa romance favorite, n'avait rien vu de cette scène, et redisait avec la plus touchante expression :

Quand on l'implore pour un père,
Ta bonté ne refuse pas,

lorsque tout à coup elle entend distinctement ces paroles : « Ma fille ! mon Emma ! me voici ! ta prière est exaucée ! Et, en même temps, un homme s'élançant du milieu des arbrisseaux la reçoit dans ses bras, tandis qu'un autre se jette à ses pieds dans une joie délirante.

« Mon père ! mon bon père ! cher Dominique ! quoi ! ce n'est pas une illusion ! » s'écrie Emma, en baignant de ses larmes les joues flétries de M. de Surville qui la contemple avec extase, et dit à ceux qui l'accompagnent : « Venez ! venez tous ! c'est ma fille ! mon Emma que je croyais à jamais perdue ! Ah ! bénissez avec moi ce miracle de la Providence ! »

En ce moment, Henriette, qui a vu de loin cette scène, accourt vers son amie, qui s'empresse de la nommer à son père ; mais la pauvre petite est si épouvantée à la vue des deux effrayants colosses, dont la large face bronzée est bizarrement sillonnée par des lignes de toutes couleurs, qu'elle se cache, en pleurant, derrière Emma. Celle-ci était trop enivrée de son bonheur, pour avoir jusqu'alors remarqué les deux sauvages ; mais cherchant quelle pouvait être la cause de l'effroi de sa jeune compagne, elle les vit et recula épouvantée.

« Ne crains rien, lui dit alors M. de Surville, ces hommes ont sauvé mes jours et ceux de Dominique ; ils sont bons et humains ; j'ai contracté envers eux et leurs compatriotes des obligations qui ne finiront qu'avec ma vie. »

A ces mots, Emma, se tournant vers les sauvages, les regarda avec une vive expression de reconnaissance, et se jeta de nouveau dans les bras de son père, qui lui présenta ensuite les deux autres hommes qui l'accompagnaient.

L'un d'eux, âgé de quarante ans environ, était vêtu d'un uniforme de capitaine de marine espagnol, et annonçait par la vive sensibilité qui se peignait dans ses traits, toute la part qu'il prenait à cette scène touchante ; l'autre était un célèbre médecin, dont la noble figure était baignée de larmes.

« Voici encore mes libérateurs, ajouta M. de Surville ; c'est à eux que je dois de te retrouver quand toute espérance était éteinte dans mon cœur.... Ah ! comment m'acquitter jamais envers eux ?

— Comptez-vous donc pour rien le bonheur que nous ressentons nous-mêmes de cette heureuse rencontre ? dit le brave marin, qui, ainsi que le médecin, s'exprimait très-bien en français. Eh ! Monsieur, il n'est pas donné à l'homme devoir tous les jours de ces scènes délicieuses ; et en vérité, ce serait bien plutôt à nous à vous remercier des douces émotions que vous et votre charmante fille venez de nous faire éprouver. Quant à moi, je me sens si heureux de vous avoir amené dans cette île, que je regarde cette journée comme l'une des plus belles de ma vie.

— Oui, cher dom Antonio, interrompit le médecin ; mais n'oublions jamais que c'est à Dieu que nous devons l'heureuse inspiration qui vous a fait nous y conduire, et que notre reconnaissance doit être égale au plaisir que sa bonté nous procure.

— Oh ! je me joins à vous de toute âme pour bénir sa merveilleuse providence, reprit dom Antonio, puisque, encore une fois, il me semble que jamais je ne fus plus heureux. » Puis, prenant affectueusement la main de M. de Surville, il ajouta : « Nous ne partirons pas aujourd'hui ; car je suis sûr que vous désirerez faire connaissance avec les lieux où le bonheur vous attendait d'une manière si miraculeuse. Notre bâtiment est en sûreté dans la petite baie que nous avons découverte près d'ici ; je vais seulement y envoyer chercher les provisions qui nous sont nécessaires. » Et en même temps il retourna sur la grève avec les deux sauvages, pour donner des ordres aux matelots qui y étaient demeurés à la garde de la chaloupe.

Pendant leur absence, M. de Surville, le médecin, Dominique et Henriette furent conduits par Emma sous le baobab, où elle avait dressé l'autel champêtre : « C'est ici, dit-elle au premier, en tombant à genoux, que je venais chaque jour demander à Dieu de vous rendre à ma tendresse. O mon père ! mon bien-aimé père ! bénissez votre enfant dans le lieu même où elle a tant gémi ! »

On peut se figurer, avec quelle joie M. de Surville lui donna cette bénédiction paternelle, qu'elle regardait comme le complément de son bonheur, et l'heureuse fille, élevant alors les mains vers le ciel, s'écria : « Maintenant, mon Dieu, que pourrais-je vous demander si ce n'est de me rendre toujours digne de si grands bienfaits ! »

Le bon noir la regardait en versant des larmes de tendresse : elle lui prit la main, la serra avec affection, et lui dit : « Toi aussi, cher Dominique, tu étais nécessaire au bonheur d'Emma.... »

Le retour de dom Antonio et des deux sauvages interrompit cette scène touchante. Chacun était pressé d'apprendre comment Emma et sa jeune compagne avaient échappé à la mort, et comment elles avaient vécu dans cette île, où l'on n'apercevait aucune trace d'habitation.

La première se hâta donc de satisfaire la curiosité générale, en racontant tout ce qui lui était arrivé. On s'était assis sous l'arbre qui avait été son premier asile, et il est impossible de décrire les diverses émotions que chacun éprouva en l'écoutant.

Les deux sauvages eux-mêmes, qui comprenaient assez bien le français, parurent prendre un vif intérêt à son récit. Mais quelles expressions pourraient rendre les sentiments de M. de Surville, pendant que son Emma lui peignait tout ce qu'elle avait souffert depuis leur séparation et avec quel attendrissement il lut ensuite ce qu'elle lui avait écrit pendant sa longue solitude !

Lorsqu'il eut achevé cette lecture, le médecin lui prit la main, et le félicita sur son bonheur. « C'est à l'excellente éducation que vous avez donnée à votre enfant, lui dit-il, que vous devez de la retrouver aujourd'hui si digne de votre tendresse. Qu'eût-elle fait dans ce désert, si elle n'eût eu au fond de son cœur la pensée de Dieu que vous y aviez gravée dès ses plus jeunes ans ! C'est dans cette pensée qu'elle a puisé la force de supporter ses maux, et c'est sur elle encore qu'elle s'appuiera durant les jours heureux que, sans doute, le Ciel lui destine en récompense de sa résignation dans l'adversité. »

Dom Antonio joignit ses félicitations à celles de son respectable ami ; mais, craignant que de plus longues émotions ne nuisissent à M. de Surville et à sa fille, il leur proposa de retourner à la grotte, où d'amples provisions avaient été apportées du vaisseau.

Comme tout alors était changé ! comme tout s'était embelli pour la jeune solitaire ! et avec quel plaisir elle écoutait le son de toutes ces voix

humaines que si longtemps elle avait été privée d'entendre ! Appuyée sur le bras de son père, et prêtant l'oreille à ces accents qui lui semblaient de la plus douce harmonie, elle était comme accablée sous le poids de son bonheur.

En rentrant à la grotte, M. de Surville admira, avec ses compagnons, l'ordre qui s'y trouvait établi : c'était dans ce lieu surtout que l'on pouvait le mieux apprécier tous les efforts qu'Emma avait dû faire pour rendre sa situation supportable, et chacun trouva un plaisir infini à se servir pendant le dîner des vases de cocos et des assiettes de terre dont elle avait si industrieusement enrichi son ménage.

Henriette partageait trop la joie de sa jeune bienfaitrice, pour ne pas s'efforcer de vaincre la frayeur que lui causaient les deux sauvages, et elle se montra si aimable, si prévenante pour M. de Surville et les autres convives, que tous dès lors prirent à elle le plus vif intérêt.

Après le dîner, Emma, à la prière de dom Antonio, chanta les paroles qu'elle avait composées, et mit une telle expression dans son chant que tous les yeux se remplirent de larmes. Quant aux deux sauvages, ils étaient si émerveillés, que peu s'en fallut qu'ils ne tombassent à genoux, comme ils l'avaient fait en arrivant dans la vallée.

Cependant le jour commençait à baisser, et dom Antonio se prépara à retourner à son bord avec ces deux hommes. On devait s'embarquer le lendemain ; et, quoique Emma eût été si longtemps malheureuse au désert, elle ne songea pas, sans quelque regret, que c'était la dernière nuit qu'elle allait y passer. Une autre idée l'occupait aussi : elle désirait aller prier encore une fois près du tombeau de madame Duval, et elle demanda à son père et à son compagnon de l'y accompagner. Assurément, ce désir était trop louable pour que tous deux ne s'empressassent pas d'y accéder, et aussitôt toutes les mesures furent prises avec le brave capitaine, qui promit de venir les joindre le lendemain matin sur le rivage.

Après son départ, le médecin et Dominique se rendirent sous le baobab, qui devait leur servir de gîte pendant la nuit, et Emma, restée seule avec son père, le pressa de raconter de quelle manière il avait échappé au danger qui le menaçait au moment de leur cruelle séparation, et par quel événement heureux il lui était enfin rendu. Mais M. de Surville, craignant que ce récit ne lui causât de trop vives émotions au moment où elle commençait à peine à se remettre de toutes celles qui venaient de l'agiter, lui demanda à la

retarder jusqu'au moment où ils auraient quitté l'île, et insista pour qu'elle prît quelques heures de repos dont elle paraissait avoir le plus grand besoin.

Emma obéit, et, après avoir offert à Dieu de nouvelles actions de grâces, elle se coucha près d'Henriette ; mais, pendant bien longtemps, il lui fut impossible de dormir ; car il lui semblait qu'elle allait perdre quelque chose de son bonheur en cessant de regarder son père. Quant à celui-ci, il ne céda pas une seule minute au sommeil, et la nuit entière fut consacrée au plaisir de contempler sa fille chérie.

Enfin, le jour parut ; il fallait aller rendre les derniers devoirs aux restes de l'infortunée Duval. Emma, ne voulant pas attrister le cœur de sa jeune compagne en la rendant témoin de cette lugubre cérémonie, la laissa endormie à la garde de Dominique. Prenant ensuite son père par la main, elle le conduisit avec son ami sur la grève, où les attendaient le capitaine et quelques hommes de l'équipage, et aussitôt on se rendit à la caverne.

Le cœur de la jeune fille se serra péniblement à la vue de ce triste lieu. « Pauvre femme ! dit-elle, c'est là qu'elle a tant gémi, c'est là qu'elle m'a confié sa fille, et que sa vie s'est éteinte au milieu de toutes les angoisses de la souffrance et de la douleur !... Ah ! pourquoi n'ai-je pu la sauver de cette mort cruelle ! aujourd'hui elle serait heureuse... »

M. de Surville voyant à quel point ce souvenir affectait son Emma, la supplia de s'arrêter à quelque distance de la caverne, et tous deux se mirent en prières, tandis que le médecin, dom Antonio et ses gens allèrent accomplir le pénible devoir qu'ils s'étaient imposé. Chacun des assistants rapporta du désert une profonde mélancolie, et ce ne fut qu'au retour dans la jolie vallée que les fronts commencèrent à s'éclaircir.

Emma, sûre alors d'un bonheur qu'elle avait si longtemps attendu, eût bien voulu passer encore le reste de cette journée dans son île ; mais dom Antonio ayant fait entendre devant elle qu'il redoutait un plus long séjour dans ces dangereux parages, où une tempête pouvait les surprendre d'un moment à l'autre, elle salua pour la dernière fois cette terre qui, pendant si longtemps, l'avait nourrie ; et, tendant ensuite le bras à son père, elle le suivit avec Henriette sur le vaisseau qui faisait route vers la rivière de la Plata.

Tous les animaux qu'elle avait apprivoisés et même tous les objets qu'elle avait fabriqués, y furent également transportés. Il serait superflu de dire qu'Azor l'y suivit aussi. Déjà l'histoire de ce fidèle animal était connue sur le bâtiment. On savait qu'il avait été le sauveur de la jeune solitaire que

chacun admirait, et il fut reçu ainsi qu'elle au milieu des plus vives acclamations. Enfin, on mit à la voile, et Emma perdit de vue les noirs rochers où cinq ans auparavant, elle avait éprouvé toutes les angoisses de la douleur.

Ce fut alors que M. de Surville, en présence du capitaine, du médecin et de Dominique, lui fit le récit qu'elle avait demandé la veille.

« Maintenant, lui dit-il, que le Ciel dans sa bonté m'a rendu mille fois plus heureux que je ne fus misérable, il me sera difficile, ma chère Emma, de te retracer bien exactement tout ce que j'ai souffert pendant notre cruelle séparation : il est d'ailleurs des maux qu'on ne saurait exprimer ; mais si tu comprends bien à quel point tu m'es chère, tu comprendras aussi l'affreux désespoir qui s'empara de moi au moment où je crus t'avoir perdue pour toujours. Ce ne fut pas tout d'un coup cependant que je découvris l'excès de mon malheur. Étant rentré dans la chambre où, une heure auparavant, je t'avais laissée avec madame Duval et la jeune Henriette, je n'éprouvai d'abord qu'une vive inquiétude en la trouvant déserte ; mais au même moment le lieutenant, le chirurgien du vaisseau, Dominique, et le passager qui nous avait aidés à calfater les voies d'eau, se précipitèrent vers moi. Ils ont pris la fuite ! s'écria le premier ; ils ont enlevé la seule embarcation qui nous restât : c'en est fait, tout moyen de salut nous est ravi ; il faut périr !... »

« Pendant que le lieutenant prononçait ces mots, Dominique jetait autour de la chambre des regards désespérés.

Où est ma fille ? » lui demandai-je avec un horrible battement de cœur. Sa réponse fut un profond gémissement.

« Je me précipite alors au dehors, je cours sur le pont : il est désert..... Mon œil égaré plonge sur le vaste abîme ; la barque est déjà loin, bien loin, mais je la distingue encore au milieu des vagues en furie. Tout à coup un éclair la frappe de toute sa clarté. Ils sont engloutis ! » s'écrie le lieutenant : la barque, en effet, avait disparu ; alors je veux me précipiter dans les flots, espérant te sauver ou périr avec toi ; mais Dominique, qui sans doute prévoyait cet acte de désespoir, m'arrache avec violence du bord du vaisseau : le lieutenant, le chirurgien et le passager l'aident à me retenir, et je m'évanouis au milieu de cette lutte.....

« Quand je revins à moi, la tempête avait cessé, et le bâtiment s'était éloigné de la terre. Que m'importait son sort ? La vie n'était plus rien pour moi ; mon cœur était brisé par une indicible douleur. Une fièvre brûlante me

dévorait ; je tombai dans le délire, et le pauvre Dominique veilla pendant quatre jours et quatre nuits à mes côtés, sans qu'il pût arracher de mes lèvres un autre mot que ton nom chéri.

Pendant ce laps de temps, nos compagnons d'infortune eurent le chagrin de voir mourir le brave capitaine, qui, malgré la gravité de sa maladie, n'avait pas cessé de leur donner des conseils pour la conduite du vaisseau. Il n'y avait plus alors, il est vrai, aucune manœuvre possible ; car, outre que nous manquions absolument des bras nécessaires, nos agrès avaient été presque entièrement détruits par la violence de la tempête, et, pour comble de malheur, des voies d'eau se multipliaient d'une manière si effrayante, que le plus sombre désespoir s'empara de tous les cœurs ; le mien seul resta fermé à la crainte. Je n'étais pas en état de comprendre le danger de notre situation, et cette indifférence apparente irrita à tel point mes compagnons, que dès lors ils ne me regardèrent plus que comme un être aussi embarrassant qu'inutile. Dominique seul me continua ses soins généreux.

Cependant le vaisseau voguait depuis quatre jours au gré des vents et des flots, sans que mes compagnons eussent revu la terre : ce ne fut que le cinquième jour qu'ils commencèrent à l'apercevoir. Ils étaient parvenus à former un radeau dont ils espéraient se servir. Les courants nous portaient vers la côte de la Patagonie, que le lieutenant reconnut ; mais cette côte était si hérissée d'écueils, qu'il était impossible que l'on pût y aborder sans l'aide de quelque manœuvre habile. Enfin, l'après-midi du cinquième jour, le vent, qui depuis la veille nous était assez favorable, s'éleva soudain avec une telle violence, qu'il fallut abandonner tout espoir de salut pour le vaisseau, qui, à chaque minute, heurtait sur quelque brisant.

Ce fut alors que mes compagnons résolurent de faire usage de leur radeau. La terre n'était plus éloignée que d'une demi-lieue environ ; mais il y avait à peine assez de jour pour se diriger à travers les écueils. Un reste d'humanité les décida à me proposer de partager leur sort : le chirurgien vint près du hamac où j'étais étendu tout habillé ; mais un coup d'œil rapide qu'il jeta sur mes traits décomposés lui faisant croire que je n'avais plus que quelques instants à vivre, ce ne fut qu'à Dominique qu'il fit sa proposition : celui-ci accepta, à condition qu'il m'emporterait sur le radeau ; le chirurgien lui objecta que ce serait avancer ma mort. « En ce cas, partez sans moi, répondit mon noble ami, moi pas vouloir quitter maître. » Vainement le chirurgien insista. En ce moment ses compagnons l'appelèrent à grands cris

; le danger était imminent, il nous quitta, et je restai à la garde de Dieu et du généreux Dominique.

Malgré l'état déplorable dans lequel j'étais réduit, continua M. de Surville, je n'avais rien perdu de ce qui venait de se passer, et le chirurgien nous quittait à peine, que, réunissant le peu de forces qui me restait, je me levai sur mon séant, et suppliai Dominique d'accepter cette voie de salut qui lui était offerte. Ravi de m'entendre parler, il courut aussitôt sur le pont pour arrêter le départ du radeau, où il voulait me porter ; mais, c'en était fait, le radeau était déjà loin, et ceux qui le montaient furent sourds à ses cris... Maître, ils sont partis, me dit-il en rentrant, mais moi pas regret ; si le vaisseau périt, moi savoir bien conduire vous à terre des Patagons. Lieutenant et chirurgien dire peuple être pas méchant du tout. »

« Ces mots étaient à peine articulés, qu'un violent coup de vent, suivi d'un choc épouvantable, fit échouer le bâtiment sur un banc de sable, où il s'entr'ouvrit.

Ici les expressions me manquent pour peindre l'horreur de notre situation. L'eau entraît de toutes parts avec une telle impétuosité, que mon généreux sauveur n'eut que le temps de me saisir dans ses bras, et de m'entraîner sur le côté du vaisseau que l'eau n'avait pas encore envahi, et où bientôt une obscurité complète nous environna. Cramponnés à tout ce que nous pûmes saisir, trempés par les lames qui fondaient à chaque instant sur nous, transis de froid et abîmés par les efforts qu'il nous fallait faire pour résister aux coups de vent, nous comptâmes par une nouvelle souffrance chacune des minutes de cette nuit terrible.

Qui le croirait ? ce fut cependant au milieu de cet état affreux que je recouvrai des forces et sentis renaître au fond de mon cœur cet amour de la vie, qui paraissait y être si complètement éteint quelques heures auparavant. Comment en effet eussé-je encore dédaigné l'existence, quand mon cher Dominique venait de me dévouer si généreusement la sienne ? Soutenu par ses efforts, je luttai, donc avec lui contre les vents et les flots déchaînés, et quand je revis la lumière du jour, quand j'aperçus la terre, qui n'était plus éloignée de nous que d'une portée de fusil tout au plus, mon premier mouvement fut un mouvement de joie...

Ce ne fut cependant qu'au bout de plusieurs heures que nous pûmes franchir à la nage la distance qui nous séparait des côtes ; et ce trajet, quelque court qu'il fût, eût été encore bien au-dessus de mes forces, si Dominique n'y eût suppléé par son courage. Lorsque nous eûmes touché le

sol, il me tint pendant plusieurs minutes serré dans ses bras, et me dit d'une voix étouffée : Maintenant, bon maître, vous bien vouloir vivre, n'est-ce pas, pour pauvre Dominique ? » J'étais si profondément touché de son affection, qu'il me fut impossible de lui répondre autrement que par une vive étreinte ; mais il me comprit et parut rassuré.

« Hélas ! un coup d'œil jeté sur la terre où nous nous trouvions, comprima bientôt ces doux élans de nos cœurs : c'était un sol aride et sans verdure, où nous n'apercevions aucune trace d'habitation humaine.

D'abord, nous avions eu l'espoir de retrouver sur cette terre déserte les compagnons qui nous avaient délaissés la veille ; mais Dominique eut beau appeler, nous n'en vîmes venir aucun, et une sombre tristesse s'empara de nous ; car nous souffrions l'horrible tourment de la faim et de la soif, nous étions transis de froid l'un et l'autre, et il fallut cependant remettre les vêtements mouillés que nous avions ôtés avant que de nous jeter à la mer, et que nous avions attachés en paquets sur nos têtes.

O mon cher Dominique ! m'écriai-je, pourquoi n'as-tu pas suivi hier les gens du vaisseau ? Avec eux du moins tu aurais pu trouver quelque ressource dans ce désert, tandis qu'avec moi tu n'es sorti d'un danger que pour tomber dans toutes les horreurs de la misère.

— Vous et moi séparés ! Non, pas possible ; d'ailleurs, puisque Dieu a sauvé nous, lui pas abandonner maintenant. »

« Ces mots me rendirent à moi-même, je tombai à genoux, il m'imita, et nous implorâmes ensemble l'assistance divine. Après, celte prière, je me sentis un peu moins découragé, et, m'appuyant sur le bras de mon généreux ami, je m'éloignai des bords de la mer. Bientôt des traces de pieds d'hommes nous rendirent l'espérance de retrouver nos compagnons d'infortune ; mais bientôt aussi celte espérance s'anéanti ; car un immense champ de bruyères desséchées nous fit perdre ces précieuses traces que nous suivions avec tant d'ardeur.

Épuisé de souffrance et de lassitude, je m'assis, et regardai tristement celui qui partageait mes maux : tous deux nous gardions un morne silence ; car la douleur se tait, quand elle est excessive. Tout à coup Dominique, qui se tenait debout devant moi : Des hommes ! des hommes ! cou« rage, bon maître ! nous pas mourir de faim ! » En même temps il s'élance au-devant d'une troupe de cavaliers qui venaient d'entrer dans le champ de bruyères, et se dirigeaient du côté où nous nous trouvions.

« Ces hommes, au nombre de six, descendirent de cheval dès qu'ils l'aperçurent, et l'abordèrent joyeusement en faisant plusieurs gestes d'amitié et en criant : *Chaoua !* mot que je sus depuis être une salutation.

Tous étaient d'une taille extrêmement élevée. Le plus petit d'entre eux avait au moins cinq pieds six à sept pouces, et la grosseur de leur tête bronzée était aussi très-remarquable. Un peu étourdi à la vue de ces colosses, mais rassuré ensuite par leurs manières ouvertes et engageantes, Dominique leur fit entendre que nous avions besoin de leur secours.

En ce moment, je me traînais vers eux aussi vite que pouvait me le permettre ma faiblesse. Ils m'épargnèrent la moitié du chemin en accourant à moi, et en répétant à tue-tête : *Chaoua ! chaoua !* Lorsqu'ils m'eurent joint, ils me tendirent les mains, et d'eux d'entre eux, les mêmes qui m'accompagnent aujourd'hui, poussèrent la courtoisie jusqu'à venir me serrer dans leurs bras ; mais Dominique, Craignant que la répétition de démonstrations si vives n'achevât de m'ôter les forces qui me restaient, leur fit comprendre par signes que j'étais très-souffrant, et que j'avais un besoin pressant de nourriture. Alors ces deux mêmes hommes lui firent signe à leur tour qu'ils allaient me transporter à leur habitation, et ayant fait avancer leurs chevaux, ils m'enlevèrent comme une plume, me placèrent sur l'une de leurs montures, en donnèrent une également à Dominique, et en peu d'instant nous arrivâmes à leurs cabanes, recouvertes en peaux, où je vis plusieurs femmes et des enfants assis autour d'un énorme foyer, dont je m'approchai pour sécher mes hardes et réchauffer mes membres engourdis. Nos hôtes compatissants s'empressèrent alors de m'apporter de la viande crue et des racines nommées *capacs*, dont ils faisaient leur nourriture habituelle. Je leur exprimai ma reconnaissance le mieux qu'il me fut possible ; mais, quelle que fût la faim dont j'étais dévoré, je ne pus me décider à manger ces aliments sans qu'ils fussent cuits. Dominique, devinant ma répugnance, prit sans façon l'un des morceaux de viande que l'on nous avait apportés, et le fit rôtir sur des charbons ardents. Nos braves Patagons le regardèrent faire sans témoigner aucune surprise : ce qui se manifestait le plus en eux était une extrême attention à me considérer et une vive compassion pour les maux qu'ils me voyaient souffrir.

Cette douce pitié chez ces hommes de la nature, me toucha jusqu'aux larmes. Étendu près de leur foyer, je leur pressai les mains tour à tour en leur témoignant par mes regards les sentiments dont mon cœur était pénétré ; ils entendirent apparemment ce langage muet, car, dès cet instant, ils

parurent prendre à moi un intérêt plus vif, et ne furent plus occupés qu'à chercher les moyens de me soulager. S'étant aperçus que mes babils ne séchaient pas assez vile, ils me firent signe de les ôter, et me présentèrent en échange plusieurs peaux de guanaques, de vigognes et de sourillos, dont je m'enveloppai de la tête aux pieds.

Ce fut pour moi un grand soulagement : mais j'eus à peine quitté mes vêtements, que je vis nos sauvages très-occupés à les examiner ; les boutons de métal qui garnissaient mon habit et mon gilet attirèrent surtout leur attention, ils furent ensuite bien autrement frappés à la vue de ma montre à répétition, qui se trouvait attachée à mon cou par une chaîne d'or. Dominique en avait une aussi, et ces deux bijoux piquèrent si vivement leur curiosité qu'ils restèrent plus de deux heures plongés dans l'extase en les regardant.

Pendant cet intervalle de temps, je m'étais parfaitement réchauffé, j'avais pris un peu de nourriture, et je me trouvais, sinon tout à fait bien, du moins beaucoup plus en état de répondre aux prévenances de nos hôtes. Dominique, par des signes d'intelligence, réussit merveilleusement à se faire entendre d'eux. Ainsi, il leur raconta notre désastre, et leur demanda s'ils avaient vu nos compagnons d'infortune. Leur réponse négative nous fit penser que ces derniers, après avoir marché pendant quelque temps sur la grève au haut de laquelle se trouvait le champ de bruyère, où je m'étais arrêté, avaient suivi depuis une autre route que celle qui conduisait aux cabanes de nos hôtes, et qu'ils s'étaient enfoncés ensuite dans l'intérieur des terres, espérant y trouver quelque habitation. Divers renseignements que j'obtins plus tard me prouvèrent que cette conjecture était fondée ; car plusieurs insulaires m'ont assuré avoir vu ces trois Européens, mais ils ne purent me dire sur quel point ils avaient porté leurs pas, et j'ai quitté la Patagonie sans savoir ce qu'ils sont devenus. Puisse le Ciel leur avoir envoyé comme à moi de généreux libérateurs, continua M. de Surville en regardant le capitaine et le médecin ! car la vie qu'on mène sur cette terre de désolation est mille fois plus terrible que la mort même. Mais je reviens à mon récit.

D'après les signes de Dominique, nos hôtes comprirent très-bien que le vaisseau était échoué près de la côte, et bientôt quatre d'entre eux montèrent à cheval pour aller voir s'ils pourraient en tirer quelque chose ; mais ils revinrent peu de temps après d'un air assez désappointé nous annoncer qu'ils n'avaient vu que des débris qu'il était impossible d'atteindre.

Pendant leur absence, les enfants, qui d'abord s'étaient montrés assez timides, se rapprochèrent peu à peu de mes habits étendus près du foyer, et les boulons furent de nouveau examinés avec une vive curiosité. J'en détachai alors quelques-uns que je leur offris ; mais leurs mères tendirent aussi les mains pour obtenir une part de ce précieux cadeau, et il fallut sacrifier la totalité des boutons à leur avidité.

Ce don, si peu important en lui-même, me valut un redoublement d'obligeance de la part de ces bons sauvages ; ils nous abandonnèrent à Dominique et à moi la jouissance de l'une de leurs cabanes et j'y dormis pendant plusieurs heures d'un sommeil assez paisible ; mais en m'éveillant je retrouvai le souvenir de ta perte, ma chère Emma, et je sentis que l'existence allait devenir pour moi un affreux supplice. Il fallut cependant cacher à Dominique une partie du sombre chagrin qui me dévorait ; car, ce qu'il redoutait le plus était de m'y voir succomber, et je devais trop de reconnaissance à son dévouement et à son affection pour ne pas m'efforcer de calmer ses alarmes.

Résolu à tout braver pour ne pas le laisser seul dans cette triste contrée, où la compassion de quelques pauvres sauvages allait être notre unique appui, je consentis, deux jours après, à suivre nos hôtes, qui se préparaient à une nouvelle excursion sur les bords de la mer, où ces peuples nomades ont coutume de séjourner pendant l'été.

Errant dans des plaines immenses, et toujours à cheval avec leurs femmes et leurs enfants, ils suivent le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se nourrissant de viande crue et de racines, se vêtant et se cabanant avec des peaux, et ayant avec eux un grand nombre de chiens, qui leur servent pour la chasse.

Les Patagons sont généralement bien faits et d'une taille très-élevée ; toutefois je n'en ai pas vu qui eussent plus de six pieds deux à trois pouces. Ainsi que tu as pu le remarquer, ma chère Emma, chez ceux qui m'accompagnent, leur figure bronzée n'aurait rien de dur ni de désagréable, s'ils ne la gâtaient pas en la sillonnant de lignes de diverses couleurs. Leurs yeux sont pleins de vivacité, et la blancheur de leurs dents est remarquable. Ils portent de longs cheveux noués sur le sommet de la tête qu'ils ont toujours nue.

Quoique leur vie soit errante, à la manière des Tartares, et qu'ils mangent la chair crue, leur caractère n'a rien de féroce. La plupart d'entre eux ont même de la docilité et beaucoup de douceur dans le caractère.

Les femmes ne sont pas aussi grandes que les hommes ; mais elles les égalent en grosseur, si elles ne les surpassent pas. Comme eux, elles ont un vêtement de peaux attaché autour du corps par une ceinture, et elles supportent merveilleusement la fatigue des voyages, l'intempérie des saisons, et tous les travaux auxquels elles sont assujetties.

La religion des Patagons se borne à adorer un démon nommé *Setebos*, qu'ils prétendent être le chef de dix à douze autres démons nommés *Cheleoule*. Ces peuples aiment généralement le chant et la danse ; ils parlent beaucoup, et leur langage n'a rien de désagréable ; mais quelle qu'ait été notre application, à Dominique et à moi, pour le comprendre, nous n'avons pu y parvenir, et je ne me suis fait entendre, dans la suite, de quelques-uns des hommes de notre troupe, qu'en leur apprenant un peu de français ou d'espagnol, selon qu'ils montraient plus ou moins de facilité pour l'une de ces langues.

Du reste, la vie errante qu'il nous fallut mener avec ces sauvages était peu propre à ce genre d'enseignement ; car nous les suivîmes souvent des journées entières sans avoir le temps d'entrer en conversation avec eux.

La chasse étant pour ces peuples d'une nécessité absolue, ils ont pour cet exercice une ardeur extrême et une adresse merveilleuse. Leurs armes sont alternativement l'arc et les flèches, ou deux pierres rondes recouvertes en cuir, qu'ils portent toujours à leur ceinture. Ces pierres, attachées à deux bouts d'une corde de boyau de huit pieds de long à peu près, leur servent comme d'une fronde pour arrêter les animaux qu'ils poursuivent, et ils les lancent avec une telle dextérité, qu'ils atteignent à cinquante pieds de distance, avec les deux pierres à la fois, un but de la plus petite dimension. Leur usage néanmoins n'est pas d'en frapper les guanaques ni l'autruche, lorsqu'ils font la chasse de ces animaux : ils lancent leurs pierres de manière que la corde rencontrant les jambes de l'autruche, ou deux de celles du guanaque, les enveloppe par la force et le mouvement de rotation des pierres, et l'animal arrêté dans sa fuite devient alors aisément la proie du chasseur.

Les arcs dont se servent les Patagons sont courts et massifs, et les pointes de leurs flèches sont faites avec une espèce de pierres à fusil, dont ils fabriquent aussi des outils tranchants pour travailler le bois. Dominique, sachant très-bien manier cette arme, leur fut utile dans leurs chasses, mais ma santé déclina bientôt si visiblement, qu'il fallut que le pauvre garçon restât souvent des semaines entières auprès de moi dans quelque hutte

abandonnée que nous trouvions sur notre chemin et où nos bons sauvages venaient ensuite nous rejoindre lorsqu'ils avaient terminé leurs courses. Quoique souffrant et très-faible, je dus les suivre, à chaque mauvaise saison, dans l'intérieur des terres, et alors notre troupe se grossissait de quelques-unes de celles que nous rencontrions.

Durant le long séjour que je fis au milieu de ces sauvages, j'eus presque toujours à me louer de leur humanité, mais les maux que j'endurai pendant cette vie errante, devinrent si intolérables, que je dépérissais à vue d'œil, et que le pauvre Dominique perdit l'espérance de me voir sortir de cet état de langueur. Il se désolait sans oser me communiquer ses craintes ; mais je les lisais clans son regard morne et pensif, et quel que fût l'excès de ma misère et de ma douleur, je souhaitais encore vivre pour cet ami fidèle.

Enfin, le ciel, qui me destinait un bonheur mille fois plus grand que mes maux ne l'avaient été, amena, il y a quelques semaines, dans cette contrée sauvage, les respectables amis que tu vois devant toi, ma chère Emma. Nous étions heureusement alors sur la côte où ils abordèrent. Ce fut Dominique qui les vit alors le premier, et qui les amena dans la hutte où je languissais sous le poids de mes souffrances.

Les soins empressés dont ils me comblèrent produisirent sur moi un effet si merveilleux que je ne tardai pas à me rétablir, et le généreux dom Antonio, oubliant que je n'étais pour lui qu'un pauvre étranger que sa compassion allait arracher au sort le plus déplorable, me fournit ensuite tous les moyens nécessaires pour m'acquitter envers la troupe qui m'avait si charitablement secouru.

Nous laissâmes aux hommes des couteaux, plusieurs instruments aratoires, dont nous leur montrâmes l'usage ; des graines de diverses plantes inconnues dans ces contrées, et des animaux vivants qu'ils avaient admirés dans le vaisseau, où plusieurs d'entre eux avaient passé quelques heures. Leurs femmes aussi eurent part aux largesses de mes généreux libérateurs. On leur donna des grains de verroterie et de petits miroirs, qui les jetèrent dans un véritable ravissement.

Ces bons insulaires poussèrent des cris de douleur en se séparant de nous, et deux d'entre eux, qui s'étaient particulièrement attachés à moi, montrèrent un si vif désir de nous accompagner, que dom Antonio ne put résister à leurs instances, et leur promit même de les faire ramener sur leur terre natale, dès qu'ils auraient acquis quelques connaissances utiles à leurs compatriotes.

Tu concevras facilement, ma chère Emma, avec quelle joie je quittai cette triste contrée, où j'avais épuisé tous les genres de douleur et de misère. Cette joie néanmoins était cruellement empoisonnée par mes déchirants souvenirs ; j'allais revoir les funestes parages où je croyais t'avoir perdue pour toujours ; j'allais retrouver peut-être une situation prospère, et mon Emma, ma fille chérie, n'était plus là pour la partager. Ces idées pleines d'amertume me poursuivaient jusque dans mes songes, et quels que fussent mes efforts pour les renfermer au fond de mon âme, il était impossible que mes généreux libérateurs ne devinassent pas une partie de ma souffrance. Plus nous approchions du terme de notre voyage, plus je me sentais accablé du vide immense que tu m'avais laissé.

Ce fut dans cette situation d'esprit que j'abordai, avec ces dignes amis, dans l'île où tu gémissais depuis près de cinq ans. Le besoin de renouveler notre provision d'eau nous y conduisait. Juge des sentiments dont je fus saisi lorsque ton fidèle Azor, que Dominique et moi nous reconnûmes aussitôt, vint nous combler de caresses, et nous conduisit vers l'arbre sur lequel, tu avais cloué la plaque de cuivre ! O mon Emma ! on ne meurt pas de joie, puisque j'ai pu résister à la mienne en trouvant cette preuve de ton existence, et en te serrant ensuite dans mes bras. »

CHAPITRE XII

Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, pairie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

DE
CHATEAUBRIAND.



On peut se figurer avec quelle sorte d'intérêt Emma avait écouté le récit qu'on vient de lire, et combien elle se sentit pénétrée de reconnaissance envers les généreux amis qui lui avaient conservé le cher auteur de ses jours ; mais aucun d'eux ne souffrit qu'elle leur exprimât ce sentiment ; car tous trois partageaient trop son bonheur pour vouloir en être remerciés.

Il y a tant de plaisir à voir les heureux qu'on a faits, que le bon capitaine ne se lassait pas de contempler le père et la fille et de leur donner de nouveaux témoignages de son affection. Ses prévenances et ses soins ne se démentirent pas un seul instant durant le voyage : c'était chaque jour une fête nouvelle inventée pour récréer Emma et sa jeune compagne.

Dès que le vaisseau fut entré dans la rade de Buenos-Ayres, l'une et l'autre furent pourvues de tout ce qui leur était nécessaire pour paraître

d'une manière convenable avant le débarquement, et un habillement plein de goût remplaça l'accoutrement du désert. Henriette était dans un véritable ravissement de cette métamorphose ; mais, tandis qu'elle s'extasiait sur toutes les merveilles qui frappaient ses regards, ses amis eurent à déplorer de nouveaux chagrins.

Le parent auprès duquel ils se rendaient avait terminé son existence depuis quatre ans, et M. de Surville, que cette mort affligeait profondément, ne put entrer en possession de l'héritage que ce parent lui avait laissé qu'après avoir rempli des formalités qui demandèrent un temps considérable. Le zèle et l'amitié de dom Antonio et du bon médecin ne se ralentirent pas dans cette circonstance ; et, pendant près d'une année que durèrent les entraves judiciaires, M. de Surville trouva constamment en eux les secours et l'appui dont il avait besoin.

Enfin, grâce à ces amis si dévoués, il devint possesseur non-seulement de la riche habitation de son parent, mais de plusieurs sommes considérables qui se trouvaient sagement réparties sur diverses banques d'Europe, et il vit avec un plaisir extrême qu'il aurait peu de difficultés pour transporter la plus grande partie de sa fortune dans le beau pays où sa fille était née, et où le rappelaient lui-même des souvenirs toujours chers à son cœur. « C'est là, se disait-il, que mon Emma sera véritablement heureuse ; mais cachons-lui ces riants projets jusqu'à ce que je puisse les mettre à exécution ; car trop souvent le bonheur qu'on espère décolore celui qui est à notre portée. »

Emma ignorait donc les nouvelles dispositions de son père, et était même fort éloignée de les pressentir. Elle avait tant souffert d'être séparée de ce père chéri, qu'il était impossible qu'elle ne se trouvât pas heureuse, quelle que fût la contrée qu'elle habitât. Néanmoins sa pensée se reportait encore vers les jours de son enfance, et alors, comme au désert, elle revoyait en imagination le tombeau de sa mère, les arbres où elle allait s'asseoir, les champs où elle folâtrait avec le fidèle Azor, et un soupir étouffé s'échappait de son sein... O patrie ! tu n'es pas un vain mot : Emma cependant s'efforçait d'écarter ce souvenir trop cher, pour ne s'occuper que du bonheur de tout ce qui l'entourait.

Son affection pour sa jeune amie semblait encore s'être accrue depuis leur arrivée à Buenos-Ayres ; car elle avait eu la crainte d'en être séparée ; mais après beaucoup de démarches pour découvrir le père de cette enfant, on apprit qu'il était mort dans un état voisin de la misère, et Emma, tout en

déplorant le malheur qui frappait Henriette dans les auteurs de ses jours, ne put s'empêcher d'éprouver une joie secrète, en songeant que sa chère petite compagne du désert ne lui serait pas enlevée, et qu'elle pourrait désormais lui faire partager son heureuse situation.

« Console-toi, lui dit-elle, en lui annonçant la nouvelle perte qu'elle avait faite, console-loi, mon Henriette, tu as encore une famille : mon père t'adopte ; il veut que tu sois sa seconde fille. Et moi, ne t'ai-je pas aussi adoptée quand lu fus confiée à mes soins ? Je m'étais engagée, il est vrai, à te rendre à ton père, si un jour nous le retrouvions, mais puisque Dieu en a autrement ordonné, je remplacerai les parents que tu as perdus : le malheur qui nous fut commun a formé entre toi et moi un lien que nous chérons toujours. »

Henriette répondit à ces douces paroles en se jetant dans les bras de son amie ; elle sentait profondément tout ce qu'elle devait à une si généreuse affection, et les témoignages de reconnaissance et de tendresse qu'elle donna à Emma en cette circonstance, ne se démentirent jamais dans la suite.

Enfin M. de Surville a terminé toutes ses affaires. Il s'est noblement acquitté envers dom Antonio, le médecin et ses amis les sauvages. Ces derniers sont retournés dans leur pays, chargés de nombreux présents qui feront vivre longtemps son souvenir parmi les bons insulaires qui l'accueillirent dans sa détresse.

Un vaisseau allait mettre à la voile : Emma y fut conduite avec son Henriette, Dominique et Azor. Elle savait alors qu'elle retournait vers le sol natal ; tout son être était dans un inexprimable ravissement.

« Qu'il y a de plaisir à voir fuir ainsi derrière soi la terre étrangère ! » dit-elle au moment où le navire s'éloignait de la rade ; puis, se jetant au cou de son père, elle ajouta, en versant des larmes : « Prions ensemble pour que Dieu bénisse ce retour que j'osais désirer, sans le croire possible. »

Cette prière fut entendue ; car jamais voyage ne fut plus heureux, et notre Emma revit enfin les côtes de Brest, qu'elle avait quittées avec tant de regret six ans auparavant.

Debout sur le pont, le cou tendu, et tenant d'un côté la main de son Henriette et de l'autre celle de son père, elle dit à ce dernier : « Il ne manque là qu'Eugénie et Cécile ; mais encore quelques instants, et nous les verrons ! »

Bientôt, en effet, le vaisseau entre dans le port, et M. de Surville, pour satisfaire à l'impatience de sa fille et à celle qu'il éprouve lui-même, laisse

à Dominique le soin de faire transporter les bagages à un hôtel qu'il lui désigne, et il se rend aussitôt avec Emma et Henriette chez l'honnête négociant qui l'avait autrefois si obligeamment accueilli. Emma courait plutôt qu'elle ne marchait dans les rues de Brest, et pourtant elle eût voulu s'arrêter à chaque pas ; car elle entendait parler français, elle voyait des compatriotes, et elle avait vécu au désert.

Enfin, elle arrive à la porte du négociant, mais cette porte et tous les volets sont fermés ; M. de Surville frappe ; une vieille femme vient ouvrir ; c'est l'ancienne domestique de la maison :

« Où sont vos maîtres ?

— Mes maîtres ? Ah ! Monsieur, vous ignorez donc... Le pauvre homme ! il n'a pu résister à son chagrin ; ses affaires allaient de mal en pis oh ! il a tout payé avant que de mourir. Mais ses pauvres demoiselles ! hélas ! elles travaillent pour nourrir leur mère...

— Où sont-elles ? s'écrie Emma.

— Là, dans cette maison que vous voyez d'ici, à main droite, chez la lingère, qui les loge par charité dans sa mansarde

Le père et la fille n'en écoutent pas davantage ; ils traversent l'allée de la lingère, montent l'escalier jusque sous les toits ; la porte de la mansarde est ouverte ; une femme dont le malheur a flétri les traits, est étendue sur un misérable grabat près duquel travaillent deux jeunes filles vêtues de noir. Toutes deux versent des larmes.

Chère Eugénie ! chère Cécile ! c'est votre amie, c'est Emma qui vient pleurer avec vous, » s'écrie cette dernière en pressant tour à tour les deux sœurs dans ses bras.

C'était la première fois que ces infortunées goûtaient la consolation de voir partager leur chagrin ; car le malheur a peu d'amis, et, depuis leur ruine, elles n'avaient obtenu qu'une froide et insultante pitié.

Dès le lendemain, tout fut changé autour d'elles : la maison de commerce de la lingère était à vendre ; M. de Surville l'acheta et y établit la veuve et ses deux filles. Oh ! comme Emma le remercia de ce bienfait ! quel bonheur elle goûta à voir ses amies quitter leur vilaine mansarde pour aller s'installer dans une maison propre et commode, où leur industrielle activité pouvait leur assurer encore une honnête aisance !

« Ah ! celui qui donne est mille fois plus heureux que celui qui reçoit, » disait-elle tout bas à son vertueux père en contemplant la veuve et ses enfants. Jusqu'ici je n'ai pas songé à me réjouir de nos richesses,

maintenant elles me deviennent précieuses, puisqu'elles peuvent nous procurer de semblables jouissances. »

Il entra dans les arrangements de M. de Surville de passer quelque temps à Brest, avant de choisir le lieu où il fixerait sa résidence, et Emma trouvait trop de plaisir à être auprès des deux sœurs, pour se plaindre de la prolongation de ce séjour. Cependant, au bout d'un mois, Dominique, qui avait été faire un voyage, revint d'un air fort satisfait, et le départ fut fixé au lendemain.

C'était vers son pays qu'Emma allait être conduite, et ses adieux à ses amies de Brest furent beaucoup moins tristes qu'ils ne l'avaient été la première fois.

Assise dans la voiture, entre son père et la jeune orpheline dont la Providence lui avait confié le bonheur, elle leur montre clans un inexprimable ravissement les lieux qu'elle parcourt. C'est la France ! c'est cette France qu'elle a tant regrettée au désert ! Comme alors toutes ses pensées sont douces ! que la vie lui paraît belle !

Le matin du troisième jour, la jeune voyageuse, fatiguée d'une nuit assez pénible, descendit de la chaise de poste pour respirer l'air frais. Elle ignorait dans quel lieu elle se trouvait alors ; mais la campagne était si jolie, si riante, qu'elle trouvait un grand plaisir à l'admirer. Appuyée sur le bras de son père, et donnant la main à son Henriette, elle leur parle avec abandon des jours heureux de son enfance. Tout à coup le son d'une cloche se fait entendre au loin ; Emma s'arrête palpitante :

« Mon père, c'est la cloche de notre église ! entendez-vous ? » En même temps elle verse des larmes de bonheur, contemple avec extase le sol natal, qu'elle n'avait pas reconnu, puis se jette dans les bras de son père. Tous deux, pleins d'une indicible émotion, marchent ensuite à pas précipités, tandis que Dominique, qui est aussi descendu de voiture, les suit avec Henriette. Ils ont vu l'église, ils ont reconnu chaque chaumière, où naguère leurs modestes bienfaits allaient tarir les larmes de l'infortune. Ils aperçoivent le cimetière, le tombeau où repose une mère, une épouse chérie : c'est ce tombeau qui aura leur premier hommage, la première expression de tous les sentiments qui se pressent dans leur âme. « O ma mère ! nous voici ! » s'écrie Emma en tombant à genoux et en appliquant ses lèvres sur la pierre où Dominique autrefois apporta son berceau. Longtemps Emma et M. de Surville restent absorbés sur cette pierre funèbre ; mais, comme autrefois, leur ami est là derrière eux.

« Venez, venez, leur dit-il, vous plus livrer à chagrin maintenant, Dieu avoir été si bon pour nous ! » Puis il les entraîne et prend le chemin du château.

Où nous conduis-tu ? lui demande Emma ; sais-tu si l'on nous permettra d'entrer ?

— Si moi pas sûr d'être bien venu, moi pas conduire, » répond l'excellent homme ; en même temps il ouvre une petite porte du parc, et bientôt Emma voit venir vers elle la vieille concierge auprès de laquelle elle passa les premières années de son enfance, et une foule de bons villageois qui poussent de vives acclamations, pour lui témoigner la joie qu'ils éprouvent de son retour.

Emma, tout en partageant leur satisfaction, craint cependant que leurs cris n'interrompent les habitants du château ; mais son père lui dit : Rassure-toi, chère enfant, il n'y a plus ici d'autres maîtres que nous, cette propriété nous appartient : c'est une surprise que Dominique et moi nous avons voulu te faire ; son voyage pendant notre séjour à Brest n'avait pas d'autre but. »

A ces mots, Emma se jette de nouveau dans les bras de son père, et s'écrie : « C'est trop de bonheur ! »

Ce bonheur, en effet, était bien grand ; mais, quand Dieu récompense, c'est toujours à pleines mains qu'il répand ses dons, et la pieuse Emma avait mérité ceux dont il la comblait, par sa résignation dans l'infortune et par ses autres vertus dans la prospérité.

1 Le dattier peut s'élever jusqu'à vingt mètres.

2 Cet arbre, le plus gros des végétaux connus, est originaire d'Afrique ; on le rencontre aussi dans plusieurs parties du Nouveau-Monde. Son tronc peut acquérir un développement d'environ trente mètres de circonférence ; il paraît vivre plusieurs milliers d'années.

3 Le cabiai, mammifère très-répandu sur les bords des rivières et des lacs de l'Amérique méridionale, est le plus gros des *rongeurs*, à l'ordre desquels il appartient. Il a environ un mètre de longueur, sur un et demi de hauteur ; son corps est gros et ramassé. Les cabiais vivent en petites troupes, et ne s'éloignent guère de l'eau, où ils peuvent plonger pendant près de dix minutes. Les Indiens de la province de Caracas les appellent *chiguères*, et en font d'excellents jambons.

4 La chair de la tortue est aussi employée par les marins comme un remède très-efficace contre le scorbut.

5 On désigne sous ce nom la racine tubéreuse et charnue d'un *liseron* originaire de l'Inde : c'est improprement qu'on l'a étendu à la pomme de terre.

6 Les deux espèces de bananiers les plus intéressantes sont le *bananier du paradis* et le bananier des sages.

7 Le cocotier est l'un des germes les plus intéressants de la famille des palmiers, par la beauté des espèces qui le composent, et par les usages variés auxquels ses diverses parties sont employées.

8 La Harpe.

EN VENTE :

LES

SOIRÉES GERMANIQUES

CONTES ET NOUVELLES OFFERTS A LA JEUNESSE

DE

M^{lle} TH. ALPHONSE KARR

Un beau volume in-8, orné de huit gravures sur acier.

Broché..... 4 fr.

HISTOIRES ET NOUVELLES

PAR M. A. BORDOT

LES CORBEAUX VENGEURS — FRANÇOIS MORIN (ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION)

LE LÉZARD — LES FRÈRES BECCARIA — LA BAGUE D'OR

UNE DAME DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN ET UNE JEUNE FILLE DU FAUBOURG

SAINT-ANTOINE — LE BIEN ET LE MAL — LE CHATEAU DE SIVARD

Un joli volume in-8, orné de 8 belles lithographies à deux teintes, d'après Désandré.

Broché..... 4 fr.

LE

BUFFON ILLUSTRÉ

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

CONTENANT UNE DESCRIPTION TRÈS-COMPLÈTE

DES MAMMIFÈRES, OISEAUX, POISSONS, REPTILES, INSECTES ET COQUILLES

PAR A. DE BEAUCHINAIS

Un magnifique volume grand in-8 raisin, contenant 350 figures sur bois, dessinées d'après nature, imprimé avec luxe sur beau papier glacé.

Broché..... 9 50

Relié en toile, écusson riche, tranche dorée..... 14 »

Demi-reliure, chagrin plat toile, tranche dorée... 14 »



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Robinson des demoiselles, par Mme Woillez. Nouvelle édition

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56295312>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr